

FNA1265 - Voyeur

Houssin, Joël

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

JOEL HOUSSIN

VOYEUR



fleuve noir

JOËL HOUSSIN

VOYEUR

1983/12 FLEUVE NOIR, Coll. Anticipation n° 1265

ISBN 2-265-02452-X Couverture ; Les Edwards



heureux possesseur d'une liseuse, je numérise quelques livres de ma bibliothèque, des Anticipations, des bouquins de gare, des polars pourris et d'autres de ces œuvres que personne ne réimprime ni ne réédite en version électronique mais que l'on trouve à des prix prohibitifs sur les sites d'enchères. Et comme c'est un travail de titan, ce serait dommage qu'il ne profite qu'à une personne...

Ma liseuse est une PRS 505, les livres en pdf que je bricole des mes petites mains sont optimisés pour elle.

Bonne lecture
AB

DU MÊME AUTEUR:

Dans la collection ANTICIPATION :

Angel Féline.
Le pronostiqueur.
Le champion des mondes.
Blue.
Masques de Clown.
Lilith.
Le chasseur.
City.
Game over.

Dans la collection SPÉCIAL-POLICE

Le dobermann américain.
Les crocs du dobermann.
Le dobermann et le phénix.
La nuit du dobermann.
Le dobermann et les rastas.
Plus noir qu'un dobermann.
A la santé du dobermann.
L'ombre du dobermann.
Le dobermann et le cobra.
Chassez le dobermann.
Le dobermann et les balourds.
Du suif pour le dobermann.
Ça commence à bien faire!
Faites pas pleurer le dobermann.

Envoyez la purée !
Dobermann bastringue.

JOËL HOUSSIN

VOYEUR

COLLECTION « ANTICIPATION »

Éditions Fleuve Noir

6, rue Garancière - Paris VIe

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que *les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1er de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1983, « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris

l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

ISBN 2-265-02452-X

CHAPITRE PREMIER

Je l'avais déjà aperçue à plusieurs reprises, mais je n'avais jamais remarqué ce qu'elle pouvait avoir d'intéressant pour moi. Elle se tenait à l'angle de la rue Saint-Denis et la rue Blondel. Elle était grande, fine, des yeux noisette bordés de cils soyeux, de longs cheveux blonds qu'elle remontait parfois en chignon, vêtue le plus souvent d'une tunique arachnéenne, de bas clairs et de porte-jarretelles mauves. C'était une belle femme. Probablement une des plus belles femmes de la rue. Elle n'avait pourtant pas un succès considérable auprès des clients qui lui préféraient souvent mystérieusement ses voisines, infiniment moins présentables. J'ignorais si cette relative bouderie de la clientèle tenait à son comportement en chambre – je n'étais jamais monté avec elle – ou encore à cet air distant qu'elle tentait de se composer en mâchonnant perpétuellement un chewing-gum. Pour ma part, je trouvais ce comportement de ruminant plutôt stupide et peu attirant. L'imaginaire odeur de chloro-phylle qu'elle devait fatalement dégager n'avait rien de particulièrement sensuel. J'étais donc passé plusieurs fois devant elle sans lui accorder plus d'attention qu'un regard furtif et sans que, de son côté, elle n'essaye de me racoler. J'étais transparent. Ou, plutôt, je me sentais devenir transparent quand son regard éteint se posait par hasard sur moi. Ce regard vide, sans trace de haine, de mépris, de fatigue, dénué de toute expression, me mettait mal à l'aise. Je passais devant elle sans ralentir.

Ce soir-là, j'abordai la rue par l'autre extrémité. Je n'avais pas une folle envie de venir traîner dans ce quartier, mais, sous prétexte de me réapprovisionner en cigarettes, j'avais rangé ma voiture sur le Sébastopol et décidé une courte promenade. Sans grande illusion. Je connaissais toutes les filles qui travaillaient ici. Quand j'ai commencé à fréquenter ce quartier, j'avais éprouvé une pénible sensation d'étouffement doublée d'une fébrilité infantile. Je ne parvenais quasiment plus à dormir. Des centaines d'images de cuisses, de mollets, de coudes, de replis de chair, de poitrines, de cous, de cheveux, me traversaient le crâne. Je pouvais les observer sans la moindre altération, tels que je les avais fixés, les ranger dans un coin de ma mémoire,

les classer et les ressortir quand bon me semblait. J'avais littéralement pillé la rue, sans discernement, comme un gosse lâché dans un magasin de jouets, essayant tout par peur d'oublier quelque Chose. Il m'avait fallu du temps, trop de temps sans doute, pour enfin comprendre que je n'arriverais à rien de cette façon. Evidemment, certains détails anatomiques chez quelques prostituées approchaient de la perfection. J'aurais fort bien pu m'en satisfaire mais il leur manquait quelque chose – qu'à défaut de pouvoir cerner avec précision j'appelais la pudeur – et les clichés que j'en conservais demeuraient froids, glacés, sans âme. C'est probablement l'instinct du collectionneur qui me poussait à les garder, qui m'empêchait, comme l'envie m'en prenait souvent, de les chasser de mon esprit. Je devais me rendre à l'évidence, ces morceaux-là étaient usés. Trop de gens les avaient regardés.

La jeune fille à la frange brune dont j'avais longuement admiré les cuisses se tenait sous la lumière crue du sex-shop. Elle était jolie et pouvait se permettre cette exposition. Son visage était doux, son regard timide et son corps gracile. Elle paraissait incroyablement jeune mais prenait un malin plaisir à se vêtir à la façon de ses collègues plus mûres. On l'imaginait plus volontiers en jupe plissée, en socquettes blanches, voire même en jeans, qu'en talons aiguilles, bas noirs à couture apparente et corsage transparent. Le contraste était saisissant. C'est d'ailleurs ce qui m'a immédiatement frappé. Je m'étais placé sur le trottoir d'en face pour mieux l'observer. Pour moi, il ne faisait aucun doute qu'en portant des habits d'adolescente elle se serait taillé un franc succès auprès de la clientèle quadragénaire. Elle n'avait donc pas opté pour un choix commercial. J'hésitais longuement. Était-ce son proxénète, fétichiste, qui la contraignait à porter ces vêtements ? J'envisageais mille solutions.

J'approuvais pourtant, dans ce cas précis, le port des bas noirs. Ils m'avaient permis de focaliser rapidement les remarquables cuisses de cette fille. Elles étaient parfaites, de l'attache du porte-jarretelles jusqu'au fil blanc du string qui remontait en une courbe gracieuse par-dessus la hanche. Je les aimais blanches, exemptes de tout grain de beauté ou autre bubon disgracieux, avec une texture de peau qui suggérait davantage la chair que le tissu. C'est à l'orée de l'entrejambe que leur tracé intérieur devait légèrement s'incurver » se séparer brièvement en une fugitive promesse. Cette fille-là avait ce genre de cuisses, mais il lui manquait la façon de s'en servir. Elle les ouvrait mal, les croisait mal, les déplaçait mal. Il lui arrivait même parfois de se les gratter avec frénésie, comme si elle souffrait d'eczéma. J'étais désolé de voir de si beaux outils dans les mains d'un aussi piètre ouvrier. Après cette amère constatation, j'étais tombé malade durant plusieurs jours, saisi par le désespoir, tenté par le renoncement. Ces cuisses étaient un fruit magnifique, mais le ver était à l'intérieur. Je ne pouvais rien en faire. J'ignorais encore, à cette époque, que j'étais capable de saisir une enveloppe et d'en modifier le contenu. Je devais découvrir ça plus tard.

J'étais pourtant, malgré le dégoût grandissant qu'elle m'inspirait, revenu

observer la fille à la frange, m'obstinant à percer le mystère de ses vêtements. C'est dans son visage que j'ai tout d'abord pensé découvrir la clef de cet accoutrement anachronique. Sur sa bouche sans lèvres. Son rouge vif m'avait trompé. Comment avais-je pu commettre pareille erreur de jugement ? J'étais désespéré. Comme trahi par mon propre regard. La fille avait grossièrement dessiné une bouche pulpeuse à l'aide de son stick, esquissé une double courbe charnue pour dissimuler cette cicatrice qui lui durcissait le visage comme un trait de rasoir. Sa bouche était dure, sèche, frigide.

Revenu de ma surprise, je considérais qu'il s'agissait là d'une nouvelle faute de goût. En voulant masquer ses tendances sous le fard, elle s'interdisait d'en satisfaire les exigences. Cette fille aimait voir souffrir les hommes. Pour diverses raisons, dont je commençais à percevoir les principes, elle ne parvenait cependant pas à s'attirer une clientèle de masochistes. Us ne s'attardaient pas, comme moi, à percer les secrets de la fille à la frange. Du coup, je lui pardonnais tout, y compris de se servir si maladroitement de ses cuisses. J'étais le seul à savoir. Je venais de pénétrer son intimité, plus sûrement qu'en introduisant ma verge en elle, plus durablement. Je partageais quelque chose avec elle.

Elle était vêtue d'une courte robe blanche, fendue sur les deux côtés. Je remarquai qu'elle portait des bas Dior et j'approuvai ce choix. L'achat d'articles de marque tendait à prouver qu'elle aimait se vêtir de cette façon et confirmait mon impression générale à son égard. Je m'approchai d'elle. Je sentais à présent tout le raffinement de la violence sadique qui se dégageait d'elle. J'eus l'impression que tous les passants, dans la rue, ne pouvaient que ressentir les mêmes effluves, les mêmes vibrations, et qu'une légion de vieux masochistes vicieux allaient accourir dans la seconde pour se l'arracher. Mais j'étais le seul à voir.

Son regard se posa sur moi. De nouveau, j'eus le sentiment qu'elle comprit immédiatement ce que j'attendais d'elle. Elle parut un instant troublée. Je mis cette seconde de désarroi sur le compte de mes yeux. Beaucoup de gens ne les supportent pas. Recouvrant aussitôt une attitude professionnelle, elle esquissa un sourire.

— Je t'emmène ?

La voix correspondait tout à fait à l'âge que je lui prêtais. L'adolescence perçait encore sous les accents de lassitude et les vibrations rauques des cordes irritées par un probable abus de tabac. Son trouble passé, elle me considérait désormais comme un simple client potentiel. Je m'approchai davantage, non pas pour que mes paroles ne soient pas perçues des passants, mais surtout pour sentir son odeur dont je tenais à m'imprégner.

— Je t'emmène ? elle répéta, avec déjà une pointe d'impatience.

— C'est un peu spécial, murmurai-je.

Je m'étais composé un visage et une voix à mi-chemin entre la honte et la soumission. Je voulais qu'elle sache que j'étais prêt. Totalement prêt. Qu'il ne subsiste pas le moindre doute dans son esprit.

— Quel genre de spécialité ? demanda-t-elle.

Je ne baissai pas les yeux. Je ne parvins pas immédiatement à reconnaître son parfum. J'étais pourtant un spécialiste en la matière. Mais ce n'était aucun de ces flacons en vogue dont la majorité des femmes s'aspergent.

— Domination, soufflai-je.

Elle fronça les sourcils, me regarda plus attentivement. Curieusement, après un court moment, elle se comporta brusquement comme si j'étais un vieil ami qu'elle venait seulement de reconnaître.

— C'est plus cher, annonça-t-elle en souriant de nouveau.

— Aucune importance. Il te faut simplement l'équipement et une heure de ton temps, au moins. Je paye deux mille francs.

Une lueur de vif intérêt traversa son regard. Je ne sais quoi du mot « équipement » ou de la somme énoncée la provoqua. Elle jeta un regard furtif autour d'elle.

— Ici, ce n'est pas possible. Je partage le studio avec des copines. Elles ne peuvent pas attendre une heure. De toute façon, l'équipement est chez moi.

— Allons chez toi.

Elle me regarda encore, avant de secouer la tête. Ses mèches brunes dansèrent sur son front.

— Non, pas chez moi.

— Alors donne-moi le nom d'un hôtel. Je t'y attendrai à l'heure que tu décideras.

Elle parut réfléchir, tout en continuant de regarder autour d'elle.

— Dans le hall du Holliday Inn de la Porte de Versailles, se décida-t-elle brusquement. A trois heures précises.

J'appréciai déjà le premier ordre qu'elle venait de me donner. Je ne m'étais pas trompé. Je ne me trompais jamais.

— J'y serai, affirmai-je en m'émouillant.

J'étais partagé, en remontant la rue, entre la crainte et l'impatience.

Bien sûr, j'aurais pu essayer de trouver un partenaire à cette fille et me contenter de regarder la scène, mais je voulais absolument tout sentir, tout voir. Pour cela, il me fallait impérativement participer. C'était la condition de la réussite. De plus, l'excitation fébrile qui commençait à m'investir prouvait indéniablement que j'avais envie d'être l'instrument du dévouement de cette fille. Et qui sait, après cette séance, peut-être utiliserait-elle enfin correctement ses cuisses ? Sa maladresse pouvait fort bien n'être que la conséquence de son refoulement.

Je croisai d'autres filles qui m'adressèrent des signes et des paroles d'invite. Je les négligeai. J'avais déjà puisé en elles tout ce qui était susceptible de m'intéresser, pour finalement tout rejeter, effrayé par la froideur des détails que je parvenais à collecter. Il était logique, après tout, que ces filles exposent ce qu'elles avaient de mieux. Ça ne faisait pas du tout mon affaire. Mon regard accrocha quelques instants un angle d'épaule inédit, un coude trop osseux, une commissure de lèvres ornée de rides minuscules en gerbes fines. Je regardai

par réflexe, sans m'attarder. Il n'y avait plus rien ici pour me retenir. Je m'apprêtais déjà à partir, arrivai au bout de la rue quand je tombai sur la grande fille blonde. Elle était appuyée contre le mur, une jambe relevée, et fumait une longue cigarette à bout filtre. Est-ce sa jambe à demi repliée, découvrant l'intérieur de sa cuisse, qui attira mon attention ? Je l'ignore. Je ralentis sensiblement mon allure et regardai attentivement ses pieds. Je n'en revenais pas. J'étais passé à plusieurs reprises devant elle sans jamais les remarquer. Je devais faire attention, me surveiller. La quantité d'images possibles me rendait négligent.

J'avais toujours pensé que les pieds représentaient une des plus grandes difficultés de ma quête quotidienne. Je ne m'étais encore pas vraiment cristallisé sur ce détail, mais l'impossibilité de fixer ne serait-ce qu'un seul pied convenable commençait à m'agacer prodigieusement. Et l'intérêt tout particulier que j'accordais aux pieds et à la façon dont on les habillait rendait ma tâche encore plus ardue. Trop souvent désappointé, j'avais presque cessé de les observer.

Je commençai par celui qu'elle avait remonté et posé contre le mur. Elle portait des escarpins bleus à talons fins et hauts. Ils étaient sobres, raffinés, mettant parfaitement en valeur la courbure de la plante et l'attache de la cheville. Je devinai immédiatement à quel point le créateur de ce modèle devait aimer les pieds de femme, jusqu'à les idéaliser. Cet escarpin ne pouvait supporter le moindre défaut anatomique. Et la plupart des femmes n'en manquaient malheureusement pas. Torturés dans des chaussures fantaisistes, les pieds féminins subissaient de curieuses altérations, paraissaient vieillir prématurément et se déformer comme sous l'effet d'une poussée de rhumatismes. Quand, par bonheur, les orteils étaient parfaitement formés, ils finissaient invariablement par se resserrer en pointe vers le bout du pied, par se chevaucher parfois, par se recroqueviller. D'autres possédaient des voûtes abominables, plates ou en vrille, et les dernières mettaient le point final à cette succession d'images désespérantes avec la boule de corne qui rendait leur plante de pied aussi attirantes que les mains calleuses d'un bûcheron.

L'escarpin bleu ne dissimulant rien du pied, je pus constater combien la fille blonde échappait à la règle. Elle se déplaça légèrement, changea de jambe. L'escarpin ne possédait pas de bride arrière et le talon se décollait légèrement du pied à chaque mouvement de la femme. J'étais fasciné. Sans m'en rendre compte, je m'étais arrêté presque en face d'elle. Je pris soudainement conscience de l'incongruité de ma position. Les gens passaient autour de moi, me frôlaient, me bouscullaient. Je ne parvenais plus à réagir, à détacher mon regard de cette paire de pieds gainés de soie. Il fallait absolument que je puisse les voir sans ces bas qui en opacifiaient la peau.

Je m'apprêtais à m'approcher de la fille blonde quand un type ventripotent, aussi large que haut, surgit brusquement et, après une brève discussion, l'embarqua vers l'entrée des studios de passe.

J'étais furieux, frustré. Je suivis le couple jusqu'à ce qu'ils pénètrent dans

l'immeuble. De la voir marcher me permit cependant de constater qu'elle savait, elle, contrairement à la fille aux cuisses, se servir parfaitement de ses pieds. Elle marchait droit, n'usait ni à l'intérieur, ni à l'extérieur, et sa prestance était si exceptionnelle, si spectaculaire, que les badauds s'arrêtaient pour la regarder passer. Eux, ces ignorants, s'attardaient sur les jambes, le mollet, la cheville, le bassin qu'elle ondulait gracieusement, les fesses qu'elle portait hautes et bien rondes. J'étais le seul à savoir que ses pieds étaient les seuls responsables de cette démarche impeccable. Sans eux, la fille blonde devenait définitivement quelconque. Ils entrèrent dans le bâtiment. Ils remontèrent le couloir. Je tentai vainement de fixer encore une image, mais le corps du client obèse me masquait la fille. Ce n'est que lorsqu'ils commencèrent à gravir l'escalier que j'aperçus de nouveau les escarpins bleus. L'image resta figée dans ma rétine et ce n'est qu'à cet instant que je compris qu'il me fallait les deux. Le pied et l'escarpin. L'un allait vraiment trop bien avec l'autre. On ne pouvait raisonnablement souhaiter meilleure osmose. Seulement, avant de me décider, de me fixer définitivement sur ce choix, j'avais besoin de les observer de plus près. De les dénuder. D'en observer attentivement la structure. Je me méfiais des vices cachés.

Je jetai un coup d'oeil sur ma montre, hésitai sur la conduite à tenir. Il n'était que minuit. J'avais encore trois heures à passer avant de rejoindre la fille à la frange.

Je pouvais attendre la fille aux escarpins, mais je préfèrai reporter l'opération à plus tard. Ces pieds-là méritaient un délai de réflexion. J'étais passé assez souvent devant eux sans les voir pour pouvoir attendre encore quelques jours. Je savais désormais où les trouver.

Je décidai d'aller au bois de Boulogne. Cela me rapprochait de la Porte de Versailles et j'avais quelques chances de découvrir de nouvelles images.

J'étais dans un bon jour. Je me devais d'en profiter. Il y a eu tellement d'heures perdues, de jours égarés, de semaines gâchées...

De toute façon, je ne voulais pas rentrer chez moi. Je n'avais aucune envie de me retrouver seul avec elle.

CHAPITRE II

Serrant à droite, je roulai lentement en direction de l'Opéra. J'avais pris récemment cette habitude de ne plus dépasser les quarante à l'heure.

Quelques semaines auparavant, je me rendais le plus rapidement possible d'un point à un autre, progressant par sauts de puce, irrémédiablement aimanté vers des destinations mystérieuses que mon instinct me dictait.

Je traversais la capitale, en long, en large. J'utilisais même le périphérique, canal de béton dont les arcs orangés avaient depuis fort longtemps cessé de me séduire, pour quitter Boulogne et me rendre à Vincennes. Un véritable gâchis. A partir d'une certaine vitesse, je ne parvenais plus à fixer les images. Leur véritable substance m'échappait et je ne conservais que la part subjective du détail qui m'avait frappé. J'avais fini par me rendre compte des multiples occasions que je manquais tout au long des parcours que j'empruntais. Une femme qui quitte une voiture, écartant légèrement les jambes pour prendre appui hors de l'habitacle, d'autres femmes, attablées aux terrasses des cafés, d'innombrables manières de porter un verre aux lèvres, de boire, de se tenir assise sur une chaise inconfortable, de réclamer une addition. Des promeneurs encore, souvent en couples. Un regard au travers d'un pare-brise. Une femme seule qui hèle un taxi en maraude. Il m'était difficile de freiner brutalement devant toutes ces femmes et encore moins aisé de faire une marche arrière lorsque j'avais cru entrevoir une possibilité intéressante. Je m'étais donc décidé à rouler lentement, comme quelqu'un en quête d'une place pour ranger sa voiture. Je subissais parfois les foudres des automobilistes, irrités par mon allure. Je n'en tenais aucun compte. J'avais pris beaucoup trop de retard pour me permettre encore d'être pointilleux sur la qualité des fleurs à butiner. D'autant que l'arrivée de l'hiver avait singulièrement réduit le champ de mes investigations. Je n'étais pas non plus véritablement contrarié par la mauvaise saison. Elle n'était, après tout, pas si mauvaise que ça pour moi. Durant tout le courant de l'été, submergé d'images diverses, quasiment asphyxié par le flot qui déferlait dans les rues, je m'étais éparpillé, laissé distraire dans des impasses. En hiver, la raréfaction des occasions m'interdisait toute désinvolture. Je ne lâchais pas un sujet avant de l'avoir parfaitement exploré. Et j'avais le sentiment que ces sujets étaient plutôt de meilleure qualité qu'au printemps, saison exécrée où le tout-venant femelle exhibe une viande qui ne mérite souvent pas le moindre coup d'œil. J'aimais l'hiver. Le gibier plus

clairsemé, les chasseurs moins nombreux, je retrouvais facilement mes marques. J'avais enfin le sentiment de progresser.

Je m'arrêtai à hauteur des Galeries Lafayette. Une femme venait de monter dans une BMW blanche. J'avais raté de peu son entrée. Elle portait une veste en renard argenté. Je ne distinguais que son buste. Elle était très brune, avec les cheveux courts, habilement maquillée. Un brillant perlait à son oreille et une paire de gants de peau m'empêchait de voir ses mains et ses ongles. Elle tourna un instant la tête dans ma direction. Elle dut croire que je guignais sa place et s'en étonna sûrement au vu des parcmètres libres à cette heure de la nuit. Je ne pensais pas avoir à faire avec une professionnelle. De nombreuses amazones sillonnaient le quartier – j'en avais déjà fait l'inventaire – mais celle-là n'en était pas une. J'aurais donné cher pour qu'elle ressorte de sa voiture. J'étais idéalement placé et je ne pouvais manquer une miette de sa sortie. J'ignore pour quelle obscure raison, mais j'étais persuadé que cette femme, sous sa veste de renard, portait un corsage échancré, une jupe de coupe bourgeoise et des bas de soie fine, couleur peau. Malheureusement, je n'eus pas la chance de pouvoir vérifier. Elle démarra rapidement, un peu sèchement, peut-être agacée par mon étrange comportement, et s'éloigna en direction des Champs-Élysées. Sans réfléchir, je me mis à la suivre. Ne voulant pas susciter chez elle d'inutile inquiétude, je gardai soigneusement mes distances, m'efforçant de ne pas me laisser piéger par un feu rouge. Je dus tout de même en griller deux pour rester en contact avec la BMW. Je maudissais l'appui-tête qui me dissimulait sa nuque. De temps en temps, en m'approchant, je distinguais son regard dans le rétroviseur. Elle m'avait repéré et m'épiait furtivement dans son miroir. Elle remonta la rue Marbeuf à une allure raisonnable. La puissance de sa voiture l'autorisait pourtant à penser pouvoir me semer sans trop de difficulté, mais elle n'accélérait pas. Ou elle craignait un stupide accrochage, ou elle avait l'habitude d'être ainsi suivie et ne s'en formalisait plus.

Sur l'avenue des Champs-Élysées, je parvins presque à sa hauteur. Je ne tenais plus à ce qu'elle oublie ma présence. Cette fois, elle accéléra et rétablit une distance prudente. Nous roulâmes ainsi jusqu'à l'Arc de Triomphe qu'elle contourna pour venir se ranger près du drugstore. Ma bouche était sèche, mes yeux brûlants. Je tentai maladroitement de stopper mon véhicule dans une position idéale. Un taxi me klaxonna furieusement et, ouvrant sa vitre, m'abreuva d'injures. Peu importe. J'étais immobilisé en plein virage, gênant la circulation, mais j'avais la BMW blanche en ligne de mire, légèrement de trois quarts arrière, illuminant comme un phare. Je pouvais surveiller chacun des gestes de la femme et, surtout, je ne pouvais pas manquer sa sortie. Elle s'était penchée vers le siège passager, avait baissé le pare-soleil et, avec l'aide du miroir de courtoisie, apportait quelques retouches à son maquillage. Elle avait allumé le plafonnier. Je lui savais gré de cette délicate attention. Elle esquissa ce curieux mouvement de lèvres que font les femmes après s'être passé du rouge. J'adorais ça. Elle fit la moue, se composa un sourire avant de prendre

un air sévère. Je n'aimais pas tellement sa coupe de cheveux, mais, Seigneur ! Cette fille avait un de ces visages ! Je crois qu'elle aurait toujours eu autant de succès avec une jambe en moins. Elle se décida enfin à quitter son véhicule. Elle poussa la portière et posa un pied à terre.

Je grimaçai de déception. Elle portait un pantalon noir et des bottines de cuir. Je secouai la tête, dépité. Elle s'attarda un peu sur son siège, écartant franchement les jambes. Je repoussai avec fureur la tentation de l'imaginer en jupe et en bas, dans cette position. Je me sentais berné et j'avais la sensation qu'elle s'était moquée de moi. Elle quitta la BMW et boucla la portière. En traversant la rue, elle me jeta un nouveau coup d'œil. Elle paraissait maintenant amusée. Un sourire énigmatique éclairait son visage une minuscule fossette rida sa joue. Je rejetai aussitôt le nez et les yeux. Ils étaient parfaits, mais manquaient de charme. En revanche, je me pris d'une passion folle pour le bas de son visage, pour sa bouche, son menton, ses joues avec une seule fossette, comme la cicatrice bénigne d'une blessure enfantine. Elle entra dans le drugstore.

Il fallait absolument que je la regarde encore. Je démarrai et allai me ranger un peu plus loin, sur un passage clouté.

Elle remonta le hall, ralentissant pour regarder les gadgets exposés en vitrine, s'arrêta pour acheter deux paquets de cigarettes, traversa la salle et s'installa devant un homme d'une cinquantaine d'années. L'homme n'était pas très grand, bien que sa position assise ne permettait pas d'évaluer sa taille avec exactitude. Il avait les cheveux aussi argentés que le renard de la femme, la peau bronzée, une chemise très blanche qu'il portait, malgré la température extérieure, à même le corps, et une bague à pierre noire à l'auriculaire gauche. La femme ôta ses gants et les posa sur la table. Elle portait une alliance. Lui, non. Ils se souriaient, paraissaient véritablement heureux de se voir.

— Un drôle de type m'a suivi jusqu'ici, déclara-t-elle en ouvrant un paquet de cigarettes.

L'homme fronça les sourcils.

— Un type ? répéta-t-il. Tu es sûre que ton mari n'a pas...

Elle laissa échapper un rire cristallin.

— Sûrement pas. Le type dont je te parle ne cherchait pas à passer inaperçu, si tu vois ce que je veux dire. Si tu m'avais posé un lapin, je ne me serais pas ennuyée bien longtemps.

L'homme tenta vainement de se composer un air sévère.

— Tu me remplacerais si vite ?

Elle rit de nouveau.

— Rassure-toi, affirma-t-elle. Je suis très difficile et ce type n'était pas du tout mon genre. Il avait un regard de malade. C'était sûrement un obsédé sexuel.

Elle piocha une cigarette qu'elle porta à ses lèvres. L'homme lui offrit la flamme de son briquet.

— Et tu n'aimes pas les obsédés sexuels ? murmura-t-il.

Les yeux de la femme se mirent à briller. Elle se mit à sourire de nouveau. La fossette réapparut.

— Ça dépend... souffla-t-elle en rejetant un nuage de fumée vers le plafond.

Elle était assise un peu loin de moi, mais je ne pouvais guère m'approcher davantage sans risquer qu'elle me remarque. Je n'y tenais pas. La présence de l'homme m'en dissuadait. Elle était capable de faire un scandale. Son rire clair et fort l'attestait. Je caressai un instant la paire de jumelles de théâtre que je portais toujours dans la poche de mon veston. J'hésitai quelques secondes. Il y avait beaucoup de monde autour de moi. Beaucoup trop à mon goût. Pourtant, il était indispensable que je puisse observer sa bouche de plus près. Un défaut aurait fort bien pu m'échapper. Une dissymétrie infime, un tic, une ride incongrue... Je devais m'en assurer. J'avais, bien entendu, la possibilité de continuer à suivre cette femme et d'attendre une meilleure occasion de l'approcher et de la détailler – j'adoptais habituellement ce procédé –, mais la rencontre avec cet homme pouvait se prolonger et j'avais un rendez-vous important à trois heures.

Peut-être ai-je rougi en sortant mes jumelles de théâtre ? C'était un très petit modèle, fabriqué en Union soviétique, habillé de vernis crème. Il ne grossissait que deux fois et demi. J'avais un modèle bien plus puissant chez moi, destiné aux observations lointaines. Je tournai lentement la molette pour obtenir une image absolument nette. J'éprouvais la pénible impression d'être un voleur surpris la main dans le sac.

Elle avait une manière très particulière d'enrouler de ses lèvres le filtre de sa cigarette. Ça me plaisait beaucoup. Sa bouche arrondie, l'ourlet de ses lèvres, sa moue légèrement boudeuse lorsqu'elle aspirait la fumée, tout paraissait promettre d'autres délices buccales. Elle laissait, lorsqu'elle écoutait son compagnon, ses lèvres à peine entrouvertes, semblant toujours prête à accorder un baiser. Le filtre de sa cigarette, imitation liège, était délicatement auréolé de rouge. Je me sentais attiré comme la limaille par l'aimant. Je frissonnai. Je m'aperçus que je transpirais abondamment, que les gouttes de sueur coulaient sur mon visage. Je devais absolument me contrôler. J'étais parfaitement capable, aspiré par la perfection de cette image, de me rapprocher de la femme sans même m'en rendre compte. Ma tête n'était plus qu'une bouche. Je distinguais à présent chaque grain de peau, chaque pli vertical décorant la lèvre inférieure et s'ordonnant selon un rythme absolument rigoureux, le discret reflet humide qui témoignait d'un récent passage de la langue...

Mon érection devint douloureuse.

Le serveur apporta les cocktails. Le verre de la femme, rempli d'un liquide orangé, était ébréché. Le sucre déposé sur le bord empêchait de remarquer la fissure.

Ils trinquèrent, portèrent un toast complice aux amours clandestins. Elle but et s'entailla profondément la lèvre inférieure. Elle poussa un cri de rongeur

et laissa échapper son verre qui se brisa sur le rebord de la table, éclaboussant le pantalon noir et la chemise blanche de l'homme. Elle se mit à saigner immédiatement. Voulant s'essuyer, d'un revers de main, elle étala le sang qui coulait abondamment sur sa bouche, sur son menton. Les consommateurs des tables voisines se tournèrent vers elle. Sur leurs visages, la femme pouvait lire la surprise, l'inquiétude, la peur et même le dégoût. Elle n'avait pas vraiment mal, n'éprouvait pas de douleur particulière. Elle n'avait ressenti qu'une vive brûlure. Un début de panique traversa son regard.

L'homme, alerté par cette lueur, se leva et tendit la main vers sa compagne.

— Ce n'est qu'une petite coupure, dit-il. Viens, nous allons soigner ça.

Il avait une voix calme, posée, apaisante. On comprenait, en l'entendant, comment, en sus de son physique agréable, il séduisait les femmes. Elle se laissa entraîner vers les toilettes. L'incident était clos. Les conversations reprirent.

J'étais revenu à la voiture. Je me laissai aller contre le dossier, les yeux clos, tremblant de fièvre. Mon cœur battait vite et fort. Je le sentais cogner contre mes côtes, comme s'il avait subitement enflé et manquait de place, J'avais la chair de poule. Je tournai la clef de contact et actionnai le chauffage. La voiture se mit à ronronner.

Je me remettais peu à peu. J'avais encore les jambes molles, la tête brûlante, le pouls rapide, mais j'allais déjà mieux. Je ne savais pas si j'avais joui ou non. Je me souvenais du flash qui m'avait incendié le crâne, du feu qui irradiait jusqu'à mon bas-ventre, de ma fuite précipitée... J'avais dû bousculer deux ou trois personnes qui stationnaient devant le stand d'épicerie fine et seul un réflexe heureux m'avait empêché de perdre mes jumelles de théâtre. Il fallait absolument que je trouve un moyen de garder mon sang-froid, de ne plus céder à ces accès de panique irraisonnée.

Je déboutonnai mon pantalon et vérifiai mon slip. Je conservais en moi la sensation brutale d'un orgasme éclair, mais je n'avais pas craché de sperme. Je pressai mon sexe. Une minuscule goutte translucide perla au sommet du gland. Un couple que je n'avais pas vu arriver passa près de la voiture. La fille jeta un coup d'œil dans l'habitable et vit ce que j'étais en train de faire. J'entendis son rire gras derrière moi. Je refermai mon pantalon et démarrai. J'avais encore deux bonnes heures à perdre avant de rejoindre la fille aux cuisses. Je me sentais vaguement las, mais décidai tout de même d'aller tourner vers le bois. Je persistais à vouloir à tout prix saisir ma chance, à profiter pleinement des séries heureuses.

Je remontai l'avenue Foch où des demi-dingues jouaient encore aux boules sous la lumière des réverbères. Près de la porte Dauphine, quelques couples échangistes stationnaient. J'en reconnaissais quelques-uns. Des hommes seuls tournaient autour de leurs voitures.

Je contournai le rond-point et roulai vers l'ambassade d'Union soviétique.

CHAPITRE III

Les Russes de l'ambassade, coincés entre les échangistes, les travestis, les homosexuels, les exhibitionnistes et les voyeurs, devaient se faire une curieuse opinion des pays occidentaux et de leurs mœurs sexuelles.

Comment pouvaient-ils ne pas songer immédiatement, en observant les activités nocturnes du quartier, à la décadence de notre civilisation ?

J'avoue que l'idée m'amusait infiniment. J'imaginai la surprise d'un jeune diplomate soviétique récemment promu dans notre capitale. Mais peut-être me trompais-je et croyait-il, ce vert cadre du Parti, être enfin arrivé au Paradis ? Quant aux policiers chargés de garder l'ambassade, il y a bien longtemps qu'ils ne se posaient plus de question sur les convulsions du bois de Boulogne. Ils en partageaient parfois les plaisirs.

J'aperçus l'Archevêque qui remontait à pied vers la porte d'Auteuil. Sa démarche était hésitante. Il avait dû boire plus que de raison, comme tous les soirs depuis maintenant plusieurs mois. L'Archevêque était la célébrité du quartier. Une célébrité de dimension internationale. Les femmes arrivaient de tous les coins de l'Europe pour voir et toucher sa queue phénoménale. Sa particularité était citée dans tous les guides des plaisirs nocturnes de la capitale. Il était demandé d'un bout à l'autre du boulevard Suchet, de Dauphine à Auteuil en passant par la Muette. Son succès, cependant, s'était sensiblement altéré ces derniers temps. Son penchant pour la boisson, son caractère irritable, les difficultés qu'il éprouvait maintenant à présenter une érection correcte, avaient découragé nombre d'amatrices. Mais sa verge, même au repos, était encore très spectaculaire. Pour ma part, ayant eu à maintes reprises l'occasion de l'apercevoir, je trouvais ce gigantisme à la limite du pathologique, de la déformation malade. Pourtant, les femmes qui s'étaient enfilé ce véritable bras d'homme ne se comptaient plus. Je m'arrêtai à sa hauteur et lui proposai de l'emmener jusqu'à la Muette. Il se tourna, me regarda comme s'il ne me reconnaissait pas et poursuivit sa route sans plus s'occuper de moi. Je crois qu'il était maintenant un peu fêlé. A force de boire, d'exhiber sa queue à longueur de nuit dans tous les recoins du bois, il devait perdre la tête, égarer ses souvenirs et se demander parfois ce qu'il fichait là.

Je n'insistai pas et roulai à petite allure jusqu'à la porte d'Auteuil. Je rangeai ma voiture près du square Tolstoï, laissai les veilleuses allumées et branchai la radio. Quelques couples en voiture passèrent devant moi, suivis déjà par un cortège d'une demi-douzaine de véhicules. Je reconnus le couple

de la Côte d'Or qui passait ici régulièrement la dernière semaine de chaque mois. La femme avait une quarantaine d'années, fort belle. Elle paraissait adorer se mettre nue dans sa voiture et regarder les voyeurs se masturber derrière ses vitres. Elle appréciait et était appréciée. Je savais où ils avaient l'habitude de se ranger pour leur exhibition, mais je n'étais malheureusement pas le seul à le savoir.

D'ici une dizaine de minutes, avertis de la présence du couple, une cinquantaine de types seraient alignés au bord du trottoir, dans la pénombre du petit square. J'éprouvai une vague envie de voir ses seins, mais décidai de ne pas bouger. La trop forte concentration de voyeurs me désarçonnait un peu. Je préférerais être seul, ce qui n'était pas facile dans ce coin où la seule perspective d'un cul à entrevoir attirait des nuées d'hommes en rut.

Un break sombre apparut dans mon rétroviseur, me dépassa. Il y avait un couple à l'avant et une femme seule à l'arrière. J'envoyai des appels de phares en rafale. Le break ralentit et vira vers le square. Je démarrai en poursuite. Un Arabe dans une grosse Peugeot blanche les avait également remarqués. Il me précédait et collait au break. Je vérifiai dans mon rétroviseur qu'aucune autre voiture ne s'était accrochée au convoi. Nous n'étions que deux. C'était parfait. J'espérais que le chauffeur du break n'aurait pas la malencontreuse idée de refaire un tour dans la contre-allée, auquel cas nous nous retrouverions aussitôt à dix-sept. Par chance, à la porte d'Auteuil, il obliqua directement vers la Seine. Je ne savais pas s'ils avaient l'intention de faire quelque chose. Peut-être étaient-ils passés là par hasard, sans se douter de la spécialité de l'endroit, et rentraient-ils simplement chez eux ? L'Arabe, devant moi, devait probablement se poser la même question. Mais nous suivions. Tant que le break n'accélérait pas franchement, qu'il ne quitterait pas les environs du bois, nous continuerions à suivre.

Le break nous entraîna jusqu'au quartier Beaugrenelle et là, quitta brusquement l'avenue pour descendre jusqu'au quai réservé aux usagers du port de Paris. Un délicieux frisson me parcourut l'échiné et m'enflamma le bas-ventre. Le break se rangea sur une enclave sise au milieu d'une ligne de platanes déplumés. Il faisait totalement noir. Aucun réverbère n'éclairait le quai. J'apercevais juste la découpe sombre des grues au bord de l'eau. L'Arabe quitta sa Peugeot et se dirigea vers le break, non sans m'avoir balancé un coup d'oeil complice. Nous étions dans le bon wagon. Je m'approchai à mon tour du break. On ne voyait pas grand-chose. L'Arabe colla son visage contre la vitre.

Mes yeux s'accoutumaient à l'obscurité. J'apercevais maintenant la femme devant. Elle était belle, brune, avec des boucles d'oreilles fantaisie et un tailleur bleu marine. Sa jupe s'arrêtait au-dessus du genou. Elle croisait les jambes et portait des collants fumés décorés de motifs noirs dont je ne parvenais pas à distinguer les contours. Sa main était posée sur la braguette du chauffeur. Elle le caressait doucement tout en me regardant. Derrière, l'autre femme, une blonde frisée, pouffait stupidement. L'Arabe exhiba sa verge. Il bandait déjà et commença à se masturber. La brune m'abandonna et observa

attentivement le sexe de l'Arabe. J'avais la tête dans un étau. J'aurais donné cher pour que la brune remonte la jupe de son tailleur. Elle ne paraissait pas décidée à le faire. Je me penchai vers le pare-brise, espérant par cette manœuvre lui faire comprendre que j'avais besoin d'en voir davantage. L'Arabe cogna son nœud contre la vitre. La blonde gloussa encore. Le chauffeur du break posa sa main sur la poitrine de sa passagère. Elle décroisa les jambes, écarta légèrement les genoux et me regarda de nouveau, comme par défi. Seigneur, ce regard ! Je n'avais encore jamais vu des yeux pareils, brillants d'une telle lueur. Les yeux, seuls, n'avaient rien d'exceptionnel. Ils étaient simplement beaux, mais on pouvait y lire un désir incommensurable, une brûlante sensualité et une vertigineuse perversité. J'étais désormais certain que c'était elle qui avait décidé de cette expédition. J'ouvris ma braguette et sortis mon sexe. La brune ne me quittait plus des yeux. Elle regardait ma verge avec une rare intensité tandis que son compagnon lui caressait les seins. La blonde avait cessé de rire. L'Arabe continuait à se masturber frénétiquement, promenant son gland sur toute la longueur de la vitre. J'avais déjà envie de jouir. Si je continuais à regarder ces yeux posés sur moi, j'allais éjaculer. Elle ne remontait toujours pas sa jupe et le chauffeur lui caressait toujours la poitrine à travers le tissu. L'Arabe s'impatiait, allant alternativement de la brune à la blonde, désespérant de voir enfin une de ces vitres s'ouvrir. Moi, je savais qu'elles ne s'ouvriraient pas. La brune baissa la braguette de son compagnon et sortit son sexe. Une bite curieuse, petite mais trapue, avec une corolle violacée et un gland énorme. Elle me regardait toujours. Je ne voyais plus que ses yeux. Elle aurait pu maintenant se déshabiller, exhiber ses seins, ses cuisses, sa chatte, je n'aurais pas regardé autre chose que ses yeux. Elle branlait lentement le chauffeur, mais son regard me disait que c'était moi qu'elle caressait. Je pouvais fermer les paupières, je voyais encore ses yeux, toujours ses yeux qui me regardaient, me promettaient, me voulaient, me parlaient, ses yeux comme le point lumineux d'un projecteur qui m'aurait ébloui et dont je garderais l'éclat impressionné sur la rétine, ses yeux comme le soleil que j'aurais fixé trop longtemps. Ses yeux... Je crachai ma crème, en quatre longues secousses.

Mon orgasme dut stimuler l'Arabe qui éjacula à son tour, éclaboussant la vitre de sperme épais. Le charme était rompu. La brune murmura quelque chose à l'oreille de son compagnon qui parut approuver. Le break démarra et s'éloigna.

Je tenais à peine debout. J'avais l'impression d'avoir quarante de fièvre. Je dus, pour ne pas tomber, m'appuyer contre un arbre.

— Elles auraient pu nous sucer, grogna l'Arabe en se rhabillant. Elles nous ont rien montré du tout.

Je ne l'écoutais pas, je ne l'entendais même pas. Il n'y avait que des yeux dans ma tête.

Dans le break sombre, la blonde se remit à rire. Ce n'était plus tout à fait le même rire qu'au début. Elle avait tout de même, dans l'affaire, mouillé sa

petite culotte. Elle gardait dans la tête l'image du sexe de l'Arabe, la façon provocante qu'il avait de le frotter contre sa vitre. La brune, de son côté, restait silencieuse. Elle avait puisé une cigarette dans son paquet qu'elle grillait en rejetant la fumée par les narines. Elle se demandait comment elle allait pouvoir décider son mari à sodomiser cette grosse truie blonde dont l'incessant ricanement l'agaçait prodigieusement. Elle n'attendait que ça. Il suffisait donc de convaincre l'homme. Elle se tourna vers lui. Son regard brillait. L'homme passa un bout de langue sur ses lèvres. Il était chauffé à blanc.

— Je connais un endroit tranquille, pas loin d'ici, souffla-t-elle.

L'homme déglutit péniblement et hocha la tête. La blonde se pencha en avant.

— Je croyais qu'on devait aller danser, minauda-t-elle.

— On ira après, trancha la brune. J'ai d'abord envie de faire l'amour.

La blonde s'adossa à sa banquette, croisa les bras et resta silencieuse, prise entre le désir et la gêne de s'immiscer entre un couple légitime. Bien entendu, elle avait déjà couché avec l'homme, à plusieurs reprises depuis trois mois, mais jamais encore en présence de sa femme. D'autre part, l'idée de les regarder faire l'amour commençait à l'exciter. Il était même fort probable qu'ils allaient l'inviter à participer à leurs ébats.

La brune se pencha vers son mari, fit semblant de lui mordiller le lobe de l'oreille.

— Je veux que tu l'encules, chuchota-t-elle.

L'homme esquissa un sourire. Tout le vice de sa femme était concentré dans son regard. Heureusement, elle parvenait à en dissimuler l'éclat. De nouveau, il hocha la tête. Il était prêt à satisfaire tous les caprices de son épouse. Il savait qu'il serait largement payé en retour.

Satisfaite, la brune revint sur son siège et regarda devant elle. Le break remonta le toboggan du quai et grilla le stop.

La longue Cadillac Fleetwood arrivait à vive allure. Son pilote avait subitement accéléré pour ne pas rester bloqué au feu rouge. Le break sombre surgit brusquement devant son capot. Il n'eut même pas le temps de toucher à la pédale de frein.

La Cadillac percuta le flanc du break, l'entraînant en travers de la chaussée comme pour une danse absurde de métal tordu et de verre brisé.

L'accident tenait à la fois du rite amoureux et du combat de deux mâles en rut. Combat à mort pour la suprématie du chef sur son troupeau. Le break heurta le trottoir, se souleva du sol. La Cadillac, dans son élan, le renversa.

Seule la blonde avait crié, mais elle n'était pas sérieusement blessée. Elle n'avait qu'une épaule meurtrie et un gros hématome au genou gauche. Le mari, lui, avait quelques côtes fracturées, le nez cassé et, ce qui l'effrayait davantage, il ne sentait plus du tout ses mains. Mais la brune n'avait pas échappé au pire. La Cadillac avait embouti le break de son côté. Son buste avait rebondi à plusieurs reprises entre le dossier, dont l'appuie-tête se brisa

sous l'extraordinaire violence du choc, et la planche de bord. Sa tête traversa le pare-brise, son visage s'étoila de débris scintillants et deux poignards de verre se fichèrent dans ses yeux. Elle avait été finalement catapultée par le pare-brise, avait roulé sur le capot du break avant d'atterrir et de s'empaler sur l'emblème métallique de la Cadillac. Elle était brisée, mais vivante. Son regard mort pleurait du sang.

Le chauffeur de la Cadillac, blessé à la poitrine, aux jambes et au cou, chercha à sortir de sa voiture. La portière était bloquée. Il regarda la femme écartelée sur son capot disloqué. Un mince filet de fumée blanche fusait du radiateur éventré. La jupe de la femme était relevée. Elle paraissait s'offrir. Son collant gris décoré de petites fleurs noires était déchiré à l'entre cuisse, révélant une peau extraordinairement blanche...

L'Arabe ne se souciait pas de mon état. Il remonta dans sa Peugeot, fit demi-tour et repartit vers l'avenue. J'étais toujours appuyé contre l'arbre, une main sur la poitrine. J'avais du mal à respirer. Mon cœur martelait mes côtes. Et j'avais toujours la bite à l'air. Je me sentais incapable d'esquisser le moindre geste. Je faillis même, à l'apogée de cet instant de détresse, quémander de l'aide, appeler, hurler, amener un improbable passant pour qu'on me conduise enfin à l'hôpital. Là, allongé sur un lit propre, entouré d'infirmières aux blouses immaculées, soigné par un médecin aux lunettes rondes, j'aurais tout raconté. Vraiment tout. Je leur aurais même dit qu'elle existait. Qu'elle était chez moi, dans une pièce plongée dans l'obscurité, et que je suppliais qu'on m'en débarrasse...

Mais je ne croyais pas vraiment à la légende qui voulait que les infirmières fussent nues sous leurs blouses.

Je parvins finalement à me rhabiller et à regagner ma voiture. Je m'installai au volant. La radio fonctionnait toujours. Elle distillait un rythme insipide, censé faire danser les kids. Je mis le contact. Le moindre effort me coûtait. Mon regard glissa sur la pendule de bord. Deux heures et quart. Il me restait trois quarts d'heure pour récupérer et rejoindre Holiday Inn de la Porte de Versailles.

Je fis demi-tour, m'y prenant à deux reprises pour effectuer la manœuvre, et traversai Auteuil endormi.

Le SAMU arriva quelques minutes après la fourgonnette de police. Ils s'occupèrent d'abord de la fille brune, la recouvrant d'un drap blanc et la déposant sur une civière, puis chargèrent les deux conducteurs, celui de la Cadillac ne cessant de répéter que « ce n'était pas de sa faute ». La fille blonde, elle, après un rapide examen, resta avec les policiers. Elle sanglotait dans un mouchoir. Un flic s'approcha d'elle, un gros calepin à la main.

— Vous sortiez de là ? demanda-t-il en désignant l'accès aux quais.

Elle hocha la tête sans cesser de pleurnicher.

— Vous ne saviez pas que c'est interdit ? insista le policier. Il savait pertinemment bien ce que les couples venaient faire près du port. Il ne questionnait la blonde que pour obtenir quelques précisions qu'il espérait

salaces. La fille pleura plus fort.

Le policier grimaça et referma son calepin. Il partit rejoindre ses collègues qui discutaient de l'accident avec un témoin qui traversait le pont à pied.

— ... Elle avait un gros morceau de verre planté dans chaque œil... expliquait un flic. Y a des gens qui n'ont vraiment pas de pot.

— Vous êtes allé vérifier sur le quai s'il ne restait pas quelqu'un ? grogna le policier au calepin.

— Non...

— Et alors ? Qu'est-ce que vous attendez pour le faire ?

Il y a de bons soirs, et il y en a aussi de fort mauvais. Des nuits entières sans apercevoir le moindre genou. Des nuits en faction, par mauvais temps, à surveiller les voitures qui traversent le secteur, à guetter l'arrivée miraculeuse d'un couple qui briserait la série noire, à attendre qu'une femme vienne nous montrer son corps. J'ai vécu beaucoup de ces nuits-là. En compagnie d'autres hommes qui combattaient l'ennui en émettant un nombre incalculable de plaisanteries grasses et obscènes. Le manège des homosexuels, qui opéraient à proximité, était également fort distrayant. Quelques-uns, voyant notre inaction, tentaient même de nous séduire, nous proposaient d'exceptionnelles fellations, affirmant avec force qu'une bouche experte en vaut bien une autre. Ces promesses déclenchaient dans notre camp d'interminables éclats de rire. Je ne dis cependant pas qu'isolés certains' d'entre nous, en désespoir de cause, tard dans la nuit, ne se seraient pas laissé tenter. Mais il était très rare, en l'occurrence, de se retrouver seul à quelques encablures de la Porte Dauphine. J'avais des compagnons de fortune qui passaient régulièrement leurs nuits entières ici, debout au bord du trottoir, et ne portaient qu'avec les premières rames de métro. De véritables sentinelles, en poste par tous les temps, totalement bénévoles. En les observant, souvent, plantés comme des asperges au bord de l'avenue, j'avais l'impression de voir des phallus géants, des verges d'un mètre quatre-vingts en érection permanente surmontées d'un gland percé d'une paire d'yeux. Car, ici, nous n'étions finalement que ça. Des yeux et une bite.

J'avais également remarqué que nos sens s'aiguisaient, se perfectionnaient, se spécialisaient. J'arrivais maintenant à reconnaître la marque d'une voiture au seul bruit lointain de son moteur, son allure, et je distinguais à distance, malgré la pénombre et les reflets sur le pare-brise, les passagers d'un véhicule, les dénombrais et les sexuais. J'entrais aussi en érection beaucoup plus rapidement qu'auparavant. Je bandais et débandais comme on ouvre et ferme les yeux, sans même parfois m'en rendre vraiment compte. Il suffisait souvent qu'une voiture ralentisse devant moi. Il y avait réellement des soirs pourris, des nuits désertes à marquer d'une pierre noire. J'avais vainement cherché à élaborer des statistiques, à peaufiner des probabilités. J'ai longtemps travaillé là-dessus. Je voulais comprendre et parvenir à un tel point de perfection qu'en respectant les cycles de mon calendrier je sois absolument certain de ne pas venir ici pour rien. C'est en

pure perte que j'avais échafaudé toute une série de théories nébuleuses, mêlant les week-ends, le climat, les fins de mois, les impôts, l'approche des vacances, la courbe de vente des voitures neuves et la mode. Le phénomène de l'exhibition échappait à toutes les règles. Ça me rappelait vaguement le principe de la pêche nocturne à l'anguille. On lançait son vif au milieu de la rivière, on plantait la canne dans la terre, on y attachait un grelot et on attendait que ça sonne. Il y avait de meilleurs coins que d'autres, de meilleures heures, mais il était quasiment impossible, malgré les théories sur la pleine lune et les marées, de répertorier les rythmes de passage. Les anguilles avaient leurs caprices, tout comme les couples. J'étais souvent allé, plus jeune, à la pêche à l'anguille. J'utilisais trois cannes à la fois. Je restais parfois de longues heures sans que rien ne se passe, comme ici, allongé dans l'herbe, fixant les étoiles et les mouvements furtifs de la campagne. Puis, alors que je commençais à m'endormir, un grelot tintait. Je me précipitais, cherchant de quelle ligne provenait la touche. Un second grelot se déclenchait. Quelquefois le troisième. Je ne savais plus où donner de la tête. Nuit de grands passages.

Au bois, c'était une nuit de ce genre-là. Les grelots ne cessaient pas de tinter.

Je regrettais presque mon rendez-vous avec la fille aux cuisses. J'étais persuadé de louper un tas de trucs.

En arrivant près du dernier square de l'avenue, je repérai une grosse Mercedes rangée entre deux camions. Une grappe humaine l'entourait. Ça accourait de partout, ça semblait presque dégringoler des arbres pour venir s'agglutiner autour de la voiture allemande.

J'espérais que le chauffeur s'irriterait de cette cohue et je me garai un peu plus loin, guettant son départ.

CHAPITRE IV

Comme je l'avais prévu, la Mercedes se dégagea de la foule et remonta à vive allure vers la porte Dauphine. Je la suivais sans difficulté. Trois ou quatre voitures avaient imité mon exemple.

Le petit peuple étrange de la place Dauphine s'était clairsemé. Un trio de motards nous regarda passer sans réagir. La Mercedes reprit le boulevard Suchet, dépassa la Muette, le Ranelagh avec son cortège de suiveurs comme la queue d'une comète, et bifurqua vers un petit square où elle s'immobilisa de nouveau. Je quittai ma voiture et m'approchai. Deux hommes m'avaient déjà précédé. L'un d'entre eux, penché vers la vitre, se masturbait avec frénésie. Je ressentis, en arrivant près de la voiture, un picotement au niveau de la poitrine, mais je n'étais pas en érection.

La femme était blonde, décolorée. Elle avait passé la quarantaine et portait une robe imprimée qu'elle troussait jusqu'au nombril. Elle et son compagnon restaient rigoureusement immobiles, le regard vague, comme deux statues de chair exposées à la curiosité des visiteurs d'un musée de l'exhibition sexuelle. Je regardai d'abord son visage. Elle me semblait bien fatiguée, cette dame, légèrement couperosée, le trait grossier et bouffi. Elle avait les jambes écartées et remontées, les talons reposant sur le bord du siège. Elle ne portait aucune lingerie. J'observais ses cuisses roses, porcines, et son sexe au centre, comme une vieille figue sèche et poilue. Le spectacle me parut hallucinant. Ce chauffeur pétrifié, cette femme blette dont le regard n'accrochait aucune des verges qui s'agitaient autour d'elle, ce sexe fané, tout m'inspirait d'étranges sensations, de nouvelles vibrations. L'aspect figé et monstrueux du tableau me rappelait certaines toiles de Goya. Je baissai ma fermeture et sortis ma queue. Je ne bandais pas vraiment. J'étais en demi-molle. Je focalisai sur le sexe de la femme, ses replis de peau brune et fripée. J'imaginais les kilomètres de bite que cette fente avait pu avaler, les litres de foutre épais que cette bouche édentée avait pu boire... Ma tête brûlait.

— Montre tes seins ! gronda un de mes voisins, congestionné.

D'autres voitures arrivaient, se rangeaient précipitamment. Les mateurs affluaient. L'un d'eux, maladroît, accrocha l'emblème de la voiture allemande qu'il tordit. De nouvelles visions m'apparurent. Ce sexe usé était un étron et les hommes des mouches qui venaient s'y coller avec avidité. J'étais uni de ces insectes. La chatte de la femme décolorée était une douce nourriture que je brûlais d'atteindre. Je bandais dur.

Nous étions de nouveau trop nombreux. Le chauffeur de la Mercedes démarra. Les voyeurs se précipitèrent vers leurs véhicules respectifs. Ces bousculades, ces départs sur les chapeaux de roues, ces crissements de gomme, ressemblaient aux premières secondes des vingt-quatre heures du Mans. Je regardais la Mercedes s'éloigner comme un leurre poursuivi par une meute de lévriers greyhounds. Je me doutais qu'elle s'arrêterait de nouveau un peu plus loin, mais je n'avais plus envie de les suivre. Hormis les curieuses sensations que j'avais éprouvées en regardant le sexe de cette femme, il n'y avait rien pour moi dans cette voiture. Sans compter qu'il ne me restait qu'une quinzaine de minutes pour rejoindre le Holliday Inn.

Elle m'attendait déjà dans le hall de l'hôtel quand j'arrivai. Je n'avais que deux minutes de retard mais elle paraissait extrêmement contrariée. Elle portait un ciré noir et des cuissardes vernies à talons aiguilles. A chacun de ses pas, son mastic s'entrouvrait, révélant ses bottes et ses cuisses blanches. Je la suivis. Elle ne m'adressa la parole que pour me demander de remettre l'argent au réceptionniste qu'elle semblait connaître. Elle parlait avec une voix sèche, débitant des ordres brefs qui ne souffraient aucune discussion. Une attitude autoritaire qui contrastait étrangement avec son aspect juvénile. Je remis l'argent à l'homme qui me renvoya un sourire tordu. Je ne me sentais pas très à l'aise. J'avais envie de m'enfuir. J'eus même, un instant, la stupide impression que le système d'air conditionné de l'établissement était défectueux et que l'oxygène se raréfiait. J'avais peine à respirer. Malgré mon pressant désir de quitter les lieux au plus vite, je rejoignis la fille qui marchait déjà vers les ascenseurs. La cabine nous emmena jusqu'au quatrième étage. Elle avait les clefs de la chambre, savait où elle se situait. J'ignorais tout. Je me laissais guider.

Nous parcourûmes un long couloir. J'avais le sentiment que les chambres de cet étage étaient toutes inoccupées. Elle ouvrit une porte et s'effaça pour me laisser entrer. Les talons de ses cuissardes étaient parmi les plus hauts et les plus fins que j'aie jamais vus. Je remarquai immédiatement la petite valise et les deux barres métalliques posées sur le lit. Les barres étaient de taille différente et portaient à chaque extrémité des brides de cuir noir. Une boule d'angoisse me grimpa dans la gorge, enfla, me fit suffoquer. J'étais vraiment à deux doigts de renoncer, d'expliquer à la fille que je ne voulais plus tenter l'expérience, que j'avais fait une erreur et qu'elle pouvait conserver l'argent. Elle ne pouvait qu'être satisfaite de cette volte-face. Je me tournai déjà vers elle pour lui parler, mais elle me précéda, comme avertie de la décision que je venais de prendre.

— Déshabille-toi.

Elle se dirigea vers le lit et prit une des barres dont elle vérifia les courroies. Après quelques secondes d'hésitation, j'ôtai ma veste, ma chemise et mes chaussures. Je restai en pantalon. Elle ne parut pas s'en formaliser. Elle alluma une des lampes de chevet et éteignit la lumière principale de la chambre. Elle enleva son ciré qu'elle accrocha dans un placard. Elle ne portait

qu'un balconnet et un string de cuir rouge qui tranchait avec le vernis noir de ses cuissardes. Je m'aperçus seulement à cet instant, alors que l'intensité lumineuse avait considérablement baissé, qu'elle s'était démaquillé la bouche. Seules ses paupières étaient soulignées d'un bleu sombre. Elle vint vers moi, me contourna et posa la barre sur ma nuque. Le contact glacé du métal me fit sursauter. J'esquissai un pas pour me dégager. Elle reposa la barre, plus brutalement, et fixa mes poignets à chaque extrémité avec les brides de cuir. La barre me meurtrissait la nuque et les épaules, tordait mes muscles dorsaux et m'obligeait à courber la tête. Elle revint devant moi, baissa la fermeture de mon pantalon et acheva de me déshabiller. Elle avait des ongles fort longs. Elle me griffa légèrement, presque involontairement, en ôtant mop slip.

Elle prit la seconde barre, plus petite, qu'elle me fixa aux chevilles.

J'étais désormais incapable de me déplacer rapidement. Je me retrouvais totalement sans défense. J'avais beau me répéter intérieurement que j'avais à faire avec une professionnelle, qu'elle savait très bien ce qu'elle faisait, une peur insidieuse se glissa dans mon ventre. Je n'ignorais pas non plus qu'elle aimait ça, que je l'avais choisie pour ça...

Elle recula de quelques pas, m'observant attentivement, comme pour juger des premières esquisses de son travail. Elle parut satisfaite et retourna vers la valise. Je ne pouvais pas me retourner. Je ne voyais pas ce qu'elle faisait. J'entendais des séries de cliquetis métalliques et supposais qu'il s'agissait d'une chaîne dont elle égrenait les maillons. Peut-être me laissait-elle volontairement dans l'ignorance ? Elle terminait les préparatifs avec une lenteur calculée qui m'exaspérait. Elle se rapprocha de moi. J'entendais le frottement de ses cuissardes.

Elle tenait à la main un collier étrangleur destiné aux molosses qu'elle me passa autour du cou. Elle serra en tirant sur la laisse. Les pointes me meurtrirent la gorge et m'arrachèrent une première plainte. Un léger sourire rida sa bouche sans lèvres. J'étais à présent parfaitement entravé. Tout mouvement pour me dégager entraînait immédiatement la souffrance. J'éprouvais les pires difficultés pour respirer. Elle dut se rendre compte que j'étais sur le point de protester, d'abandonner à nouveau. Sa perception aiguisée de mon seuil de résistance, des paliers que j'étais capable ou non de franchir, l'avertissait de mes moindres velléités. Elle prit un rouleau de ruban adhésif toilé et me bâillonna, effectuant plusieurs tours autour de ma tête. Les préliminaires étaient achevés. J'étais à sa merci. Et je savais qu'elle allait en profiter.

En tirant par secousses sur la laisse, elle m'obligea à pivoter, à me tourner vers le lit. Elle renversa la petite valise sur le couvre-lit. J'aperçus un fouet, des chaînes de tailles diverses, une paire de grands ciseaux de couturier, des pinces et une boîte blanche dont j'ignorais le contenu. Il y avait également plusieurs godemichés. Les ciseaux me firent frémir. Les lames brillaient de l'éclat du neuf. Je ne savais pas ce qu'elle avait l'intention d'en faire. D'un geste rapide, elle prit la boîte, l'ouvrit et sortit des épingles à tête dorée.

J'essayai de secouer la tête, en signe de refus. Elle s'accroupit devant moi. Elle tenait une planchette de bois que je n'avais pas remarquée, de la taille approximative d'une tapette à souris, et les épingles dorées. Elle plaça ma verge molle sur la planchette et l'y fixa en épinglant la peau et le prépuce. Les larmes me vinrent aux yeux. J'avais envie de hurler, de supplier. Les épingles étaient enfoncées jusqu'à la tête. Habilement, avec un morceau de scotch, elle attacha la planchette à mes deux cuisses, gland vers le sol. Elle se redressa, et, tirant sèchement sur la laisse, me contraignit à m'agenouiller. Je tombai lourdement, aux trois quarts étranglé. Je tentai de m'allonger, mais elle me retenait par la laisse. Elle appuya sur mes testicules du bout de ses bottes.

Anéanti, je restai à genoux, tout comme elle le désirait.

Elle empoigna son fouet. Elle me frappa une première fois, dans les reins. J'eus l'impression de recevoir un coup de poignard. Je poussai un gémissement étouffé par le bâillon. Je tentai vainement de me relever, de faire cesser cette sinistre comédie dont j'avais moi-même commandité la mise en scène. Cette dérobade dut lui déplaire. Elle frappa de nouveau. Les coups pleuvaient à présent, sur mon dos, mes épaules, ma poitrine, mon ventre, mon sexe cloué. La douleur irradiait dans tout mon corps. A chaque tentative que j'esquissais maladroitement pour éviter la punition, elle frappait un peu plus fort, à un endroit plus sensible. Je remarquai, malgré mon désarroi, qu'elle évitait soigneusement de toucher mon visage. Bientôt, je ne sentis plus la douleur. J'avais chaud, délicieusement chaud à l'intérieur de mon corps. Je regardais les talons de la fille. J'avais envie de les prendre en bouche, qu'elle me les enfonce au fond de la gorge. Je voulais être dominé. Je l'étais. Mon corps n'était plus qu'une brûlure. Mon sexe, retenu par la planchette et les épingles, commençait à enfler. Je bandais vers le sol. La peau, autour des têtes dorées, devint blême, tirée comme un élastique au point de rupture. Ma verge cherchait à se redresser, mon gland à émerger du prépuce fixé lui aussi à la planchette. C'était un étonnant mélange de plaisir, de peur et de douleur. Elle cessa soudainement de me frapper et balança son fouet sur le lit. Elle prit la chaîne. J'étais devenu plus sensible qu'un clitoris. Elle me força, en m'appuyant sur la nuque, en poussant la barre, à me baisser davantage et à poser ma bouche sur la moquette, près de ses talons. Elle me chevaucha. Je sentis son poids peser sur ma musculature, le cuir de ses bottes frotter mes flancs. Je savais maintenant ce qu'elle avait fait tout à l'heure avec la chaîne, alors que j'étais retourné et ne pouvais la voir opérer. Elle en lubrifiait les maillons. La perspective d'être sodomisé me révolta. D'une secousse, j'essayai de la désarçonner. J'entendis son rire féroce. Elle tira sur le collier étrangleur. J'eus l'impression qu'une des pointes me pénétrait la carotide. Je poussais des grognements ridicules. Elle écarta mes fesses, me griffa avec ses ongles et introduisit le premier maillon de la chaîne. Seigneur ! Je me mis à bander à mort, mais les épingles ne cédaient pas. La base de ma verge était comprimée, atrociement tordue.

Elle continuait à introduire les maillons, un à un. La chaîne mesurait près

de deux mètres. Il n'était pas pensable qu'elle parvienne à introduire en moi pareille longueur. C'est à ce moment qu'elle commença à parler.

— Taimes ça, hein ?

J'étais bien incapable de lui répondre. Elle se retourna, sans lâcher le bout de la chaîne, m'empoigna les cheveux et me débarrassa du bâillon.

— T'aimes ça ? répéta-t-elle.

Je restai silencieux, mortifié. Elle me tira brutalement les cheveux et imprima un mouvement rotatif à la chaîne. Je sentais très nettement les maillons tourner dans mon rectum, aléser mes sphincters, s'enfoncer plus profondément encore.

— Oui, soufflai-je.

Elle se redressa et enleva prestement son string. Elle me remit à genoux. Mon visage était à hauteur de son sexe. Elle colla son pubis contre ma bouche.

— Lèche ! ordonna-t-elle.

J'obéis aussitôt. Elle avait une odeur forte, pas vraiment désagréable. Je pointai ma langue entre les lèvres de son sexe. Elle donna une violente secousse à mon collier.

— Pas comme ça ! grogna-t-elle. Lèche simplement. Comme un chien.

Tout en s'offrant à ma bouche, elle commença à tirer la chaîne. Les maillons quittaient mon anus, lentement. Je sentis que j'allais jouir. Les vagues de plaisir déferlaient en moi, inexorables. Toujours plus hautes. Je relevai la tête. Je devais voir son visage. Elle se pencha sur moi, visiblement contrariée. Une expression de pur sadisme, passion cristalline, luisait dans son regard, durcissait ses traits. C'était une enfant, une jeune fille. Et elle adorait plus que tout au monde ce qu'elle était en train de faire.

Le flash m'emporta. Si puissant que je dus perdre connaissance.

Lorsque je repris connaissance, j'étais allongé à plat ventre sur la moquette de la chambre, les cuisses gluantes. La fille était près du lit. Elle rangeait sa valise. Elle avait enlevé les barres, m'avait débarrassé de toutes mes entraves. Je restais pantelant, disloqué. Un filet de salive coula sur ma joue. J'étais sans force. Je la vis prendre les ciseaux et me jeter un regard furtif, presque honteux. Elle semblait diablement ennuyée de me voir dans cet état, surprise même. Je pouvais deviner sans peine l'ampleur de son désarroi, la teneur de ses doutes. Sa bouche, dont la dureté m'avait attiré, s'était altérée en une lippe un peu veule, une moue dubitative. Elle devait avoir la sensation d'une absence, d'un souvenir évaporé, l'ombre d'un rêve dont elle ne parvenait plus, malgré ses efforts, à retrouver le contenu exact. Je la savais stupéfaite. Mais la détresse de cette femme m'indifférait. J'aurais simplement voulu savoir l'utilité de ces ciseaux de couturier. Avait-elle l'intention de me mutiler ? Un délicieux frisson naquit entre mes omoplates, coula le long de mon dos. Je regrettai à présent d'avoir explosé si rapidement, d'avoir bu si goulûment à sa source sans en goûter pleinement la saveur, de l'avoir délestée d'une fleur que je n'avais pas eu la volonté de laisser s'épanouir, de l'avoir cueillie en bouton. J'avais l'impression de m'être privé de plaisirs inédits, mais je ne les avais pas

totalement perdus. Ils étaient en moi, comme une graine qui n'aspirait qu'à germer.

Elle referma sa valise et se dirigea vers le placard pour récupérer son ciré. En passant, elle heurta ma cheville du bout de sa botte.

— Pardon, souffla-t-elle.

Elle s'excusait ! Je fus secoué par un inextinguible fou rire. C'est à peine si je la vis quitter la chambre. Elle se servait toujours aussi mal de ses cuisses.

Je ne sais plus combien de temps je suis resté là, immobile, vauté sur la moquette. J'étais fourbu, mais je n'avais pas réellement envie de dormir. J'en étais incapable. Ma nuit n'était pas tout à fait terminée. Mon sperme avait séché sur mes cuisses. Je renonçai à prendre une douche, me relevai, me rhabillai et quittai précipitamment l'hôtel.

Le réceptionniste était absent.

L'homme à la chevelure argentée regarda la lèvre inférieure de sa maîtresse. Il contint de justesse une grimace de dégoût. Ça n'était pas très joli à voir. La blessure semblait s'infecter. La lèvre, au niveau de la coupure, enflait. Un énorme bubon noir, un chancre purulent apparaissait. L'homme n'avait plus du tout envie de passer la nuit en compagnie de cette...

— Tu devrais consulter un médecin dès demain matin, conseilla-t-il en détournant les yeux.

Elle tenta de sourire. Une goutte de pus perla au sommet de son furoncle buccal.

— Demain matin, ce ne sera plus qu'un mauvais souvenir, affirma-t-elle en adoptant un ton badin.

L'homme n'aurait pas parié une thune là-dessus. Il raccompagna la femme jusqu'à sa voiture, l'embrassa sur le front en lui promettant de lui téléphoner dès le lendemain et l'abandonna. En s'éloignant, il se sentit soulagé d'un grand poids. Il se promit de ne plus jamais la revoir.

La femme s'installa derrière son volant, baissa le pare-soleil et se regarda dans le miroir de courtoisie. Elle ressemblait à une de ces créatures surgies d'un comics d'épouvante américain. Comment cette seule lèvre abîmée pouvait-elle la défigurer à ce point ? Elle sanglota de rage et de désespoir.

CHAPITRE V

Il n'y avait que deux hommes dans la salle. Le premier, âgé d'une cinquantaine d'années, sportif, le regard malicieux et le front parcouru de rides profondes, s'approcha du vivarium. Le second, plus jeune, l'air poupin, était assis devant une console et manipulait des curseurs.

A l'intérieur du vivarium tremblotaient des grosses gouttes de matière visqueuse, légèrement argentées, qui avaient sensiblement la consistance du mercure. L'homme approcha encore son visage de la vitre et observa les frémissements des gouttes. Une pince glissa sur le fond du vivarium, saisit délicatement quelques parcelles de matière argentée qu'elle déposa sur une petite plaquette de verre. L'homme s'approcha du microscope. Il demeura plusieurs minutes l'œil vissé à l'appareil. Il se releva, grimaça en se cambrant comme s'il souffrait des reins.

— Où en êtes-vous ? demanda-t-il.

Le jeune leva les yeux de sa console. Il paraissait épuisé.

— J'ai testé tous les seuils de résistance, comme vous me l'aviez demandé, expliqua-t-il.

— Et alors ?

Le jeune haussa les épaules.

— Ça résiste à tout. Ça ne meurt pas, excepté...

Il hésita.

— Excepté ? l'encouragea l'autre.

— J'ai plongé une de ces gouttes dans de l'azote liquide. Elle est devenue dure et cassante. Le processus n'est pas réversible. Il semble donc qu'un froid intense les tue, mais je ne suis pas tout à fait certain qu'ils perdent l'intégralité de leurs propriétés.

L'homme au regard malin fronça les sourcils, perplexe.

— Leurs propriétés ? De quoi parlez-vous exactement ?

Le jeune hocha la tête.

— Regardez attentivement les gouttes...

L'homme se tourna vers le vivarium.

— Eh bien ? interrogea-t-il.

— De quoi avez-vous envie ?

— Je vous demande pardon ? sursauta l'homme.

Le jeune se mordit les lèvres.

— Continuez à regarder les gouttes et pensez à quelque chose dont vous avez réellement envie.

L'homme fit la moue, étouffa un soupir et se gratta la nuque.

— Je prendrais bien un bock de bière fraîche, grogna-t-il.

Les gouttes se rassemblèrent, se mélangèrent et formèrent une petite flaque de liquide doré à la surface mousseuse.

— Qu'est-ce que c'est ? suffoqua l'homme.

— De la bière, soupira le jeune. Vous pouvez effectuer toutes les analyses nécessaires. C'est une bière à base de houblon, d'excellente qualité, tout à fait propre à la consommation.

L'homme pointa son index en direction du vivarium.

— Mais...

— Là encore, le processus est irréversible. Ce n'est plus que de la bière et ça ne deviendra jamais plus autre chose. C'est presque mort.

— Pourquoi dites-vous presque ?

— Parce que vous pouvez préférer la bière brune, ou d'autres variétés à base de houblon...

— Et ça se transformera en bière brune ? hoqueta l'homme.

Le jeune hocha doucement la tête.

— Nom de Dieu ! souffla l'homme en passant le plat de la main sur sa chevelure. Alors ça n'est pas vraiment mort ?

— Pas vraiment, confirma le jeune. La plus grande partie de cette bière va s'évaporer, le reste se décomposera. J'ignore encore si chaque élément séparé garde ses propriétés respectives, s'il est susceptible d'être modifié à nouveau. Mais j'ai terminé mon rapport. Vous pouvez en prendre connaissance. J'ai pratiqué d'autres expériences intéressantes. Cette... cette chose est vraiment pleine de ressources.

— Et si j'avais pensé fortement à une matière totalement inerte, morte ? suggéra

l'homme.

— Une matière morte ? répéta le jeune, amusé.

L'homme gonfla les joues.

— Ce n'est pas une fameuse idée, n'est-ce pas ?

— Je ne crois pas, gloussa le jeune.

— Nom de Dieu ! jura de nouveau l'homme au regard malicieux. Quand je pense que nous n'avons récupéré que les éclaboussures. Nous avons étudié les débris de l'appareil. L'habitable pouvait contenir près de cent litres de cette matière.

— Cent litres... souffla le jeune.

— Et c'est quelque part, dans cette ville, murmura l'homme. Les autorités militaires nous ont demandé de laisser la presse hors du coup. Voyez-vous, je commence à croire que nous ne retrouverons jamais notre visiteur. C'est peut-être déjà un morceau de pelouse, un jouet d'enfant, du vin millésimé... Je ne sais pas.

Il parut réfléchir quelques secondes.

— Combien nous reste-t-il de cette matière ?

— A peine cinquante centilitres.

L'homme se frotta la joue et regarda le bout

de ses doigts comme s'il craignait d'y avoir laissé un dépôt.

— Arrêtez les expériences. Numérotez soigneusement les éléments transformés et allez vous reposer. Demain matin, nous accueillerons les sommités du monde entier...

Cinq heures moins vingt. J'ai toujours détesté cette tranche de la nuit. Plus particulièrement en été où la nuit blanchit déjà, où l'aube se lève, culpabilisante. Aujourd'hui, en plein décembre, la nuit s'attarde, interminable pour les insomniaques. Mais il n'y avait plus rien. Je savais, par expérience, pour avoir parcouru la capitale des nuits entières, que la ville était morte. Que sa véritable vie, palpitante, s'endormait alors que des cohortes de zombies n'allaient plus tarder à surgir des immeubles pour s'engouffrer dans les entrailles de la cité.

J'avais choisi de rentrer par la voie express, de remonter le Sébastopol et de faire un léger détour par Pigalle. La plupart des bars étaient déjà fermés. Deux tapineuses hors d'âge discutaient devant l'entrée d'une boîte de strip-tease. Pourquoi étais-je venu ici ? J'étais fatigué. Je ne me sentais pas très bien. J'avais l'impression de tenir une sévère gueule de bois.

Je ralentis un instant devant un bar qui fermait, crachant sur le trottoir une envolée d'entraîneuses rhabillées et démaquillées. Elles n'étaient plus en état de parade, n'avaient plus qu'une hâte : rentrer chez elles et s'endormir. La taulière sortait les poubelles tout en surveillant ses filles qui montaient dans des taxis. Un véhicule nettoyeur apparut au coin de la rue, étrange scarabée aspergeant la chaussée de ses jets d'humeur. Un trio de travestis traversa le boulevard en riant fort. Je n'en pouvais plus. Je maudissais l'incohérence de mon comportement. Je n'allais tout de même pas retarder indéfiniment le moment de regagner mon appartement. De toute façon, elle m'y attendait. Et elle m'y attendrait toujours. Je la devinais patiente. Je ne nie pas, certes, avoir eu à plusieurs reprises la furieuse envie de m'enfuir, de rompre les amarres. Mais une séparation n'est généralement pas aussi simple qu'on le pense. Outre les attaches matérielles, l'absence de l'autre devient rapidement envahissante, douloureuse. Les questions que l'on se pose. Que va-t-elle faire ? Où va-t-elle aller ? Avec qui va-t-elle refaire sa vie ? On ne partage rien impunément.

Tout en réfléchissant, sans même m'en rendre compte, j'étais arrivé au pied de mon immeuble. J'habitais au fond d'une impasse, à proximité de l'avenue de Saint-Ouen où j'allais régulièrement faire mon marché. Ma mère m'avait légué cet appartement de cinq pièces, au deuxième étage de cette bâtisse de briques rouges. Je stoppai ma voiture devant le parking souterrain et observai les fenêtres de mon logement. Les volets étaient fermés. Elle était derrière, dans la pièce à gauche de la loggia. Peut-être savait-elle déjà que j'étais

revenu ? Que j'étais là, en bas, guettant les persiennes closes ? Oui, je crois qu'elle savait. Je passai le dos de ma main sur mon front luisant de sueur. J'étais fiévreux. Mais ce n'était que le résultat d'une intense fatigue. J'introduisis ma carte magnétique, observai le lourd battant basculer sans bruit et pénétraï dans le parking.

J'appréciais particulièrement l'atmosphère des sous-sols, leur fraîcheur, leur pénombre, le côté furtif des rencontres qu'on y faisait, l'ambiance presque clandestine, l'écho... Les portières qui claquent, des soupirs de femmes, des suspensions qui gémissent, des plafonniers qui s'allument. Je conservais des images d'actrices qui passaient sur la grille d'aération, laissant leurs jupes s'envoler, d'une célèbre chanteuse qui suçait cinq ou six hommes d'affilée dans les souterrains de l'avenue Foch, de femmes inconnues qui s'offraient à même le béton, au milieu des flaques d'huile et des traces de gomme. Une légère érection gonfla mon pantalon.

Je me rangeai sur mon emplacement, coupai le moteur et me laissai aller quelques instants sur le dossier de mon siège. J'avais besoin de me détendre... Je regardai l'Austin verte de la voisine du dessus. Combien de fois avais-je épié son arrivée ? Avais-je déboulé les escaliers pour me trouver dans le parking en même temps qu'elle ? Pour la voir sortir de sa petite voiture ? Des soirées entières à surveiller l'impasse. Je supposais qu'elle avait fatalement fini par se rendre compte de mon manège. Elle ne pouvait raisonnablement admettre une telle série de coïncidences, d'autant plus étonnantes qu'elle rentrait rarement à la même heure. Je m'arrangeais toujours pour être à proximité de ma voiture lorsque l'Austin pénétrait dans le parking. La femme n'était pas très grande. Elle était brune, de type méditerranéen, avec une poitrine généreuse, des robes imprimées et des bas à couture apparente. J'adorais voir ses jambes émerger de l'Austin, et je crois sincèrement qu'elle avait fini, après quelques jours d'irritation, par apprécier à son tour nos rencontres éphémères. Nous n'échangions aucune parole, pas même un vague salut. Elle quittait son Austin sa robe relevée jusqu'aux cuisses, s'attardait quelques instants, me laissant savourer le spectacle, et se dirigeait vers les ascenseurs sans m'accorder le moindre regard. Sa poitrine bougeait au rythme de sa marche. C'était un des bons moments de la journée. Mais elle ne restait pas suffisamment longtemps dans le parking pour que je puisse me masturber. Je me contentais de m'asseoir derrière mon volant et de sortir ma queue. Elle ne pouvait pas voir ma verge, mais j'espérais qu'elle devinait que je la tenais dans ma main. Cela faisait déjà plusieurs jours que je l'avais négligée, que je ne l'attendais plus. Peut-être était-elle inquiète, soucieuse de cet abandon ? Désappointée, voire... Je me promis d'être là dans la soirée. La voiture de son mari, une grosse cylindrée diesel, était rangée à côté de la mienne. C'était un type court sur jambes, bedonnant, à la peau mate et au poitrail velu qu'il exhibait avec des chemisettes très échangées. J'ignorais tout de son boulot, mais il donnait l'impression de se faire un paquet de fric. Je ne savais pas non plus si sa femme lui avait déjà parlé de moi. J'espérais que non, mais les

regards torves et méprisants qu'il me jetait lorsque nous nous croisions me laissaient perplexe. Il ne m'a, de toute façon, jamais fait la moindre remarque à ce sujet.

Le professeur s'éloigna rapidement du vivarium, comme s'il s'appêtait à quitter la salle, changea brusquement d'avis et revint près de la paroi vitrée. Il observa les pinces prélever quelques échantillons de bière.

— Avez-vous consigné ça aussi dans votre rapport ? murmura-t-il.

Le jeune cessa de manipuler ses curseurs.

— Vous voulez parler de votre goût immodéré pour la bière ? demanda-t-il avec un petit sourire en coin.

Le professeur se retourna, contrarié.

— Vous le saviez, n'est-ce pas ?

Le jeune haussa les épaules.

— Je n'en étais pas réellement certain, éluda-t-il. J'ai éprouvé de semblables sensations, mais il me fallait m'assurer de cette découverte auprès d'autres sujets.

— Pourquoi ne gravez-vous rien dit ? De nouveau, le jeune homme esquissa un sourire.

— Je ne voulais pas vous influencer. Si je vous avais prévenu, vous n'auriez probablement pas été convaincu de vos propres sensations. Vous auriez douté, émis des hypothèses sur une forme larvée de psychose collective.

Le professeur se frotta lentement les tempes. Il paraissait souffrir de migraines.

— J'aimais assez la bière, souffla-t-il, mais maintenant j'en ai besoin. Savez-vous où je pourrais trouver une canette dans cet établissement ?

— Calmez-vous...

— Il doit forcément y avoir un distributeur.

— L'influence est directement proportionnelle à la quantité de matière transformée. Dans votre cas, elle est infime, mais je suppose que la sensibilité diffère selon les individus. En l'occurrence, il me semble être plus résistant que vous. Rassurez-vous, les sensations doivent aller en s'atténuant, pour disparaître tout à fait dès que j'aurais plongé cette bière dans l'azote liquide.

— Vous n'auriez pas quelques pièces de monnaie à me prêter ?

Je ressentis un choc en ouvrant la porte de mon appartement. Le verrou n'était pas fermé. Je n'oubliais pourtant jamais de le faire, surtout depuis qu'elle était là. Je ne parvenais plus à me souvenir des gestes que j'avais effectués en sortant de chez moi. Étais-je bouleversé au point d'égarer mes habitudes ? En quittant l'appartement, je donnais toujours un tour à la serrure principale et deux au verrou à pompe. Ce sont des automatismes, contractés au fil des années, et dont la mémoire ne conserve plus consciemment la trace.

Je poussai la porte. L'odeur caractéristique du désinfectant dont ma mère

avait abusé durant de longues années, et dont les murs avaient fini par s'imprégner, m'apaisa fortement. J'étais ici chez moi. Je n'avais rien à craindre. Mais avais-je, oui ou non, oublié de fermer ce maudit verrou ? Je refermai la porte, posai mes clefs sur la desserte et remontai le couloir avec ses portes en enfilade. J'approchai de la chambre où elle séjournait et tendis l'oreille, épiant les moindres bruits. Elle ne se manifesterait pas tant que je resterais derrière la porte. Il lui suffisait d'attendre que j'entre. Je ne supportais plus cette certitude. Je n'étais pas un jouet. Je n'étais pas à sa disposition. Je devais prendre des mesures pour lui faire comprendre ça. Ça devenait urgent.

Après tout, j'étais ici chez moi.

Je revins au salon et me servis un grand verre de scotch que j'arrosai d'eau gazeuse. L'alcool n'arrangea rien. J'étais trop fourbu. Mon estomac commençait à me faire souffrir. Je fonçai à la cuisine et avalai deux sachets de Phosphalu-gel. Je n'avais besoin que d'une chose : dormir. Mais je ne pouvais pas faire ça avant d'aller la voir. Je maudissais ma propre impuissance.

J'étais vraiment chez moi, c'est un fait, mais je n'étais plus libre. Je dois avouer, à ma grande honte, que je manifestais ces piètres vellétés de révolte à peu près toutes les nuits. Je râlais, je protestais, comme un vieillard à qui on tarde à servir la soupe. Je devenais aigri, acariâtre.

Je ruminais mes rancœurs, concoctais de mesquines revanches, imaginais de lamentables représailles. Et pourquoi refuserais-je maintenant ce que j'avais si longtemps désiré ?

Un sentiment nouveau naquit en moi. Il m'est difficile de le définir avec précision. C'était comme un sentiment de... de paternité ! Elle n'était rien sans moi. Elle n'existait qu'à travers moi. Elle passait son existence cloîtrée dans sa chambre, à m'attendre, à m'espérer, à pleurer mes absences. Je n'avais pas le droit de la haïr. Je devais me montrer digne de l'absolue confiance qu'elle m'accordait.

Je commençais à me demander avec anxiété quel sentiment exact elle éprouvait pour moi. J'avais envie qu'elle m'aime, qu'elle me vénère, mais je ne sentais chez elle qu'un puissant désir, un désir de plus en plus fort que j'étais totalement incapable de satisfaire. Ce désir m'inquiétait. Allait-elle devoir, face à mon inertie, chercher ailleurs ? Trouver un amant ? D'éphémères partenaires ? J'en refusais l'éventualité. Je ne la croyais pas capable de me trahir. Mais son désir croissait comme une mongolfière. Elle ne se contenterait pas toujours du peu que je lui apportais. Je devais, en la circonstance, faire preuve de réalisme. Une fille finit fatalement par quitter son père. Ce n'était pas simple à admettre.

Je terminai mon verre de scotch et m'essuyai les lèvres. Il était temps d'aller la voir. Elle ne devait pas comprendre pour quelles raisons je tardais ainsi.

Je revins devant sa porte, pris une profonde inspiration et tournai la poignée. La pièce, comme à l'accoutumée, était plongée dans l'obscurité.

Je ne pouvais pas la voir, mais je la devinais au fond de la chambre, tapie

dans le coin à gauche du lit. Elle commença à émettre de curieux petits bruits marécageux, des séries de borborygmes humides. C'était sa façon de m'accueillir. Je supposais qu'elle était heureuse. Elle glougloutait comme les chiens remuent la queue. Mon regard s'accoutumait à la pénombre. J'apercevais à présent les reflets délicatement argentés de sa peau, ses formes rondes, charnues.

Une plainte s'éleva dans la chambre, modulée dans les tons graves. J'adorais le son de sa voix. Elle s'impatiait. Elle voulait que je referme la porte derrière moi. J'étais un peu effrayé à l'idée de lui ramener des yeux. Ma main repoussa lentement la porte, laissant juste filtrer un rai de lumière douce. Je la sentis aussitôt. Elle vint danser autour de moi, papillonner, joyeuse et curieuse. Je me bloquai volontairement, m'efforçant de ne penser qu'à des objets ou des scènes d'une consternante banalité. Elle connaissait parfaitement le principe du jeu et, après quelques longs moments de bouderie, l'avait admis. Ce jour-là, cependant, elle ne parut pas décidée à prolonger notre rencontre. J'éprouvais la pénible impression qu'elle voulait que je laisse ce que j'étais venu apporter et que je quitte la pièce, sans plus tarder. Je lui ramenais pourtant des morceaux de choix. Peut-être l'avait-elle justement deviné ? Cela expliquait son inhabituelle fébrilité. C'était un soir de festin, une nuit de fête. Il y avait la bouche de la femme de la BMW, les yeux de la femme sur les quais, le sadisme cristallin de la fille aux cuisses...

Je m'ouvris brusquement. Elle se précipita, vorace, et me prit mes images. Toutes mes images...

CHAPITRE VI

L'Américain transforma sa goutte de matière en diamant et le Soviétique en or. Après un premier instant de surprise, ils procédèrent chacun de leur côté aux analyses. Ils éprouvèrent une seconde secousse en constatant la qualité de l'or et l'exceptionnelle pureté du diamant. Ils ne commirent cependant pas la sottise de confondre ce qu'ils venaient d'observer avec le secret des alchimistes et revinrent dans la salle principale afin d'en apprendre davantage. Ils prirent connaissance des premiers rapports. Ce fut le Soviétique qui posa la première question :

— Avez-vous déjà transformé cette matière en un objet dont vous ignoriez la composition exacte ?

Le professeur paraissait épuisé. Il gardait les yeux baissés, comme s'il était sur le point de s'endormir. Le jeune chercheur se racla la gorge.

— Jusqu'à présent, non, avoua-t-il. Il faut reconnaître que nous connaissons beaucoup de choses.

L'Américain gloussa et s'épongea le front.

— Cependant, reprit le chercheur, j'aimerais que vous me décriviez vos sensations.

Le Soviétique haussa les sourcils. Il échangea un regard interrogateur avec son collègue américain.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous, par exemple, fit le chercheur en s'adressant au Russe. Avez-vous en ce moment une furieuse envie de vous procurer de l'or ?

Le Soviétique toussa.

— Sûrement pas ! trancha-t-il.

Le chercheur se tourna vers l'Américain.

— Et vous ?

— Je suis un fanatique des diamants, expliqua-t-il avec un épouvantable accent. Je ne crois pas qu'il existe quelqu'un au monde qui les aime davantage que moi. Et j'ai toujours envie, de jour comme de nuit, d'en avoir près de moi, à portée de l'œil et de la main.

— Evidemment..., soupira le chercheur en hochant la tête.

— Pouvez-vous nous expliquer à quoi rime cette question ?

— Quel est votre plat préféré ?

— C'est une plaisanterie ?

Le chercheur se tourna de nouveau vers le Soviétique. Il semblait irrité,

contrarié.

— Aimez-vous le vin français ?

— Si j'aime le..., hoqueta l'autre.

— Je crois savoir que vous appréciez particulièrement nos grands crus bordelais, n'est-ce pas ?

Le Soviétique jeta un regard courroucé en direction de l'Américain. Le chercheur manipula ses curseurs. A l'intérieur du vivarium, les pinces déposèrent sur une lentille une goutte de matière argentée.

— Je vous en prie, transformez cette chose en vin.

— J'espère qu'on ne m'a pas fait venir pour se moquer de moi ! grinça le Soviétique.

Il s'approcha de la vitre et fit un effort pour se remémorer avec précision la saveur du Margaux qu'il avait dégusté la veille au soir. Ce n'était pas très difficile. La goutte se teinta d'un splendide rouge orangé.

— Quelle année ? ricana l'Américain.

Le Soviétique se tourna vers le chercheur.

— Et alors ? Que faisons-nous maintenant ?

— Patientez quelques instants. Cela fonctionne à la manière d'un pulsar dont les ondes seraient extrêmement ralenties, terriblement lentes. Je suppose, mais ça n'est qu'une supposition, que la densité de notre atmosphère est tout à fait inhabituelle à cet organisme. Nous prévoyons d'ailleurs de nouvelles expériences en apesanteur.

Le Soviétique passa sa langue sur ses lèvres et jeta un coup d'œil sur sa montre. Le professeur parut se réveiller.

— Vous avez soif ? demanda-t-il avec un regard amusé.

Le Soviétique se pinça la base du nez, parut réfléchir.

— D'accord, admit-il brusquement. J'ai envie de boire du vin.

— N'importe quel vin ?

Le Soviétique grimaça.

— J'apprécierais un cru bourgeois...

L'Américain pouffa.

— ... Mais je crois que je me contenterais, à défaut, d'un vulgaire vin de table.

— Ce n'est pas très agréable, n'est-ce pas ? Vous devez avoir l'impression d'être en manque ?

— Peut-on aller déjeuner maintenant ?

Le chercheur se pencha vers le professeur.

— Il me paraît encore plus atteint que vous ne l'étiez, murmura-t-il.

Le professeur se gratta le menton. Sa barbe naissante crissa sous ses doigts.

— Vous m'avez dit que l'influence de cette chose différerait selon la sensibilité et la réceptivité des individus. C'est bien ça ?

— Effectivement.

— Eh bien, je crois que vous allez devoir réviser votre jugement. Moi, je

pense que notre visiteur s'habitue à son nouvel environnement et qu'il reprend des forces.

— Va-t-on enfin pouvoir aller déjeuner ! glapit le Soviétique.

Je me réveillai en érection. Mes yeux me brûlaient. Je ne parvenais même pas à supporter la lumière qui filtrait au travers des persiennes ajourées.

Je me sentais brisé, anéanti, plus épuisé encore que la veille. Je basculai sur le flanc et jetai un coup d'œil sur le réveil. Je n'avais dormi qu'un peu plus de quatre heures ! C'était trop peu. J'avais effectué un rapide calcul de mes heures de sommeil. La semaine dernière, je ne m'étais accordé qu'une vingtaine d'heures de repos. Il fallait absolument que je trouve le moyen de faire un tour complet de cadran, une nuit entière pour recharger les batteries.

Je fonctionnais à l'énergie, nerveusement. Combien de temps allais-je pouvoir tenir dans ces conditions ?

J'entendis un bruit ténu de l'autre côté du mur, dans sa chambre. Elle se déplaçait. La literie grinça. Elle se recouchait ou elle se levait. Je ne me sentais guère disposé à surveiller ses mouvements. Je me redressai, m'étirai longuement. J'avais l'impression d'avoir couru le marathon. Une douleur insidieuse engourdissait mes bras, mes jambes, ma nuque. J'esquissai, en me levant, quelques vagues mouvements d'assouplissement. Ma verge tendue battait mon ventre. Je quittai la chambre et me dirigeai vers la salle de bains. Un fort arôme de café flottait dans le couloir. Je fis couler de l'eau froide, me savonnai le visage, le cou et le sexe. Je reportai la douche à plus tard, dans la soirée.

Je bandais toujours. Je rinçai mon gland, m'essuyai et enfilai un pantalon de toile légère à même la peau.

Je détestais les slips, et plus particulièrement depuis que la mode était aux vêtements étriqués. J'avais trop longtemps, adolescent, porté des jeans moulants, des pantalons et des slips taille basse qui me comprimaient la verge et les couilles. J'étais persuadé de m'être privé de quatre ou cinq bons centimètres en cédant à ces hérésies vestimentaires. Je songeai à toute cette génération libertaire, bohème, prétendue libertine, qui s'était emprisonné la queue dans un carcan de coton et de coutures plus rêches que la laine de verre. Avec le recul, j'envisageais sérieusement un ultime complot du christianisme. La mode unisexe ne tendait pas vers une égalité des sexes, mais vers une abolition, une abstraction. Je la haïssais.

Je me remontai la fermeture de mon pantalon. Ma queue se glissa, douce et chaude, sur l'intérieur de ma cuisse gauche.

Je restai torse nu. Je me rendis dans la cuisine et me versai un plein bol de café noir que j'adoucis de deux sucres. Le café était délicieux. Elle le faisait de mieux en mieux. D'ailleurs, elle accomplissait tout de mieux en mieux. Ses progrès étaient stupéfiants. Il me fallait admettre qu'elle ne se contentait pas d'absorber mes images. Après un temps d'étude et d'observation, elles les améliorait, sans jamais commettre une erreur. Elle était d'une redoutable

intelligence. Je me sentais parfois débordé, écrasé, inférieurisé, et j'appréhendais la perfection. Je la désirais et la redoutais à la fois. Allait-elle, une fois parfaite, continuer à m'aimer ? A admettre une telle dépendance ? N'allait-elle pas vouloir, comme tous les enfants, voler de ses propres ailes ? Me quitter, m'abandonner ? M'oublier comme une vieille marionnette démodée, désarticulée avec ses fils sans vie jonchant le plancher ?

Une boule d'angoisse enfla dans mon ventre. Je ne devais pas penser à des choses pareilles. Je me faisais mal, mais je l'aimais tellement... Tellement. Je terminai mon café et filai vers le salon. J'enfilai une cassette dans le magnétoscope, m'installai dans un fauteuil et visionnai les flashes publicitaires que j'avais enregistrés la semaine dernière. Je devais prochainement faire un montage. Il me fallait choisir les clips que je voulais conserver. Je me mis à griffonner quelques notes sur un calepin. Je soulignai en rouge l'appareil Kodak à disquettes. Le profil de la fille dans la décapotable me plaisait terriblement. Je notai encore quelques autres publicités, une griffe vestimentaire, un produit pour la douche, de l'alimentation à préparation instantanée, une marque de collants et une autre de soutien-gorge. Tout cela méritait une seconde diffusion. Le reste était bon à jeter.

J'éteignis la télévision et décidai de faire mes comptes. Je commençais à manquer de liquidité. Je devais, dès aujourd'hui, me rendre à la banque, changer un nouveau bon. La liasse était encore conséquente, mais elle n'était pas éternelle. Je me refusais obstinément à penser aux échéances, au jour fatal où j'aurais définitivement dilapidé l'héritage de ma chère mère. Je ne vivais pas pour ça, triste perspective, et je plaignais sincèrement tous ces gens qui luttait pour bâtir ou conserver un patrimoine.

L'Américain fit une fourmi. Elle n'était pas parfaitement réussie, mais elle bougeait. Elle ne cessait d'ailleurs jamais de bouger, parcourant le vivarium d'une paroi à l'autre. Les hommes finirent par se lasser de la regarder.

— Peut-on fabriquer quelque chose de plus important ?

— Il ne nous reste que quarante centilitres de matière, fit remarquer le jeune chercheur.

Le professeur esquissa une grimace. Il observa de nouveau le manège de la fourmi avant de s'adresser à l'Américain.

— Pensez à une fourmi rouge, demanda-t-il.

La fourmi devint rouge.

— Pensez à une araignée.

La fourmi resta fourmi.

— Pensez à une fourmi bleue.

La fourmi resta rouge.

Avec une seconde goutte, le professeur tenta de fabriquer un éléphant. Il ne parvint qu'à faire frémir la surface de la goutte. Le jeune chercheur fronça les sourcils. Le professeur pensa ensuite à de l'uranium, mais la goutte resta inerte.

— Vous l'avez tué, murmura le jeune chercheur. Plus sûrement qu'en la plongeant dans l'azote...

La fourmi rouge se mit à tourner frénétiquement autour de la goutte morte.

Je n'aimais pas le jour. Ce n'était pas récent, mais ce sentiment s'était exacerbé au fil des années. S'il m'arrivait parfois de parcourir les allées du marché voisin, je faisais le plus clair de mes achats dans une épicerie ouverte la nuit à proximité de Pigalle. A l'exception de la cuisine et de la salle de bains qui n'en possédaient pas, mes volets étaient fermés en permanence. Malheureusement, les contraintes sociales, les horaires de la banque dans laquelle j'effectuais mes transactions, tout cela m'obligeait à quitter ma tanière avant la nuit. Je ne sais pas précisément pourquoi j'éprouvais cet indicible malaise durant la journée. Je me sentais totalement étranger à cette foule. Je ne comprenais pas la moindre de leurs activités.

Je ne pensais qu'au sexe et j'avais l'impression d'être le seul.

Cela dit, les aventures et les images diurnes existent et je me privais sûrement d'une vaste pépinière. Mon physique n'intéressait pas particulièrement les femnjp, mais je me sentais tout autant qu'un autre capable d'en séduire quelques-unes. Il me suffisait de porter des lunettes de soleil afin qu'elles n'aperçoivent pas mes yeux. Mon regard ne pouvait feindre. Il parlait haut et clair. Madame, j'ai envie d'enfiler mon chibre dans votre sourire vertical. Mais le principe de la séduction m'ennuyait. Et je ne pouvais pas non plus m'adapter aux coutumes des rapports normalisés. Concevoir des plans d'enfer pour tirer un coup, ce n'était pas vraiment mon genre.

Il m'arrivait d'envier les séducteurs, leurs démarches sophistiquées, la façon qu'ils avaient de tourner autour d'une femme avant de la butiner. Je les regardais agir avec ravissement, comme s'il s'agissait d'une race étrangère et merveilleuse, mais je refusais d'admettre que ces gens pussent revendiquer une forme de romantisme qui m'échapperait. Il n'y avait aucun doute dans mon esprit. J'étais bel et bien le dernier des romantiques.

Sur cette conclusion revigorante, je programmai mon magnétoscope pour enregistrer un show de variétés dont le programme annonçait les Coconuts, Debbie Harry et Kate Bush, et allai choisir une chemise pour me rendre à la banque. Je redoutais par avance de croiser dans cet établissement le directeur, cet homme exécration au visage voltairien, qui allait encore me conseiller de convertir mes bons en actions ou autres obligations. Mon refus catégorique l'indisposait. Il ne comprenait pas comment un homme possédant une forte somme d'argent ne cherchait pas à le faire fructifier. Je le sentais soupçonneux, curieux d'enfin savoir de quelle façon j'utilisais mon temps et ma vie. Il avait déjà à deux reprises envoyé des représentants chez moi. Le premier avait timidement cherché à me convaincre de la nécessité d'un plan d'épargne, et le second, plus virulent dans son exposé, avait tenté de me placer une assurance-vie aux mensualités astronomiques.

Je trouvais ces procédés fort grossiers et j'avais sommé le directeur de la

banque de ne plus jamais s'autoriser ce genre d'initiative. Je lui avais même précisé que ma porte resterait désormais fermée à ses espions. Il a eu l'air stupéfait.

— Mais, je ne comprends pas... Que voulez-vous dire ?

J'avais pointé mon index vers sa poitrine.

— Vous le savez très bien !

Nos rapports s'étaient achevés sur cette phrase sibylline. Il se montrait toujours affable, onctueux lorsque nos chemins se croisaient dans le hall de sa banque, mais je crois qu'il avait définitivement renoncé à griffer mon héritage. Il devait me haïr. J'aurais dû lui renvoyer une méprisante indifférence, mais j'étais trop sensible à l'opinion que les gens avaient de moi. J'avais simplement envie d'être aimé.

Le professeur désigna le camion à peine plus gros qu'un ongle d'adulte.

— Le métabolisme de cette créature est parfaitement cohérent. Elle s'est adaptée à notre monde, l'a complètement assimilé. La construction d'un camion miniature de ce type reste dans le domaine du possible. En revanche, un éléphant de cette taille ne peut exister. Malheureusement, notre visiteur est incapable de filtrer les informations qu'il reçoit. Et il ne supporte pas l'échec. Si vous lui donnez les coordonnées d'une créature non viable, il meurt immédiatement. Je voudrais maintenant vous montrer autre chose. Regardez attentivement cette fourmi. Je vais essayer de lui faire parvenir une nouvelle information, une donnée supplémentaire. Je vais lui transmettre l'image d'un coin du vivarium susceptible d'être plus confortable pour son espèce.

Le professeur fixa la fourmi. L'insecte tournait toujours autour de la goutte, sans jamais la toucher.

— Il ne se passe rien, reprit le professeur en se redressant. Maintenant, notre ami américain, son créateur, va lui transmettre la même information.

— Moi ? hoqueta l'Américain.

Le professeur hocha la tête. L'Américain haussa les épaules et s'approcha de la vitre. Après quelques secondes de silence, la fourmi fila directement vers le coin gauche du vivarium et y demeura.

— C'est une sorte de robot télépathique, murmura le Soviétique.

— Pas tout à fait, rectifia le professeur. Vous allez voir que nous avons affaire à un organisme remarquablement complexe et intelligent. La fourmi va se rendre compte au bout d'un certain temps que l'information qu'elle a reçue n'était pas valable, que ce coin qu'on lui a recommandé n'est pas plus confortable pour elle que les trois autres coins du vivarium. Elle va alors rejeter le message et quitter sa place. Elle est en quête perpétuelle de nouvelles données et je pense qu'elle est capable d'en absorber une masse considérable. L'équivalent électronique n'existe pas.

Le Soviétique essuya le verre de ses lunettes.

— C'est complètement fou ! soupira-t-il.

Le professeur se tourna vers l'Américain.

— Voilà, annonça-t-il avec un sourire. Vous pouvez pratiquement faire ce que vous voulez de cette fourmi. En faire l'animal le plus intelligent, le plus cultivé de la création, le plus beau, le plus fort, le plus habile, le plus rapide, mais ça ne restera qu'une fourmi.

L'Américain, hébété, observa l'insecte.

— Puis-je la conserver ? Souffla-t-il.

CHAPITRE VII

Il faisait froid. La température avoisinait le zéro. Ça n'empêchait pas cette fille de transpirer. Elle était assise à une table, derrière les guichets, et triait des liasses de chèques. Elle portait un chemisier bleu clair, auréolé de sombre au niveau des aisselles, et une jupe plissée noire avec une minuscule tache blanche sur la cuisse. Je ne détachais plus mon regard de cette petite crotte claire sur le tissu. C'était tout près du sexe et ça ressemblait à une goutte de colle ou de foutre séché. Je l'imaginais saillie brutalement dans les toilettes de la banque par le vigile, un vieux Noir dont la queue déformait le pantalon. Sodomisée par trois ou quatre types à la suite, cramponnée à l'évier pendant que, derrière la porte, le directeur recroquevillé sur sa constipation tentait de déféquer une bille de merde. Je la voyais, suçant des pines, se faisant enfoncer un immense gode d'ivoire au milieu de ses collègues hilares. Cette fille me faisait un effet dingue. Elle était pourtant ordinaire et, à l'exception des ronds humides sur son chemisier, je ne voyais vraiment pas ce qui pouvait m'attirer en elle. Malgré tout, j'étais prêt à parier qu'elle se taillait un franc succès auprès des hommes. Elle les attirait, mystérieusement, et sûrement davantage que sa voisine, une mignonne blondinette, plus jeune et plus fine, qui ne m'inspirait rien de passionnant. Il fallait absolument que je découvre ce qu'elle possédait de plus que les autres femmes, que je résolve l'énigme de son charme. Pourquoi, alors qu'elle était sagement vêtue et n'exhibait quasiment rien de son corps, m'inspirait-elle cette série d'images obscènes ? Je parvins à surprendre un sourire complice qu'elle échangea furtivement avec un des employés. Il n'y avait plus de doute. Il n'y en avait d'ailleurs jamais réellement eu. Cette fille avait dû s'envoyer la plupart des hommes qui travaillaient dans cet établissement. Il suffisait d'observer les regards de haine que ses collègues féminines lui jetaient pour en être définitivement convaincu. Elle envoyait des vibrations torrides, une sensualité brute, animale. On éprouvait, en la voyant, une inextinguible envie de la prendre, de la déchirer, de l'écarteler, de plonger son pieu dans son ventre, de fourrer son nez sous ses bras, de la sentir, de la mordre, de la lécher... Je me mis à bander. Mon pantalon léger ne dissimulant rien de mes organes, je me vissai au comptoir. Si la situation se prolongeait un peu, j'allais jouir. La fille dut percevoir mon regard et se tourna vers moi. Je détournai vivement les yeux. Ce n'était pas l'heure. Pas encore... Malgré l'ardent désir qui me brûlait le bas-ventre, il me fallait renoncer. Je me promis de revenir à la fermeture de la banque.

Un employé vint m'apporter l'argent en échange de mon bon. Je rangeai les liasses dans les poches intérieures de mon blouson. La fille me regardait toujours.

Je quittai la banque sans rencontrer le directeur. Rien ne pouvait plus altérer mon humeur.

L'incident se produisit peu après le déjeuner. Les quatre scientifiques s'étaient attablés à la cantine de l'institut. Ils s'accordèrent une véritable pause, mangeant tranquillement tout en devisant de banalités.

A aucun moment il ne fut question du travail qui les attendait. L'Américain et le professeur ne prirent qu'une grillade-salade, suivie d'un double café. Le Soviétique, lui, s'en mit plein la lampe, reprenant au moins deux fois de chaque plat, et arrosa copieusement son repas de vin rouge. Le jeune chercheur, intrigué, n'osait pas lui demander s'il s'agissait là de sa consommation habituelle.

Vers la fin du déjeuner, un militaire s'approcha de leur table et demanda au professeur de communiquer son rapport avant dix-huit heures et de participer à la réunion du conseil, vers vingt et une heures. trois ministres y seraient présents. Le professeur, après un geste de lassitude, donna son accord. L'affaire prenait à présent des proportions énormes. Il n'allait plus tarder à être dépassé par les événements. Sans compter la presse qui ne serait maintenant sûrement plus longue à flairer l'embrouille. Il repoussa son assiette avec une moue d'écœurement.

— Messieurs, souffla-t-il, je crains que nous ne vivions nos dernières heures de tranquillité. Cet institut a beau bénéficier d'une protection militaire, c'est une véritable passoire. Dès demain, les conditions de travail vont devenir épouvantables. Vous devez vous attendre au pire.

Le Soviétique haussa les épaules et esquissa une grimace de désapprobation.

— J'ignore où en est l'équipe qui étudie les débris de l'appareil, reprit le professeur. Je prendrai probablement connaissance de leurs travaux ce soir, au cours de la réunion. J'espère que nous apprendrons au moins d'où vient cette chose.

L'Américain semblait distrait, perdu dans un rêve lointain. Le professeur poursuivait son discours à voix basse.

— Je voudrais que vous preniez parfaitement conscience du danger que nous fait courir cet organisme étranger...

— Quel danger ? sursauta le Soviétique. Cette chose m'a l'air complètement inoffensive.

Le professeur tordit la bouche et se frotta la joue. Il pensa qu'il devait se raser avant d'aller à la réunion.

— Imaginez un instant que quelqu'un ait l'idée de transformer une parcelle de cet organisme en virus mortels pour l'homme. N'oubliez pas que cette matière ne cesse de s'améliorer, de perfectionner son nouvel état. Ce

virus serait plus redoutable pour l'espèce humaine qu'un holocauste nucléaire.

Cette déclaration tomba comme un couperet au milieu de la table. Les quatre scientifiques restaient silencieux, accablés. Ils prenaient lentement conscience de l'arme terrifiante qu'ils tenaient entre leurs mains. La décision de faire participer aux travaux les représentants des deux grandes puissances se justifiaient pleinement. Bon sang ! Et il suffisait simplement d'y penser ! La chair de poule fit frissonner le jeune chercheur.

L'Américain se leva.

— Excusez-moi. Je vais aux toilettes.

Il s'éloigna. Le Soviétique siffla un nouveau verre de vin.

— Il faut retrouver la masse principale de cet organisme et la détruire, annonça-t-il sèchement, comme s'il donnait un ordre à des subalternes.

— Dommage... souffla le professeur.

— Dommage ? répéta le Soviétique avec un rictus de dégoût. Mais vous vous rendez compte de ce que vous dites ? Cette chose est un danger pour l'humanité. Nous n'avons pas le droit de courir le moindre risque. Il faut éliminer l'étranger.

— Et s'il n'était pas tombé là par hasard ?

Le Soviétique fronça les sourcils.

— Que voulez-vous dire ?

— S'il s'agissait, en quelque sorte, d'un éclaireur, une sonde lancée en vue d'une invasion future ?

Le Soviétique gonfla les joues, s'empourpra.

— Vous pensez sérieusement ce que vous dites ? grogna-t-il, furieux.

— Je ne sais pas, murmura le professeur, l'air de plus en plus fatigué. Mais je crois que nous nous devons d'étudier ce visiteur. Nous avons déjà découvert deux façons de le faire mourir. Il a sûrement d'autres faiblesses. Nous pourrions regretter amèrement de ne pas nous être donné la peine de les découvrir. Si c'est un ennemi, il nous faut le connaître pour mieux le combattre. C'est un principe de base, n'est-ce pas ? Vous en connaissez un bout.

Le Soviétique crispa les mâchoires.

— Que fait cet Américain ?

Le jeune chercheur se racla la gorge.

— Professeur, je crois que vous commettez une erreur...

— Je vous écoute.

— Demandons à un homme qui travaille à la cuisine de venir au laboratoire.

Le professeur haussa les sourcils.

— Pour quelle raison ?

— Pour transformer une parcelle d'organisme en une substance dont il ignore la composition. Je pense qu'il n'y parviendra pas. Si j'ai raison, cela

réduit considérablement l'ampleur du danger dont vous parlez. Il y a relativement peu d'hommes sur cette terre capables de fabriquer une bactérie assassine et la probabilité d'en trouver un en pleine nuit dans le bois de Boulogne à l'heure de la chute de l'appareil est quasiment nulle.

Le professeur retrouva son regard malicieux.

— Je vois ce que vous voulez dire. Allez donc chercher un des cuisiniers et rejoignez-nous au laboratoire.

Les trois hommes quittèrent la table.

C'est en entrant dans le laboratoire que le professeur et le Soviétique s'aperçurent que l'Américain avait filé avec la fourmi rouge et le diamant. Ils donnèrent aussitôt l'alerte. En vain. L'Américain, muni de son passe-droit, avait quitté l'institut depuis plus de cinq minutes.

J'avais à peine rangé ma voiture que la gardienne de l'immeuble me sautait déjà dessus. Je n'ai jamais aimé les concierges, et plus particulièrement les fouineuses. Celle-là en était une sévère. Elle ne cessait de fouiller les poubelles à la recherche de courrier compromettant distraitement bazarde dans le vide-ordures et d'envoyer des listes de récriminations au syndic. En tant que propriétaire, j'étais relativement épargné par vindicte, ce qui n'empêchait pourtant pas cette mégère de cogner violemment à ma porte avec son balai dès huit heures sous prétexte de briquer le carrelage du palier. Je me doutais qu'elle faisait tout ce bruit volontairement. Elle savait que je ne rentrais jamais avant trois ou quatre heures du matin. Quant aux infortunés locataires de l'immeuble, elle leur faisait vivre un véritable enfer.

Je quittai mon véhicule avec appréhension. Cette sorcière m'apportait sûrement de très mauvaises nouvelles. J'avais réussi l'exploit d'éviter le directeur de la banque, mais l'heureuse série ne pouvait raisonnablement durer. Elle m'agressa directement :

— Vous avez quelqu'un chez vous ?

Un frisson me glaça l'échine. Mon front s'empourprait et l'angoisse me paralysait. Que s'était-il passé ? La gardienne ne pouvait pas manquer de remarquer mon trouble. Elle me regardait à présent d'un air soupçonneux, inquisiteur. Je suis persuadé qu'elle aurait abandonné la moitié de son salaire pour pouvoir fouiller mon appartement.

— Pourquoi ? demandai-je, la voix tremblante d'émotion.

— Il y a eu un drôle de remue-ménage pendant votre absence, grinça la vioque infernale. Comme si quelqu'un s'amusait à casser tous les meubles. J'ai eu des plaintes.

Je reconnaissais là sa phrase fétiche : « J'ai eu des plaintes. » Je savais que plus des trois quarts des plaintes qu'elle évoquait ainsi étaient parfaitement imaginaires. Elle se justifiait, pauvrement et lâchement. Ma haine à son égard enflait comme une boule d'angoisse. Je rêvais de l'étrangler, là, dans ce parking. De serrer son cou avec mes mains, d'enfoncer mes ongles dans sa

chair jusqu'à ce qu'elle en crève, de lui relever ses vieilles jupes à carreaux et de lui planter son balai dans le cul. Je rêvais d'organiser un viol collectif, un accident de voiture, une chute dans les escaliers. Je rêvais sa mort, lente, blessure après blessure, comme un échafaudage qu'on démolit pièce après pièce.

— Vous êtes certaine de ne pas vous tromper d'appartement ? bêlai-je, désespéré.

— Je connais mon immeuble ! rétorqua-t-elle, pincée. Je ne sais pas ce qui se passe chez vous, mais je dois vous prévenir que si ça continue, je serai obligée de le signaler.

Sur ces mots, elle tourna les talons et quitta le parking. Je fonçai comme un fou au deuxième étage. Je ne comprenais pas et je craignais d'apprendre. Elle n'avait jamais fait de bruit, à l'exception de sa lancinante mélopée, et n'avait jamais non plus renversé le moindre objet. Elle était très adroite et soucieuse de la parfaite ordonnance de l'appartement. J'étais trop fébrile. Je ne parvenais même pas à introduire ma clef dans le verrou à pompe. Je crus que mon cœur allait cesser de battre. Le verrou était ouvert. J'étais, cette fois, certain de l'avoir fermé à double tour. La serrure principale, en revanche, était toujours bridée. C'est donc de l'intérieur que le verrou avait été actionné. Et il n'y avait qu'elle dans l'appartement. Elle cherchait à sortir ! Cette constatation me fit dresser les cheveux sur la tête.

Je poussai la porte. Seigneur !

L'Américain s'appelait George Dexter. Il avait commencé ses études à l'université de Iowa avant de partager son temps et ses activités entre la NASA et le Massachusetts Institut of Technology. C'était un homme aux goûts simples qui n'avouait de penchants que pour la bière anglaise, le Ketchup, les diamants et les vieilles Chevrolet. Il était divorcé d'une traductrice et avait deux enfants qu'il ne voyait qu'à l'occasion des fêtes. Il aurait pu être routier, agent d'assurances, épicier, tout un tas de boulots qu'il aurait accomplis à la perfection. Il était devenu l'un des plus grands chercheurs de son pays, biologiste de réputation internationale. Et le pays n'avait pas perdu, au change...

C'était un homme tranquille, lymphatique, sérieux mais non dénué d'un certain sens de l'humour. Pas un membre de son entourage n'aurait parié un malheureux dollar sur une éventuelle dérobade de sa part.

Pourtant, George Dexter venait de voler ce qu'il était chargé d'étudier et avait disparu. Un diamant et une fourmi rouge. Il n'avait rien pris d'autre, mais tout le personnel du laboratoire avait parfaitement conscience que l'Américain aurait fort bien pu s'emparer des quarante centilitres de matière étrangère et l'utiliser pour détruire toute vie sur terre.

Ce qui n'empêcha pas toutes les polices du territoire de se mettre à la recherche de George Dexter avec la même détermination que s'il s'agissait d'un terroriste débarqué dans le but d'attenter aux jours du Président.

Dexter ne se rendit pas à l'hôtel. Il loua une chambre d'étudiant qu'il paya d'avance. Son hôte était un type curieux, célibataire, qui réparait des montres et sniffait de la coke. Il fut ravi d'être réglé en liquide et en dollars. Dexter paya plus que prévu et ajouta même quelques billets afin qu'on lui monte des provisions pour plusieurs jours.

La chambre était sombre, meublée d'un lit en bois massif, d'un bureau métallique vert pomme et d'une armoire en acajou. Dexter pouvait en outre disposer d'une seconde pièce qui se composait d'un évier, d'une table de cuisine et d'une gazinière à deux plaques. Il n'en demandait pas davantage.

Il s'installa derrière le bureau et ouvrit la petite boîte d'allumettes. La fourmi se percha sur le rebord de carton et attendit. C'était un spécimen parfait d'hyménoptère, un peu plus gros que la moyenne.

— Toi et moi, murmura Dexter, on va faire de grandes choses. Nous n'avons pas beaucoup de temps, mais je vais essayer de t'apprendre tout ce que je sais sur notre monde.

La fourmi grimpa sur sa main, remonta le poignet, s'immobilisa sur l'avant-bras et commença à lustrer ses antennes. Dexter souriait.

L'appartement était dévasté, littéralement saccagé. Les meubles renversés, les fauteuils éventrés, les appareils électriques disloqués, les livres déchirés, les tapis lacérés, le résultat hallucinant suggérait davantage la catastrophe naturelle que le vandalisme humain. Une véritable tornade avait broyé mon appartement. Je cédaï immédiatement à la colère et fonçai vers sa chambre. Elle était tapie derrière le lit et gémissait doucement, comme un chien conscient des dégâts qu'il vient de commettre.

— Qu'est-ce que tu as fait ? Hein ? Pourquoi tu as fait ça ?

Je hurlais, totalement hors de moi. Je tremblais et serrais les poings. Les mots s'étranglèrent dans ma gorge. Ça ne servait à rien. Elle ne répondrait pas. Elle se contenterait de gémir, comme d'habitude. Je me sentais épuisé, découragé. Culpabilisé aussi. Quelle erreur avais-je pu commettre ? Allais-je trop vite ou trop lentement ? Le sadisme de la fille aux cuisses n'était-il pas trop puissant pour elle ? J'étais sûrement responsable. J'éprouvai subitement une folle envie de m'approcher d'elle, de la regarder. Mais il était encore trop tôt. Elle n'était pas prête.

Je refermai la porte et m'appuyai contre le battant, les yeux mi-clos.

Je ne comprenais pas. Il n'y avait pas de trace d'agressivité dans les images que je lui rapportais, rien qui puisse de toute façon justifier une telle attitude destructrice. Ce n'était que beauté parfaite et passions pures. Était-ce le mélange qui devenait explosif ? Des wagons de questions insolubles me traversaient le crâne. Je me mis à rire, nerveusement. Tout cela était absurde, parfaitement absurde.

Je revins dans le salon. Mon regard errait sur les débris, les lambeaux qui jonchaient le sol. C'est en observant l'étendue des dégâts que l'idée me vint à l'esprit. Elle cherchait quelque chose ! Ce que j'avais tout d'abord pris pour une destruction gratuite n'était en fait qu'une fouille systématique et acharnée.

Je ne sais pas exactement pourquoi, mais je me sentis aussitôt soulagé. C'était ça. J'ignorais ce qu'elle cherchait, mais, de toute façon, elle ne l'avait pas trouvé ici. Sa fureur me laissait penser qu'il devait s'agir d'une chose diablement importante.

Je me promis de retourner dès cette nuit à l'endroit où je l'avais rencontrée.

Je commençai à ranger, à tenter de remettre un peu d'ordre parmi ces ruines, ces vestiges d'ameublement. Elle avait mystérieusement épargné le récepteur de télévision et le magnétoscope. Elle les savait pourvoyeurs d'images.

J'avais l'habitude de visionner les émissions avec le casque. Je ne tenais pas particulièrement à ce qu'elle écoute n'importe quoi, même si, seule, elle ne pouvait rien faire de ce qu'elle entendait. Cette fois, cependant, absorbé par les corvées ménagères, je branchai directement la vidéo. L'image se stabilisa sur Blondie dont la voix acidulée fusa des haut-parleurs. Je remis les chaises en place autour de la table, redressai les fauteuils lacérés et les couvris de housses en drap blanc. Debbie Harry chantait un extrait de l'album produit par Chic. Je ne l'aimais pas beaucoup.

Plus je rangeais, et plus la pièce paraissait en désordre. L'énervement commençait à me gagner. Kate Bush succéda à Blondie. Elle interprétait une chanson en français que je n'avais encore jamais entendue. Du plomb en fusion se mit aussitôt à couler dans mes veines. Je restai planté au milieu de la pièce, un coussin à la main. Par-dessus la voix fabuleuse de Bush, j'entendais distinctement la grave mélodie qui provenait de la chambre.

Par instants, j'avais l'impression que son chant tentait de se calquer sur la mélodie diffusée par la télévision. Les accents sur plusieurs octaves de Kate Bush me pénétraient dans la tête, s'y répercutaient comme dans une chambre d'écho. Je n'avais pourtant rien fumé, rien bu, rien sniffé. Je ne pouvais pas me trouver dans cet état-là.

J'aspirais littéralement la voix de la chanteuse et je me sentais capable de la restituer à la perfection. Elle m'obligeait à lui donner cette voix !

Je luttai de toutes mes forces. Cet atroce accent anglais... J'étais paralysé. Je ne pouvais même pas éteindre le poste. Lorsque je fermais les yeux, la voix me parvenait plus forte encore, plus impérative. Elle s'incrustait dans les méandres de mon cerveau. Je me sentais devenir buvard...

Le clip s'acheva. La voix du présentateur succéda à celle de Kate Bush.

Je venais de passer sous une douche glacée. J'étais transi, frissonnant de fièvre. Mais elle avait échoué... Elle n'aurait pas la voix de cette chanteuse. C'était la première fois qu'elle tentait une pareille expérience.

Je ne voulais pas que ça se renouvelle et je me promis de ne plus jamais allumer la télévision sans brancher le casque.

De sa chambre me parvenait une série de gémissements rauques. Il m'était facile de deviner ce qu'elle voulait. Elle me suppliait de repasser la bande. J'éteignis le récepteur et coupai le magnétoscope.

A travers les persiennes du salon, j'aperçus la petite Austin verte de ma

voisine qui s'engageait dans l'impasse. Elle rentrait bigrement tôt.
Je traversai le couloir en courant.

CHAPITRE VIII

Le type entra dans la chambre alors que Dexter parlait à sa fourmi. Il crut que l'Américain discutait tout seul et se demanda s'il n'avait pas loué cette pièce à un fêlé. Dexter n'avait pas eu le temps de réagir et la fourmi était toujours sur son avant-bras, les antennes frémissantes, paraissant se délecter des paroles de son créateur.

— Vous pourriez frapper ! grogna l'Américain.

— Excusez-moi. J'apportais vos provisions.

Dexter hocha la tête.

— Je vous remercie. Posez tout ça sur le lit, je m'en occuperai.

Il évitait soigneusement de bouger, craignant d'effrayer la fourmi. Il n'oubliait pas que sa petite créature était dotée de réflexes inhérents à son espèce. En la fabriquant, l'Américain avait également pensé à l'activité d'une fourmi ordinaire. Il s'agissait des fondations de ce miracle. Le loueur posa les deux grands sacs sur le matelas et resta planté.

— Vous voulez autre chose ? demanda Dexter, irrité.

L'homme se racla la gorge.

— Vous comptez sortir cette nuit ?

— Non. Ni cette nuit, ni les suivantes. J'ai beaucoup de travail...

Après une courte pause, il ajouta :

— Et j'ai surtout besoin d'être seul.

— Je comprends, mentit l'homme en se dirigeant vers la porte. S'il vous manque quelque chose, n'hésitez pas à m'appeler.

Il quitta la chambre, refermant doucement la porte. Il passa sa langue sur ses lèvres, satisfait. L'Américain ne lui avait pas réclamé la monnaie des achats. Et il restait près de la moitié de la somme initiale. A ce prix-là, il était prêt à faire le larbin tous les jours. Il colla son oreille contre la porte. L'Américain s'était remis à parler, mais il ne parvenait pas à saisir le moindre mot de ce monologue.

L'homme haussa les épaules et descendit les escaliers.

La manchette s'étalait en première page :

QUE SE PASSE-T-IL AU « PRE CATELAN » ?

Les forces de police interdisent l'accès
au célèbre restaurant et ses environs...

J'eus à peine le temps d'atteindre ma voiture. L'Austin pénétrait déjà dans le sous-sol. Je cherchai fébrilement mes clefs. Elles étaient restées dans ma veste ! Je maudissais ma précipitation et la désinvolture dont j'avais fait preuve ces dernières heures. J'accumulais décidément les maladresses. L'Austin se rangea sur son emplacement. Une bouffée de chaleur m'embrasa le visage. Je ne pouvais décemment pas rester planté près de ma voiture et la regarder sortir. Je ressentais une insupportable frustration à l'idée de ne pouvoir, comme à l'accoutumée, m'installer derrière mon volant et sortir ma queue. En même temps, alors que j'allais forcément me trouver face à face avec elle, je me sentais inhabituellement excité. Je décidai de prendre l'ascenseur avec elle. Ma propre initiative m'effraya.

J'avais toujours multiplié les précautions afin de dissimuler mes activités, pour cacher ma passion, et j'évitais donc soigneusement de rencontrer des femmes près de chez moi. Cette voisine était une exception, mais que pouvait-elle me reprocher à part d'être dans ma voiture alors qu'elle sortait de la sienne ? Je devais absolument cesser de me culpabiliser à la moindre occasion. Cette femme savait fort bien que je la regardais. Elle montrait ses jambes, tardait souvent à rabattre sa robe. Nous étions complices. N'allais-je pas rompre cette communion en modifiant la mise en scène ? Je n'avais plus le choix.

Elle coupa son moteur et resta un moment derrière son volant. Sans doute était-elle surprise de me voir debout, près de ma voiture, totalement immobile, les yeux fixés sur elle ? Je devais probablement transgresser les règles admises car, lorsqu'elle ouvrit sa portière, l'ourlet de sa robe imprimée masquait presque ses genoux. Elle s'extirpa rapidement de l'habitacle, referma la portière et s'éloigna directement vers la cabine d'ascenseur. J'étais puni. Je n'avais même plus envie de la rejoindre. Tout était de ma faute. Elle acceptait de deviner ma silhouette derrière mon pare-brise, d'imaginer ma queue tendue frôlant le volant, d'exhiber longuement ses jambes, mais toute tentative d'approche l'indisposait. C'était ainsi. Il me fallait respecter ces conventions. Je n'écrivais pas le scénario de mes aventures.

La porte de l'ascenseur se referma sur la femme. Je bandais. Il n'y avait pourtant vraiment pas de quoi. Elle n'avait rien montré et j'avais nettement perçu sa contrariété. Il me faudrait des jours et des jours pour l'appivoiser de nouveau. L'erreur était peut-être même irréparable, car, désormais, elle me craignait. J'avais stupidement cassé notre jouet. Ça n'expliquait pas mon érection. Je fourrai ma main sous ma ceinture pour redresser ma queue coincée sous le tissu. Je n'étais, fort curieusement, pas vraiment loin de l'orgasme. Une demi-douzaine de manipulations et j'étais persuadé d'éjaculer.

Je revisionnai le film en arrière, le passai au ralenti, observai plus attentivement ma voisine sortir de l'Austin. Quel idiot ! Ce n'était pas ses jambes qui me faisaient bander, comme je l'avais trop longtemps cru. C'était sa façon de, sortir de voiture ! La courbe élégante qu'effectuaient ses genoux qu'elle relevait légèrement, le contact du talon aiguille avec le béton, la

tension du mollet, la souplesse de la cheville, les cuisses qui pivotaient en s'écartant... Chaque détail pris séparément ne valait rien, mais l'ensemble était superbe, idéal. Une véritable école. Je revoyais encore la main aux ongles vernis qui enlaçait l'appui-tête comme une nuque d'homme quelques secondes avant le baiser, le délicat coup de reins pour décoller du siège, le dessin des muscles bandés qui n'altérait en rien la finesse de la jambe, l'autre escarpin qui venait rejoindre le premier comme dans un ballet amoureux... Bon sang !

Cette femme avait réellement tout compris. Je m'étais trompé.

J'avais, une nouvelle fois, fait preuve d'incompétence. Je finissais, invariablement, par trouver le point nodal de l'image, mais je le trouvais avec un fâcheux temps de retard. J'eus, un instant, l'envie irraisonnée d'aller sonner chez ma voisine pour lui expliquer ma bévue, m'excuser auprès d'elle, la supplier, voire, d'oublier notre ultime rencontre. Son mari était absent.

Comment pouvais-je seulement songer à des inepties pareilles ? Alors que la base même de nos croisements était le silence...

Le ministre de la Défense était sec, presque hargneux. Le ministre de l'Intérieur, lui, restait silencieux. Son regard délavé se posait, comme une caméra opérant en contrechamp, sur celui des interlocuteurs qui ne parlait pas.

— Pouvez-vous nous garantir que Dexter ne possède pas un organisme susceptible de mettre en péril la nation ?

Le professeur avait vieilli d'une dizaine d'années. Il secoua la tête.

— Au stade actuel de nos recherches, je ne peux vous garantir cela, annonça-t-il d'une voix lasse. George Dexter n'a dérobé qu'une fourmi et un diamant factices. C'est la seule chose que je puisse réellement affirmer. Nous avons commis une erreur en ne détruisant pas, ou en n'annihilant pas immédiatement ces organismes transformés. Dexter en est tombé éperdument amoureux. Sa réaction était prévisible. Nous avons déjà préalablement constaté que notre visiteur, l'état de choc passé, reprenait des forces. Son influence ne faisait que croître.

— Peu important vos erreurs ! trancha brutalement le ministre. Nous ne pouvons malheureusement revenir en arrière. Et, croyez-moi, je regrette qu'on ait cru bon de confier cette affaire aux civils...

— Sous protection militaire ! rétorqua vivement le jeune chercheur, agacé par l'agressivité du politicien.

Le ministre se racla la gorge.

— Que peut-il vraiment faire avec ce qu'il a dérobé ?

Le professeur réprima un soupir.

— D'après le peu que nous savons, il peut faire de cette fourmi l'insecte le plus parfait et le plus intelligent de la création. Quant au diamant, il pourra là aussi en faire la pierre la plus pure qu'on ait jamais extraite du sol de notre planète. Mais je précise qu'il ne pourra pas en faire autre chose qu'un minéral.

Le professeur releva les yeux.

— Pensez-vous réellement qu'une fourmi intelligente et qu'un diamant parfait puissent menacer sérieusement notre existence ?

Le ministre de la Défense esquissa une grimace méprisante, se tortura un instant la lèvre inférieure entre le pouce et l'index avant de se tourner vers son collègue de l'Intérieur.

— Que se passe-t-il si quelqu'un tue la fourmi, l'écrase ?

Le professeur haussa les épaules.

— Je l'ignore.

— Il serait sans doute utile de procéder immédiatement à cette expérience.

Il ajouta, après un temps de réflexion :

— J'avoue, de plus, que je serais curieux de voir de plus près cet étrange visiteur.

Après trois heures de communication à sens unique, George Dexter fut saisi d'un doute. Il introduisait dans la fourmi des informations humaines. Il venait seulement de se rendre compte que le comportement de l'insecte se modifiait, insensiblement, au fil des données. Ainsi, par exemple, la fourmi avait réussi à se dresser, à s'équilibrer sur son postérieur et à se tenir sur son postérieur. Elle balançait sa tête minuscule de gauche à droite, attentive, passionnée. Mais tout cela était-il vraiment utile à une fourmi ? Dexter commençait à se le demander. Il savait qu'il avait introduit dans la mémoire de l'insecte le comportement qu'il connaissait des hyménoptères. Ça n'était probablement pas suffisant. Un homme miniature, transformé en fourmi, parviendrait-il, malgré ses connaissances, à se sortir d'une fourmilière ? Rien n'était moins sûr. Il fallait que sa fourmi rencontre une autre fourmi. Une fourmi normale.

L'Américain s'interrogea sur les difficultés de trouver une fourmi en plein Paris. Il y en avait partout mais il suffisait d'en chercher une pour n'en pas trouver.

Il paraissait délicat de demander à son logeur de lui ramener d'urgence une fourmi.

Il jeta un coup d'œil vers la fenêtre de sa chambre. Le jour s'assombrissait. S'il jugeait bon de trouver une sœur à sa création, il devait partir immédiatement.

Sa pensée à peine esquissée, la fourmi dévala son avant-bras et regagna sa boîte d'allumettes.

L'Américain se mit à sourire. Existait-il plus parfait couple au monde ?

Tout était redevenu calme. Dans ma tête comme dans l'appartement. J'avais beaucoup de choses à faire cette nuit et la perspective de ces tâches m'accaparait totalement l'esprit. Je jetai un rapide coup d'œil dans sa chambre. Il me sembla que la pièce était encore plus sombre que d'habitude. Elle était sur le lit. Je devinais sa forme sous les couvertures. A l'exception du murmure spongieux qu'elle émettait en permanence, elle ne faisait aucun bruit. Mais je savais, évidemment, qu'elle ne dormait pas. Elle m'épiait, attentive à chacun

de mes mouvements, anxieuse peut-être. J'eus soudainement pitié d'elle. Je la sentais malheureuse, atrocement malheureuse. L'angoisse m'oppressa la poitrine. Ma respiration devint saccadée, courte. Que pouvais-je faire de plus pour elle ? A part retrouver ce qu'elle cherchait et dont j'ignorais tout ?

Elle s'agita légèrement. Elle venait de se rendre seulement compte que j'avais une image à lui offrir. D'ordinaire, elle s'apercevait de ça immédiatement. Je n'avais qu'à vainement résister, de façon très éphémère, ou à céder sur-le-champ. Ce retard était tout à fait inhabituel. Je ne comprenais pas. La chose qu'elle cherchait était donc si importante à ses yeux qu'elle en oublie l'essentiel ? Je l'avais connue plus soucieuse de perfection. Cette sensible dégradation de nos rapports commençait à m'inquiéter.

Je lui donnai l'image. Elle l'absorba avec avidité. Elle allait la tourner et la retourner jusqu'à ce qu'elle en ait parfaitement saisi l'essence. Ensuite, si elle le jugeait bon – et je dois admettre qu'à ce sujet elle ne commettait jamais d'erreur –, elle y apporterait quelques légères modifications. Je lui apportais l'idéal : elle le perfectionnait encore. Sa quête perpétuelle rejoignait ma soif d'absolu. Je passais, face à cette osmose, de l'enthousiasme à l'anxiété, de l'euphorie à la mélancolie. Je ne sais si son arrivée est seule responsable de cet état, ou si elle n'a fait que l'accentuer. J'avais l'impression d'avoir passé toute ma vie à basculer d'un cycle à l'autre.

Je refermai doucement la porte. La nuit n'allait plus tarder. J'allais enfin retrouver mon royaume. Empire de femmes, de musique et de lumières. Cette journée m'avait paru interminable.

Je me collai sous la douche. Je laissai l'eau ruisseler sur mon corps, drainant sueur et impuretés, et je songeai à la fille de la banque avec ses larges auréoles sous les bras. Je frémissais à l'idée de pouvoir un jour lécher sa peau, baiser ses aisselles, sa chatte, ses pieds... Un soir de chaleur intense, après toute une journée de boulot. Ce n'était pas la transpiration seule qui me stimulait, mais la texture de sa peau, l'ensemble de son corps taillé pour les étreintes clandestines, toute cette viande qui suintait. Je devais absolument trouver un moyen de m'envoyer cette fille, de vérifier toutes les excitantes hypothèses que j'échafaudais. Et pour cela, je ne pouvais raisonnablement compter sur mon seul physique. Je me promis d'y réfléchir.

Je m'essuyai rapidement, enfilai une chemisette blanche, des socquettes de soie blanche et un pantalon d'alpaga beige clair à même la peau. Mon sexe et mes testicules se dessinaient parfaitement sous le tissu.

J'avais un programme bien établi et j'aimais ça. Même si, souvent dans ces cas-là, j'en transgressais volontiers les principes pour céder à la dérive. Peu importe. Je ne partais pas au hasard, hésitant entre tel coin de Paris ou tel autre sans jamais parvenir à me décider sans une pointe de regret.

J'allais, ce soir, déjà m'occuper de la belle fille blonde du Faubourg Saint-Denis, observer enfin ses pieds de plus près. Ensuite, lorsque j'en aurais

terminé avec elle, j'irais humer l'atmosphère du Pré Catelan, retourner près de l'endroit où elle m'attendait, semblait-il, depuis une éternité.

J'avais souvent la sensation, que je chassais bien vite par peur de paraître à mes propres yeux stupide et prétentieux, qu'elle n'avait été créée que pour mon unique usage, que son existence était indissociable de la mienne, qu'elle me connaissait et m'espérait avant même que je ne la rencontre. Et qui sait ? Avec un peu de chance retrouverais-je ce qu'elle cherchait avec tant d'acharnement ? De toute façon, en tournant sous les frondaisons du bois de Boulogne, j'étais à peu près certain de ne pas perdre mon temps.

Je quittai l'appartement.

La gardienne m'attendait sur le palier. Depuis combien de temps écoutait-elle à ma porte ? Elle m'observa à travers ses épais carreaux de vieille myope. Je simulai l'étonnement.

— Vous vouliez me voir ? demandai-je, un rien agressif.

— Je voulais savoir si vous aviez trouvé d'où provenait tout ce bruit, affirma-t-elle sans se démonter.

— J'ai chargé un ami de s'occuper de la nouvelle décoration de mon salon. J'ai oublié de vous prévenir.

Elle ne me quittait pas des yeux, soupçonneuse. Ses lunettes me donnaient l'impression d'être détaillé à la loupe, décortiqué comme un rat sur une table de vivisection.

— Il en a encore pour longtemps ?

J'allais finir par perdre patience. Je parvins de justesse à me contenir.

— Quelques jours, précisai-je dans un souffle. Mais le plus gros des travaux est terminé.

Elle hocha la tête, parut convaincue. J'avais la certitude que cette femme me détestait, qu'elle ferait tout pour me nuire. Et je savais aussi qu'il n'existait rien de pire au monde que d'être dans le collimateur d'une concierge. Grandes pourvoyeuses de prisons, véritables stars des périodes d'inquisition, elles alimentaient sans relâche la paranoïa des métropoles.

Celle-là ne me lâcherait pas. J'avais deux solutions : tenter de la soudoyer, mais l'époque des étrennes était encore bien loin, ou prendre les devants en me plaignant de son travail au cours de la prochaine réunion du syndic, réunion où je n'avais jamais fichu les pieds. Je me contentai d'un compromis, l'ignorance. Je passai ostensiblement devant elle et pris l'ascenseur sans même la saluer.

Bon sang ! J'avais oublié de fermer ce foutu verrou !

CHAPITRE IX

Dexter tint à prévenir son logeur qu'il sortait. Il ne voulait pas risquer de trouver la porte close à son retour et ignorait le temps exact qui lui serait nécessaire pour trouver une fourmi dans Paris. C'était le genre de problèmes qu'il n'avait jamais encore affronté.

Le type était penché sur un oignon éventré dont il remplaçait les rouages à l'aide d'une pince à épiler. Dexter se racla la gorge.

— Je dois sortir, annonça-t-il.

Le type sursauta comme s'il venait d'être surpris en train de planquer des doses de poudre dans ses vieux rossignols. Il regarda Dexter comme s'il le voyait pour la première fois.

— J'ai oublié des documents, insista Dexter. Je ne pense pas en avoir pour très longtemps.

Le logeur parut seulement reconnaître l'Américain. Un sourire crispé déchira ses lèvres. Quel genre de guenon portait-il sur le dos, celui-là ?

— Si vous rentrez avant minuit, il n'y a pas de problème. Sinon, il vaut mieux que je vous passe la clef.

L'Américain esquissa un geste de refus.

— Je serai rentré bien avant minuit, affirma-t-il. Mais je ne voudrais pas vous contraindre à veiller...

— Pas de problème, répéta l'individu. J'ai du boulot... »

Il parut un instant songeur et ajouta :

— Beaucoup de boulot. Prenez votre temps. Je laisserai la porte ouverte.

Dexter hocha la tête. Il remonta le couloir, le regard rivé sur le carrelage octogonal, avec le fol espoir de découvrir une fourmi égarée dans l'immeuble. Il n'eut pas cette chance. Il se dirigea vers un taxi stationné au bout de l'avenue et demanda à être déposé dans le square le plus proche.

— Quel genre de square ? demanda le chauffeur sans paraître autrement étonné.

— N'importe quel square, marmonna l'Américain en s'installant sur la banquette arrière.

Le chauffeur balança un glaviot par sa vitre ouverte et démarra sans souplesse. Pendant ce temps, le logeur de Dexter se collait une ligne dans les naseaux. Il respira profondément à plusieurs reprises, fixa un point invisible sur le plafond et quitta sa chaise. Il se cambra en grimaçant, comme s'il

souffrait des reins. Il lâcha un ricanement en songeant à son étrange locataire.

Il était plein aux as, ce gros Amerloque. Avec sa façon distraite de ventiler des poignées de dollars, son air traqué et les gouttes de sueur qui lui perlaient sur le front en permanence, malgré le climat hivernal, il devait se trimbaler un cadavre pas ordinaire. La viande faisandée, le logeur savait la reconnaître à distance. Et il se reprocherait toute son existence de ne pas avoir suffisamment profité de l'aubaine. L'arrondissement du prix des commissions, le détournement de piécettes, c'était vraiment du gagne-petit, de l'activité de pilon. On devait pouvoir, de ce sinoque d'outre-Atlantique, tirer davantage.

Il grimpa l'escalier et pénétra dans la pièce qu'il louait pour s'offrir sa poudre. L'Américain n'avait pas de valise, pas le moindre vêtement de rechange. Les provisions étaient toujours posées sur le lit. Le logeur s'approcha du bureau, inspecta rapidement le contenu des tiroirs. Il trouva un mouchoir roulé en boule et le déplia. Le diamant roula sur le sous-main de cuir factice. Le logeur laissa échapper un long sifflement admiratif. Il prit délicatement la pierre précieuse entre le pouce et l'index et en observa les reflets sous la lumière.

La pince déposa une nouvelle goutte de matière argentée sur une lentille de verre. Les deux ministres étaient penchés sur le vivarium. Le professeur s'épongea le front.

— Lequel de vous désire tenter l'expérience ? demanda-t-il.

Le ministre de l'Intérieur s'écarta légèrement, cédant la place à son collègue.

— Je vous en prie, souffla-t-il avec un sourire pincé. Vous avez eu l'idée de cette tentative. A vous l'honneur.

Après un instant d'hésitation, son collègue de la Défense se tourna vers le professeur.

— Comment dois-je procéder ?

— Regardez la goutte et pensez fortement à un insecte.

— C'est tout ? grimaça l'officiel, visiblement sceptique.

— C'est tout, confirma le professeur en hochant doucement la tête.

— Et n'allez surtout pas nous fabriquer un frelon ! ricana le ministre de l'Intérieur. Nous aurions sûrement des tas d'ennuis.

Sa saillie ne fit rire que lui. Le ministre de la Défense se racla la gorge, comme s'il s'apprêtait à prononcer un discours devant l'Assemblée, et se pencha vers la vitre. Immédiatement, la goutte se mit à osciller, prit une jolie teinte orangée et se transforma en coccinelle. Un splendide coléoptère qui commença par inspecter fébrilement les rebords de la lentille.

Le ministre de l'Intérieur restait planté, les bras ballants, la bouche ouverte, totalement stupéfait.

— Ça alors ! murmura-t-il.

Le professeur adressa un signe au jeune chercheur qui se mit aussitôt à manipuler les curseurs de sa console. A l'intérieur du vivarium, les pinces

s'approchèrent de l'insecte.

— Vous n'avez tout de même pas l'intention de tuer ma coccinelle ? hurla le ministre de la Défense.

Le professeur gonfla les joues.

— Mais c'est vous qui avez réclamé cette expérience...

— Ouvrez ce vivarium, professeur ! gronda le ministre en dégainant un pistolet de petit calibre. Et n'essayez pas de jouer au plus fin avec moi.

La fille aux cuisses ne travaillait pas ce jour-là. Curieusement, j'en éprouvai une vive déception. Je n'avais pourtant plus rien à faire avec elle. Je voulais simplement la voir, observer les infimes changements qui avaient pu s'opérer en elle. Je n'eus malheureusement pas cette satisfaction. En revanche, la belle blonde était appuyée contre son mur, mâchonnant sans joie son éternelle gomme. Elle portait des bas sans jarretelles, retenus par des jarretières de tissu bleu satiné, une tunique noire et les escarpins que j'adorais. Je ne tenais pas, malgré mon désir de prolonger cet instant de contemplation anonyme, à me la faire souffler sous le nez, comme l'autre jour. J'allai directement vers elle. Elle tourna la tête vers moi et me regarda comme si j'étais subitement devenu transparent. J'admettais difficilement cet esprit bovin, quasi absent, aux antipodes de ce corps élancé et gracieux.

J'évitai, pour le moment, de regarder ses pieds. Je lui demandai son prix. Elle eut quelques secondes d'hésitation, exactement comme si elle ne se souvenait plus pourquoi elle était ici. Je doutais qu'elle puisse être stupide à ce point. Agacé, je réitérai ma demande. Et, cette fois, elle daigna enfin répondre. J'acceptai et la suivis. Elle m'entraîna vers l'immeuble qui abritait les studios de passe. Derrière elle, dans l'escalier, je bandais dur. J'avais déjà eu l'occasion d'admirer la perfection de sa démarche. La suite ne me décevait pas. Elle grimpait aussi merveilleusement les escaliers. Sa cheville était souple, son pied se détachait légèrement de l'escarpin, le talon ne touchait pas les marches et sa main frôlait la rampe sans jamais vraiment s'y accrocher. Nous parvînmes enfin au quatrième.

Je n'avais pas beaucoup de souffle, mais j'aurais souhaité que cette ascension se prolonge encore d'une demi-douzaine de paliers. Je ne me lassais pas de la voir évoluer.

Elle poussa une porte ornée de décalcomanies à l'usage des routiers et entra dans un cagibi sombre où le lit tenait toute la place. Elle se dirigea immédiatement vers une minuscule salle d'eau équipée d'un évier, d'un bidet, d'un dévidoir et d'une poubelle plastique. Il y avait des posters de David Hamilton punaisés aux murs. Il était inutile qu'elle me lave la queue. Je n'avais pas du tout l'intention de la baiser.

— Je ne fais pas l'amour, dis-je en lui tendant trois billets de cent francs.

Elle fronça les sourcils, prit l'argent et se détendit en constatant que j'avais rallongé la somme de cent points.

— Qu'est-ce que tu veux faire ? demanda-t-elle.

— Te regarder, simplement.

Elle esquissa une moue où je crus deviner une pointe de mépris. Elle resta debout et posa ses mains sur ses hanches.

— Tu veux que je me déshabille ?

Je n'aimais pas sa voix.

— Ce n'est pas la peine. Mais tu peux t'asseoir, précisai-je.

Elle s'installa au bord du lit et croisa les jambes. Son escarpin bleu se balançait au bout de son pied. Je dégageai ma verge tendue et commençai à me masturber. Elle avait des pieds fantastiques. Je n'avais même pas besoin de demander à la fille d'enlever ses bas tant j'étais convaincu de la perfection de leur structure. L'attache était fine, sans veine ni tendon apparent. Une véritable œuvre d'art. Elle se rendit rapidement compte de l'attention particulière que je portais à ses pieds. Elle croisa ses jambes dans l'autre sens, comme pour me prouver la parfaite symétrie de ses membres. En fermant un instant les yeux, je constatai que l'image de ces pieds gainés de soie restait gravée dans ma tête. La sève grimpait en moi. Je n'allais plus pouvoir me retenir bien longtemps. Je me mis à genoux, m'approchai. Elle comprit immédiatement ce que je désirais et posa le bout de son escarpin sur mon gland. Le talon aiguille griffa mes testicules. J'éprouvais les pires difficultés à reprendre mon souffle. Je vacillai, les yeux mi-clos. La pression de son pied sur ma queue devint plus insistante. Je la suppliai dans un murmure d'enlever son escarpin. Elle eut le bon goût de ne pas me demander un billet supplémentaire pour satisfaire à mon désir. Je sentis peser son pied sur ma verge, terriblement chaud. Elle me branlait. Je me cambrai, grimaçant. Elle appuya encore plus fort. Son pied avait presque exactement les dimensions de mon sexe. Il l'enrobait, l'écrasait, frottait comme pour détruire. La soie brûlait ma peau. D'un geste rapide, je ramassai l'escarpin bleu et en baisai la semelle usée. Le soleil implosa sous mon crâne. Elle retira vivement son pied pour ne pas être souillée. Le sperme dégouлина sur mon ventre, dans les poils de mon pubis, le long de ma queue. Je suffoquais.

La fille se releva, fila vers la salle d'eau et revint avec une serviette en papier qu'elle me tendit. Je m'essuyai. Je n'avais pas baissé mon pantalon et j'avais taché le tissu. Je ne débandai pas immédiatement. Je me redressai, fourbu, plus épuisé que jamais.

— Je voudrais acheter tes chaussures, murmurai-je.

Elle lâcha un gloussement et me regarda comme si j'étais un prestidigitateur sur le point de lui montrer un bon tour.

— Mes chaussures ? répéta-t-elle en riant. Tu trouveras les mêmes rue de La Chaussée-d'Antin, chez...

— Peu importe ! coupai-je. Ce sont celles-là que je veux.

Elle secoua la tête.

— Mais elles ne sont pas à vendre.

— Mille francs, soupirai-je.

L'affaire était conclue. Elle ôta ses escarpins, les plaça dans un petit sac de plastique et enfila des chaussures noires à talons démesurés qui me plaisaient infiniment moins. J'avais tout ce que j'étais venu chercher.

— A ce prix-là, je peux te vendre des godasses tous les jours, ricana-t-elle.

Des godasses ! Je me forçai à sourire et quittai la chambre, le précieux sac contre ma poitrine.

J'étais presque arrivé au rez-de-chaussée lorsqu'elle chuta lourdement dans les escaliers. Je n'entendis que les hurlements de douleur qu'elle poussait. Dans le couloir d'entrée, une poignée de filles, alertées par les cris, me bouscula. Je n'avais aucune envie de rester là jusqu'à l'arrivée de l'ambulance. Je remontai la rue d'un pas tranquille, l'esprit presque serein.

Le ministre de la Défense menaçait toujours son collègue et les deux scientifiques.

— Ouvrez ce vivarium ! ordonna-t-il sèchement.

Le professeur écarta les bras.

— Voyons, soyez raisonnable, protesta-t-il d'une voix calme et posée. Vous devez pouvoir lutter contre l'emprise de cette créature. Elle vous a...

— Fermez votre sale gueule ! cracha le ministre, décomposé. Vous allez ouvrir ce vivarium et vous éloigner jusqu'à ce mur, là-bas. Si vous tentez quoi que ce soit, je vous préviens, je n'hésiterai pas une seconde à tirer.

Son collègue de l'Intérieur voulut intervenir mais le ministre lui colla le canon de son automatique entre les yeux.

— Toi, le pantin, tu la boucles et tu vas te collet tout de suite contre le mur !

Le jeune chercheur, toujours installé derrière son tableau de commande, se mordilla l'intérieur des joues. Les pinces n'étaient qu'à quelques centimètres de la coccinelle. L'insecte était immobilisé au bord de la lentille et se nettoyait tranquillement la tête. S'il ne faisait pas de fausse manœuvre, il pouvait écraser la bestiole d'un seul mouvement.

— Je vous en prie, gardez votre sang-froid...

— Contre le mur ! répéta le ministre d'une voix rauque.

Le jeune chercheur profita de la diversion et poussa les curseurs. Les pinces bondirent et se refermèrent brutalement sur la coccinelle. Un coléoptère ordinaire aurait selon toute vraisemblance été surpris par la rapidité de l'attaque. Pas celui-là. Il escalada une des mâchoires de la pince et remonta la gaine de caoutchouc.

— Fumier ! éructa le ministre en pointant son calibre sur le jeune chercheur.

Il tira. La balle heurta l'épaule du jeune homme qui bascula en arrière. Le professeur plongea sur le ministre. Leurs corps mêlés roulèrent sur le sol, renversant les tabourets et l'étagère supportant les exemplaires numérotés de matière pétrifiée par l'azote. Le ministre de l'Intérieur se précipita en criant

hors du laboratoire.

La coccinelle grimpa sur la vitre. Elle paraissait littéralement affolée.

La fourmi lui échappa à quatre reprises. A chaque fois qu'il croyait la tenir, elle réapparaissait mystérieusement, cavalant furieusement entre les brindilles. C'était une toute petite fourmi noire, une fourmi des villes appartenant probablement à une colonie de très faible importance. Dexter aurait préféré un spécimen plus représentatif, mais il avait rapidement dû se rendre à l'évidence. Les fourmis, en cette saison et dans le square où il se trouvait, n'étaient pas nombreuses. L'Américain commençait à s'énerver lorsqu'il parvint enfin à saisir l'insecte. Il la colla vivement dans une deuxième boîte d'allumettes vide. Elle ne paraissait plus bien vaillante, mais elle bougeait. Il referma la boîte et la glissa dans une poche de son pantalon.

Il avait maintenant hâte de regagner sa chambre et d'organiser la rencontre.

Combien pesait ce caillou ? Vingt, trente, quarante millions ? Davantage peut-être ? Le logeur ne parvenait pas à en estimer la valeur. Tout ce qu'il savait, tout ce qu'il voyait, c'était que ce diamant gros comme une perle de culture n'était pas du toc. Il en vérifia l'eau une nouvelle fois. Bon sang ! Ce truc valait sans doute plus que la baraque entière. Il se mordit cruellement la lèvre inférieure. Comment allait-il pouvoir garder cette pierre ? Car, dans son esprit, évidemment, il n'était pas question une seule seconde qu'il la rende à l'Américain. Ça n'allait pas être facile.

En attendant de trouver une solution, il glissa le diamant dans sa poche et quitta la chambre. De retour dans sa pièce de travail où s'accumulaient montres et réveils, il décrocha le téléphone et appela un de ses amis.

Il n'est jamais simple de demander à des militaires de ceinturer leur propre ministre. Appelés à la rescousse, ils hésitèrent à intervenir et ne s'y décidèrent qu'après s'être enfin rendu compte que l'officiel devenait fou furieux. Par chance, dans la lutte avec le professeur, le ministre avait laissé échapper son arme. Le jeune chercheur, sévèrement blessé à l'épaule, et le professeur, qui saignait du nez et de la bouche, paraissaient mal en point.

Le ministre continuait à se débattre, bavant et poussant des grognements de fauve pris au piège. La coccinelle voletait dans le vivarium, heurtait les vitres.

D'autres soldats emmenèrent le jeune chercheur qui grimaçait de douleur. Le professeur refusa leur aide, se releva péniblement et s'installa derrière la console. Les pinces se remirent en mouvement, acculèrent la coccinelle dans un coin du vivarium.

— Ne faites pas ça ! hurla le ministre. Je vous tuerai ! Je vous tuerai !

Les militaires ne comprenaient absolument rien de ce qui se déroulait sous leurs yeux. Ils virent la pince métallique, à l'intérieur du grand bac de verre, coincer l'insecte et l'écraser contre la vitre. Une goutte d'humeur argentée gicla du coléoptère. Le ministre émit un curieux gémissement. Il serra les

mâchoires. Ses dents crissèrent.

La pince se retira et la coccinelle se reconstitua immédiatement. Elle fila vers l'autre extrémité du vivarium.

— Nom de Dieu ! souffla un soldat.

Le ministre éclata de rire. Le professeur épongea le sang mêlé de sueur qui dégoulinait sur son visage. Il manipula de nouveau les curseurs, attaqua encore l'insecte et le broya pour la seconde fois. Le ministre tenta de lui cracher au visage. Les militaires l'obligèrent à reculer. La coccinelle rassembla ses débris et se remit à cavalier sur les vitres.

— C'est indestructible... murmura le professeur, consterné. Il ne reste que l'azote liquide.

Il esquissait déjà un geste pour pousser un des curseurs quand le vivarium explosa. La puissance d'implosion d'une vingtaine d'énormes tubes cathodiques. Un bruit effroyable. Une averse de poignards de verre qui s'abattit dans tous les coins du laboratoire. Un soldat s'effondra en hurlant, la jugulaire déchiquetée. Un autre lâcha son arme et porta les mains vers ses yeux.

Comme dans un film projeté au ralenti, le professeur vit l'énorme triangle de verre effilé tourbillonner dans l'air, stationnaire à deux mètres du sol du labo, comme indécis. Le scientifique ouvrit lentement la bouche, écarquilla les yeux. Il se mit à trembler. Le pan de verre demeura immobile quelques instants avant de fondre sur le professeur qu'il décapita plus sûrement qu'une lame de guillotine. La tête du vieil homme rebondit sur la console et roula sur le carrelage.

Miraculeusement épargné par la meurtrière ondée de bouts de verre, le ministre de la Défense restait planté au milieu du laboratoire. De sa bouche ouverte s'écoulait un flot continu de coccinelles...

CHAPITRE X

Je découvris avec stupeur les barrages de gendarmerie qui interdisaient l'accès au Pré Catelan. Toutes les issues du secteur étaient bloquées. Je tournai un long moment en voiture, totalement abasourdi, me heurtant sans cesse à des flics qui m'enjoignaient de m'éloigner. Je revenais comme un papillon attiré par la lumière. Tant d'insistance allait fatalement me valoir de sérieux ennuis. Je rangeai ma voiture sur l'avenue où tout un tas de curieux stationnaient déjà et décidai de revenir à pied. Je connaissais ce bois par cœur et je me faisais fort de pénétrer à l'intérieur de cette enclave et de déjouer la surveillance des policiers. Je refusais d'admettre que ce déploiement de forces pût avoir un quelconque rapport avec elle. Sans doute ne s'agissait-il que d'un accident survenu à l'intérieur du restaurant ? D'une fuite de gaz ? D'un incendie ?

Je commençais à traverser le bois en diagonale quand j'entendis les aboiements des chiens. Je n'avais pas prévu ça ! Je me retournai. Il était trop tard pour rebrousser chemin. J'accélérai sensiblement ma progression. J'avais choisi d'éviter les chemins tracés sous les frondaisons. Je marchais sous couvert des arbres serrés, butais dans d'énormes racines, glissais sur des plaques de boue. Les chiens se rapprochaient. Je commençai à paniquer. J'avais commis la sottise de pénétrer seul à l'intérieur du piège qu'on m'avait tendu. Comment allais-je pouvoir justifier ma présence dans ce secteur interdit au public ? Je maudissais mon imprudence, la folle impulsion qui m'avait poussé à revenir ici, comme le classique meurtrier sur les lieux de ses méfaits. J'éprouvai subitement cette pénible impression de ne pas décider seul de mes actes, d'être manipulé comme un pantin au bout de ses fils.

Un faisceau de lampe de poche m'éblouit. Des appels éclatèrent partout autour de moi. Les chiens étaient maintenant tout proches, surexcités.

— Hey, vous ! m'interpella un type. Qu'est-ce que vous faites ici ?

Je ne parvenais plus à me contrôler. Cette peur qui grandissait en moi n'était pas mienne. Je n'avais raisonnablement pas grand-chose de sérieux à me reprocher. On m'expulserait du secteur et cette affaire eh resterait là. Mon raisonnement fut balayé par une panique étrangère. Une angoisse atroce, inextinguible, comme si tous ces flics qui me poursuivaient avaient l'intention de me descendre. On en voulait à ma vie ! Je me mis à courir, éperdument.

— Arrêtez ! hurla le type.

J'aperçus d'abord des ombres, des dizaines d'ombres dont la course se

calquait parallèlement à la mienne, puis je distinguai les uniformes, les rais de lumière qui convergeaient vers moi, les chiens heureusement maintenus en laisse. Cette vision m'aiguillonna. Je fonçai vers une avenue dont j'apercevais les lampadaires. Je ne savais plus où j'allais, dans quel coin du bois je me trouvais exactement. J'étais perdu, dans un environnement hostile peuplé d'ennemis qui me chassaient en criant. J'étais renard.

Je ne vis pas surgir l'homme, sur ma droite. H me plaqua sèchement aux jambes. Je m'écroulai dans une flaque de boue. Je sanglotai comme un enfant.

L'ami du logeur était un receleur, spécialiste des pierres et métaux précieux. Il examina le diamant pendant près de dix minutes, sa loupe vissée dans l'orbite. Le logeur se rongait les ongles, craignant le retour de l'Américain.

— Alors ? s'impatientait-il.

Le receleur reposa la pierre et se pinça la base du nez, paraissant réfléchir.

— Alors ? répéta le logeur.

— Tu peux me la laisser quelques jours ?

Le logeur secoua tête.

— T'es dingue, mec ! protesta-t-il. L'Américain va forcément s'en apercevoir.

— Pas si tu mets un caillou bidon à la place, fit le receleur avec un mauvais sourire.

Le logeur renifla et se gratta la nuque.

— Il te faut combien de temps pour fabriquer un balourd ?

Son ami esquissa une moue ennuyée.

— Je peux faire ça rapidement, à condition évidemment que ton Ricain ne mate pas le caillou d'un peu trop près.

— Et le vrai ? Qu'est-ce qu'il vaut exactement ?

Une lueur inquiétante traversa le regard du receleur.

— Il a des défauts ! grogna-t-il. On pourra peut-être les gommer à la retaille, mais faut pas compter sur un miracle.

Le logeur grimaça.

— J' vais quand même pas faire le cambut pour une poignée de clopes, papa ! grinça-t-il. Il se monte à combien ton miracle ?

Le receleur haussa les épaules.

— On doit pouvoir regrouper une vingtaine de bâtons, p't être un peu plus...

— Putain ! cracha le logeur. Au blot du diamant, j'trouve que t'as l'estime un peu fade ! T'as bien regardé les dimensions du bibelot ? C'est le format géant.

Le receleur poussa un soupir et quitta sa chaise.

— C'est pas sur la pierre brute qu'on peut juger de la valeur d'un diam. Maintenant, si t'as des doutes, rien t'empêche de consulter un autre expert ou de faire le boulot toi-même. Salut.

— Attends ! Faut toujours que tu t'empportes. On peut discuter, non ?

Le receleur réprima le sourire qui se dessinait déjà sur ses lèvres. Il en avait vu défiler, dans sa vie, des cailloux précieux, de toutes tailles et de toutes origines, mais des comme celui-là, jamais. Il pensait même pas que ça pouvait exister. Des embellies de cet acabit, ça ne se partage pas.

La concierge s'immobilisa sur le palier du second étage et se pencha vers la porte. Il y avait du bruit dans l'appartement. Des bruits de pas, des meubles qu'on déplaçait, des raclements. Cette fois-ci, elle en aurait le cœur net. Le propriétaire était sorti, comme toutes les nuits. Il ne reviendrait probablement pas avant le petit jour et il ne pourrait prétendre l'existence d'un ami susceptible de lui refaire son appartement en pleine nuit. Il se passait de drôles de choses ici. Et son boulot était de savoir de quoi il retournait. Elle marmonna un juron, prit une profonde inspiration et appuya sur la sonnette. Les bruits cessèrent aussitôt. Elle sonna de nouveau, longuement. Personne ne venait. Son regard glissa vers le verrou à pompe. Il n'était pas fermé. Elle en était certaine. Elle était présente lorsqu'il était sorti. Il avait simplement claqué la porte et n'était pas revenu depuis. Elle sonna une troisième fois avant de sortir son trousseau de clefs. Elle possédait les doubles de toutes les clefs de l'immeuble, à l'exception des verrous évidemment, pour le cas où un locataire oublierait son exemplaire à l'intérieur. Cette précaution évitait souvent le déplacement, jamais gratuit, d'un serrurier.

Elle ouvrit la porte. Un sourire de satisfaction éclaira son visage ingrat. Tous les objets étaient brisés dans le couloir d'entrée. Ça ne ressemblait guère au travail d'un décorateur, ça. Elle ne s'était pas trompée. Un gémissement curieux vint interrompre ses réflexions. Bon sang ! Quelqu'un pleurait ici ! Quelqu'un qui devait être prisonnier... La gardienne se vit déjà à la une des journaux, sa photo accompagnée d'une légende en caractères rouges et gras : « Elle enlève l'enfant des griffes de son ignoble tortionnaire ! »

C'était un enfant, ou une toute jeune fille. La gardienne écouta encore quelques instants les sanglots, les reniflements, les plaintes humides, avant d'avancer dans l'appartement. Les bruits provenaient de la pièce du fond. La porte était entrouverte et la pièce plongée dans l'obscurité. La femme hésita. Devait-elle aller chercher de l'aide ? Mais comment, dans ce cas, allait-elle expliquer son intrusion dans cet appartement ? Les gémissements lui fournissaient un excellent prétexte. Elle affirmerait les avoir perçus de l'extérieur et cru que le propriétaire était blessé ou malade. Elle avait même sonné plusieurs fois.

Satisfaite, quasiment persuadée d'accomplir son devoir, elle poussa la porte.

Tout d'abord, elle ne vit rien. Les persiennes étaient closes et les ajours apparemment obturés. Ses yeux s'accoutumant à l'obscurité, elle distingua une forme sous les draps. La jeune fille, car ce ne pouvait être qu'une jeune fille, était là, sur le lit. Elle pleurait. Ce salaud avait dû la battre. Elle avait tenté de s'échapper en donnant l'alerte, en brisant les meubles, et cet ignoble individu

s'était vengé en la rouant de coups.

Dans la tête de la concierge, le scénario de cette sinistre affaire était très clair. Les pièces du puzzle s'agençaient parfaitement. Elle avait eu du nez en s'intéressant de plus près aux activités de ce mystérieux noctambule, héritier oisif, dont le regard acéré vous perçait à jour plus sûrement qu'un rayon laser. Elle s'approcha du lit.

— N'ayez plus peur, mon p'tit. Je suis là.

Une main émergeait du drap. C'était une main de femme, fine, parfaitement dessinée, étrangement troublante, à la peau très blanche et aux ongles très rouges. Elle remua légèrement. La concierge voulut retirer le drap. Elle se penchait déjà quand la main gracile fusa vers son ventre et crocha violemment les chairs. La gardienne de l'immeuble poussa un couinement étranglé. Ses yeux s'exorbitèrent, son visage s'empourpra.

Inexorable, avec une puissance et une brutalité inouïe, la main aux ongles rouges broya le foie, éclata les viscères, provoquant d'irréversibles dégâts. Une vague de sang envahit la gorge de la concierge. Son cerveau n'enregistrait déjà plus la terrible douleur. Elle s'effondra lourdement.

La jolie main se retira sous les draps, laissant sur l'abdomen de la cerbère la marque profonde de ses cinq doigts. Les gémissements reprirent, se transformant lentement en un rythme syncopé. La voix de Kate Bush monta dans la pièce dépouillée de toutes intonations britanniques.

En rentrant dans son meublé, Dexter buta sur le cadavre de son logeur. Il ne le reconnut d'ailleurs pas immédiatement. Le visage était gonflé, les tissus bleus, une langue noire et épaisse lui pendait sur la joue.

L'Américain mit un certain temps avant de réaliser que cet homme venait d'être étranglé. Il fonça vers les escaliers qu'il grimpa quatre à quatre, s'engouffra dans sa chambre, se précipita vers le bureau métallique et ouvrit le tiroir. Le diamant avait disparu. Un tic nerveux agita les lèvres de l'Américain. Ce n'était pas possible ! Il ne pouvait pas croire ça ! Il renversa le tiroir, se mit à chercher fébrilement dans tous les coins de la pièce. Il devait se rendre à l'évidence. Un inconnu s'était introduit dans la maison, avait assassiné son logeur et avait dérobé le diamant.

Dexter se laissa choir sur le bord du lit, anéanti. Une telle malchance ne pouvait raisonnablement se concevoir. Il laissa échapper un gloussement nerveux. La police le recherchait et il était en planque sur les lieux d'un crime crapuleux. Il imagina sans peine le faisceau de présomptions qui allaient rapidement peser sur lui. Le chapeau, aucun doute, était à sa taille. Il tapota, dans sa poche, les deux boîtes d'allumettes.

Les coccinelles continuaient de se déverser de la bouche du ministre. Elles avaient entièrement recouvert son corps. Elles descendaient jusqu'au sol et quittaient le laboratoire par la porte entrouverte et les conduits d'aération. Elles envahirent rapidement le Centre de Recherches, semant une

indescriptible panique. Leur épaisseur devenait conséquente et il était impossible de faire un pas sans en écraser une centaine qui se reconstituaient aussitôt. Cela dit, si cette avalanche de coléoptères était éminemment spectaculaire, si leur présence provoqua des réactions d'hystérie parmi les militaires et les employés, les insectes ne manifestèrent aucune agressivité. Elles formaient un épais tapis, orange et grouillant.

— Comment comptez-vous arrêter ça ? Hurla un gradé à l'adresse du ministre de l'Intérieur, totalement choqué.

Le ministre se contenta, en guise de réponse, de secouer la tête et de murmurer des suites de mots incompréhensibles. Le lieutenant lâcha un juron et courut vers l'ambulance. On y embarquait le jeune chercheur. Il arrêta les brancardiers.

— Qu'est-ce que c'est que ce merdier ? gueula-t-il. Vous travaillez sur quoi, exactement ?

Le jeune chercheur, pâle, les yeux cernés, se tourna vers lui.

— Je ne suis pas autorisé à vous le dire, murmura-t-il.

— Vous croyez que c'est le moment de faire des mystères ? s'égosilla le militaire. Le Centre est rempli de coccinelles, et il en arrive encore ! Et encore ! Et encore ! Dites-moi au moins comment les arrêter...

Le scientifique ferma un instant les yeux.

— Je ne sais pas, souffla-t-il. Essayez le lance-flammes, ou l'insecticide. Mais je crains que ce ne soit complètement inefficace. Elles se reformeront au fur et à mesure que vous les détruisez. Le professeur avait raison. Cet organisme s'adapte parfaitement à son nouvel environnement. Il commence à se reproduire. C'est fascinant...

— Fascinant, mon cul ! explosa le lieutenant. Et de quel organisme parlez-vous ? C'est vous qui avez créé ce raz de marée ?

— Involontairement, précisa le chercheur. Tout à fait involontairement.

Après un instant de silence, il ajouta faiblement :

— Et ce ne sont que des coccinelles.

Le lieutenant poussa un soupir et jeta un coup d'œil en direction d'un brancardier comme pour le prendre à témoin de l'inconséquence des scientifiques.

— Écoutez, je ne comprends pas un traître mot de ce que vous me racontez. D'ailleurs, ça ne m'intéresse pas. Tout ce que je veux savoir, c'est comment détruire tous ces insectes.

— Il y a peut-être un moyen, annonça le chercheur avec un sourire.

— Allez-y. Déballez votre paquet.

Le chercheur se tourna sur le flanc. La douleur de son épaule blessée lui arracha une grimace.

— Trouvez la coccinelle d'origine et plongez-la dans l'azote liquide. Avec un peu de chance, les autres disparaîtront.

— Quoi !

Les chiens grognaient et les flics me fouillaient. Ma fuite les avait énervés. Ils n'allaient pas me pardonner ça. L'un d'eux prit mes papiers d'identité et s'éloigna. Il disparut en direction d'une voiture dont le gyrophare en action balançait de » flashes bleutés sur les arbres.

Je n'aimais pas ça du tout. Mon adresse figurait sur mes papiers. Je doutais qu'ils décident une perquisition – je n'en voyais guère le motif –, mais je n'étais pas vraiment rassuré. Ces policiers avaient peur, et ils n'avaient finalement pas été si loin que ça de me tirer dessus. Je devinais leur anxiété, percevais leur angoisse. Quelque chose d'infiniment grave avait dû se dérouler au Pré Catelan. Je tombais mal.

Personne ne me posait de question. Les deux policiers chargés de me fouiller prirent mon portefeuille, les clefs de ma voiture et celles de mon appartement. Je ne portais rien d'autre. Je n'avais même pas de slip... Cette pensée m'arracha un gloussement. Le poulet me jeta un regard irrité.

— Qu'est-ce qui vous fait rire ? gronda-t-il.

Je secouai la tête.

— Rien, rien...

— Ça va. Venez par ici.

Il m'entraîna vers la voiture. Le flic qui avait pris mes papiers était installé sur le siège passager. Il avait allumé le plafonnier, parlait dans un micro et se ventilait avec ma carte d'identité. Un autre type, en civil celui-là, était appuyé contre la carrosserie, les bras croisés. Il s'efforçait de paraître avenant, mais son regard me déplaisait. C'était tout à fait le genre de policier à qui il est difficile de mentir. On lui remit mes trousseaux de clefs et mon portefeuille. Il l'ouvrit et inspecta son contenu. Je sursautai.

— Vous n'avez pas le droit de faire ça !

Le flic qui me tenait me tordit le bras. Le civil n'accorda aucune sorte d'attention à mon intervention. L'ambiance était pesante, suffocante. J'avais envie de leur demander d'arrêter ce maudit gyrophare dont les éclairs spasmodiques mettaient mes yeux à la torture.

Le civil étala mes relevés bancaires sur le capot de la voiture. Il fit tourner un instant entre ses doigts ma carte de crédit, compta les billets de banque et déplia une feuille blanche sur laquelle j'avais commis l'imprudence de noter mon programme d'images.

Sous la date d'hier était inscrit l'adresse de l'hôtel Holliday Inn et un alignement de mots qui devait lui paraître totalement incompréhensible.

Cuisses. Sade. Regard. Bouche.

Sous la date d'aujourd'hui figuraient les mots Pieds, Escarpins, Blondel » Pré Catelan.

Au crayon noir, j'avais également ajouté : « Étudier voix ».

Le civil releva les yeux et m'observa, intrigué.

— Vous n'êtes pas journaliste ?

Ce n'était pas réellement une question. Je m'abstins donc d'y répondre.

Il secoua la feuille volante.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Je gonflai les joues. Encore une fois, je gardai un silence prudent. Ce n'était pas calcul de ma part. Je n'avais simplement pas trouvé de réponse satisfaisante. Je ne pouvais raisonnablement pas prétendre qu'il s'agissait là d'une liste de commissions ou d'esquisses cruciverbistes. Le civil ne s'irrita pas de mon mutisme. Il me regarda encore quelques instants avant de se détacher de la voiture. Il fit un signe aux policiers en uniforme qui s'éloignèrent et s'approcha de moi. Il souriait.

— Vous venez souvent ici, la nuit...

— Non.

— Si, vous venez souvent, affirma-t-il tranquillement. Vous êtes venu hier, et avant-hier, et les autres nuits sans doute. Le numéro de votre voiture figure sur notre liste. Vous voyez, c'est tout simple. Il n'y a pas de mystère.

— Il n'existe pas non plus de loi qui m'interdise de venir prendre l'air au bois, rétorquai-je, de plus en plus inquiet.

— Mais personne ne songe à vous le reprocher, déclara-t-il calmement. Vous n'aviez pas vu les barrages ?

Je me mordis la lèvre.

— J'ai voulu voir ce qui se passait.

Il hocha la tête.

— Je comprends ça. Je vais satisfaire votre curiosité. Suivez-moi, s'il vous plaît.

CHAPITRE XI

La petite fourmi noire tenta de s'échapper. L'attaque fut foudroyante. La fourmi rouge bondit sur elle et, en quelques secondes, la réduisit en une minuscule crotte de chair morte. Son meurtre perpétré, elle revint tranquillement sur sa boîte d'allumettes et se mit à lustrer ses antennes.

Dexter s'épongea le front. Il n'avait pas prévu ce genre de réaction. Sans doute dans la nature les grosses fourmis rouges tuaient-elles les petites fourmis noires ? L'Américain l'ignorait mais il était convaincu que l'ordonnance des choses avait ici été maintenue. Il aurait dû prendre la précaution ramasser plusieurs spécimens. Il avait manqué de sang-froid, de lucidité. Il poussa un long soupir. Décidément, tout allait de mal en pis. Il se débattait comme une mouche prise au piège d'une toile d'araignée. Chaque convulsion l'aliénait un peu plus.

Il ne pouvait plus rester dans cette maison. Il y avait un mort en bas, dans le couloir, et au moins une personne qui connaissait l'existence de ce cadavre : le meurtrier. Il n'était pas exclu que cet individu prévienne la police afin de faire accuser Dexter. Mais où aller ? A cette heure de la nuit, il ne fallait pas compter trouver un autre meublé disponible. Il se sentait découragé, épuisé. L'idée de retourner au Centre l'effleura. La fourmi grimpa sur son bras.

Elle se mit dans sa position préférée, attentive.

— Tu m'as collé dans un drôle de pétrin, ma fille, murmura-t-il.

Il fronça subitement les sourcils. La fourmi s'était sensiblement modifiée. Elle était devenue plus grosse et une paire d'ailes translucides lui poussait sur le dos. L'Américain passa sa langue sur ses lèvres. L'insecte se transformait maintenant de façon autonome. Dexter prit conscience du danger qu'il courait. Il fallait ramener la fourmi...

Il tenta de la remettre dans la boîte. Elle s'envola, traversa la chambre et disparut dans l'escalier. Pris de panique, Dexter renversa sa chaise et se lança à la poursuite de l'hyménoptère. Il se pétrifia au sommet de l'escalier.

En bas, dans le couloir, le cadavre du logeur était entièrement recouvert d'énormes fourmis rouges...

— Seigneur ! souffla l'Américain.

Mais d'où sortaient-elles ? Le corps disparaissait entièrement sous une gigantesque fourmilière, grouillante et bruissante. Elles le dévorévaient.

Le hasard permit aux militaires de découvrir le moyen de détruire vraiment les coccinelles. Un jeune soldat, acculé dans une aile du bâtiment par les coléoptères, décrocha un extincteur du mur et braqua la lance sur les insectes. Elles ne résistaient pas à la neige carbonique. Elles fondaient dans la mousse, disparaissaient sans se régénérer et sans laisser la moindre trace. Le soldat parvint à se frayer un chemin jusqu'à la sortie et annonça la nouvelle.

En attendant l'arrivée des engins, les militaires commencèrent, à l'aide d'extincteurs domestiques, à anéantir l'épaisse moquette d'insectes oranges.

Cinq minutes plus tard, toutes les vitres du premier étage du Centre explosèrent et un immense nuage de coccinelles s'envola vers le nord, vers Paris.

Un diamant d'une telle taille et d'une telle pureté ne pouvait qu'être répertorié. C'était selon toute vraisemblance une pièce unique, célèbre dans le monde entier. Pour le tueur, cette célébrité était à la fois un handicap et un avantage. Un article trop rare et trop connu est toujours plus difficile à refourguer, mais il peut également attirer un collectionneur capable de sacrifier le plus clair de sa fortune pour se procurer la pièce.

De retour chez lui, le tueur s'installa derrière son établi, déplia le mouchoir, posa le diamant devant lui et compulsa un épais volume abondamment illustré, véritable répertoire des pierres les plus célèbres de la planète.

Vers le milieu de l'encyclopédie, il s'arrêta. Il prit le diamant entre ses doigts et le déposa près de la photo, en haut de page. Il hocha doucement la tête et se mit à lire la légende.

« Le MONTE CASSINO figure sans doute parmi les plus anciennes pierres taillées du monde. On trouve sa trace dans l'antique Égypte où il est déjà fort connu et cité sous diverses appellations. On le retrouvera sous les noms de Pierre du Soleil, Pierre du Mal. Une curieuse notion de malédiction s'attache en effet à ce magnifique diamant. Cette superstition tire probablement sa source à la décadence et à la chute des civilisations et empires qui possédèrent le MONTE CASSINO. Son dernier propriétaire, qui l'acheta à l'Iran et le baptisa définitivement, le richissime armateur italien Vittorio Giocho, fut tué au cours de la Seconde Guerre mondiale lors d'un bombardement. Le MONTE CASSINO ne fut jamais retrouvé. La famille Giocho fut décimée dès les premiers combats. Peu de temps avant sa mort, l'armateur fit sceller le MONTE CASSINO au cœur d'un bloc de béton pesant plus d'une tonne. Il expliqua dans son testament qu'il avait voulu empêcher le diamant de poursuivre son œuvre néfaste. On découvrit effectivement un cube de béton dans les décombres de sa demeure. Il était fendu en deux et le diamant avait disparu. »

Le tueur, irrité, referma sèchement le volume.

— Foutaises ! grogna-t-il.

Il prit le bijou entre ses doigts, le fit rouler dans sa paume, Le MONTE

CASSINO. Une pierre maudite. C'était bien sa veine ! Cette sottise allait, à coup sûr, singulièrement réduire l'éventail des acheteurs. Il avait déjà vécu ce genre de situation avec un tableau célèbre dont le motif religieux lui avait valu bien des déboires. Les acquéreurs potentiels s'étaient dérobés sous ce prétexte.

Une fourmi se posa sur le dos de sa main et le mordit. Dexter poussa un cri, chassa l'insecte et referma la porte de sa chambre. Il s'appuya contre le battant, le souffle court. Elles devenaient agressives. L'Américain ne parvenait pas à comprendre les raisons de ces modifications physiques et caractérielles. Pourquoi ce changement ? Dexter renonçait par avance à en saisir les principes. Il en savait trop peu sur cet organisme. Ce qu'il devait découvrir, c'est l'événement qui avait suscité cette brusque altération. Il revint à son bureau, redressa la chaise et s'installa. Il avait besoin de faire le point.

Il regarda sa main. La morsure de l'insecte avait provoqué une grosse cloque blanche de plus de deux centimètres de diamètre. Dexter grimaça. C'était douloureux, mais supportable.

Était-ce la décision qu'il avait failli prendre de retourner au Centre qui avait déchaîné la colère de la fourmi rouge ? Peut-être... Mais les autres, toutes les autres, étaient déjà en train de dévorer le cadavre de son logeur avant même que l'idée de renoncer ne l'effleure. Comment étaient-elles arrivées ici ? Dexter chercha encore. Il répertoria le vol du diamant, la rencontre avec la fourmi noire... Dexter, au bout d'un moment, parvint à la conclusion que cette transformation était due à un phénomène totalement étranger à lui : Il n'en avait maîtrisé ni les causes ni les effets. Il devait trouver un moyen de retourner au Centre, pour savoir, pour comprendre. Les fourmis bloquaient le couloir.

Il se releva et s'approcha de la fenêtre. Trop haut. Malgré la camionnette bâchée qui stationnait dans la rue, juste en dessous, le premier étage était encore trop élevé pour lui. Il n'était guère rompu à ce genre d'exercice. En revanche, il pouvait appeler à l'aide. Il ouvrit la fenêtre et se retourna, alerté par un bruit ténu, comme le crissement d'un tapis de feuilles d'automne sous les pas. Les fourmis passaient sous la porte ! Les premières s'envolaient déjà dans la pièce. Elles arrivaient par centaines.

Dexter n'hésita pas une seconde. Il prit appui sur le rebord de la fenêtre et sauta. Il creva la bâche de la camionnette et chuta lourdement sur le plancher du véhicule, soulevant un tourbillon de poussière de ciment.

Malgré la douleur, il fit un rapide inventaire des dégâts. Il avait une épaule endolorie et une fracture, ou une sévère entorse, au genou gauche.

Par la déchirure de la bâche, il aperçut les fourmis qui s'échappaient de la fenêtre du premier étage. Elles tourbillonnaient sur place, comme pour attendre leurs congénères attardées.

— Hey, m'sieur !

Dexter pivota, lâcha une plainte. Un adolescent se tenait à l'arrière de la camionnette.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé, m'sieur ? demanda le même. Vous vous êtes cassé la gueule de chez vous ? %

Le tourbillon de fourmis devenait plus épais, plus vrombissant de minute en minute. L'adolescent leva la tête à son tour.

— Qu'est-ce que vous regardez ?

— Les fourmis, murmura Dexter. Elles sont des milliers.

Le même esquissa une grimace comique. Il tapota sa tempe du bout de son index.

— Vous seriez pas un peu tombé sur la tête, des fois ? marmonna-t-il. J'ferais mieux d'appeler les poulets...

Dexter fronça les sourcils.

— Attends une seconde, p'tit ! Tu veux dire que tu ne vois pas les fourmis ?

Le même fixa l'Américain avec inquiétude.

— Vous avez drôlement forcé sur le biberon, papa, grogna-t-il. Bon, moi j' me tire.

— Attends ! le rappela Dexter. Tu peux me conduire à un téléphone ? J'crois que je me suis cassé une jambe.

— Ya une cabine au bout de la rue ! gueula le même en s'éloignant.

L'adolescent grimpa sur sa mobylette. Dexter se traîna jusqu'au bord de la camionnette. Il fouilla ses poches et sortit une liasse de dollars.

— P'tit ! J'ai de l'argent pour toi si tu m'aides !

Le gosse lui adressa un vigoureux bras d'honneur et mit les gaz. La lumière rouge de son engin disparut derrière les bâtiments. Dexter poussa un soupir désespéré. Il laissa aller sa tête contre le plancher. Sa main enflait toujours. La cloque envahissait tout le dos de sa main, gagnait sur le poignet. Ce n'était tout de même pas un rêve d'ivrogne qui lui avait fait ça !

Il entendit le bruit de la mobylette et se redressa. Le même réapparut et stoppa sa meule près de Dexter.

— Vous avez combien de pognon ?

— Y a plus de cent dollars là-dedans, souffla Dexter en agitant sa liasse.

Le gosse effectua un rapide calcul, émit un court sifflement admiratif et regarda Dexter, soupçonneux.

— Une minute... Vous seriez pas en train de me repasser avec des balourds ?

— Je n'ai que ça, soupira Dexter. Je suis américain.

L'adolescent tendit la main et rafla les billets.

Il les glissa dans la poche de son blouson de cuir.

— Vous croyez être capable de tenir sur une mob, papa ?

Nous pénétrâmes dans un périmètre encore plus sévèrement gardé que le précédent. Une clôture avait été hâtivement montée pour interdire tout accès à cette zone. Des militaires en uniforme, casqués et armés, étaient plantés tous les cinq mètres.

Je n'en revenais pas. J'allais de surprise en surprise. Je ne comprenais pas non plus l'attitude de mon guide. Pour quelle mystérieuse raison me montrait-il tout cela ? Et dans quel but ? Il était très aimable avec moi, mais je n'appréciais toujours pas son regard.

— Etiez-vous dans ce secteur la semaine dernière ? me demanda-t-il, abruptement.

Encore une fois, je m'abstins de répondre. Il ne s'en formalisa d'ailleurs pas. J'eus l'impression qu'il savait pertinemment bien que j'y étais. Nous approchâmes d'une grande tente militaire dressée au milieu d'une clairière artificielle. Je connaissais cet endroit. C'est ici que je l'avais trouvée. Les arbres avaient été abattus, les buissons rasés, les alentours balisés comme pour préparer l'atterrissage d'engins aériens. Mon cœur battait fort. Trop fort. Je devais absolument me calmer.

Mon guide souleva un pan de la toile et s'effaça pour me laisser entrer.

— Je vous en prie, m'invita-t-il avec un sourire crispé.

Je me glissai sous la tente. L'intérieur était violemment éclairé. D'énormes machines dont j'ignorais l'utilité étaient installées en bordure d'un large cratère dans lequel s'affairaient une dizaine d'hommes. Ils grattaient le sol, recueillaient des échantillons, étudiaient les structures, relevaient des données. Je me sentais mal. Je n'allais pas tarder à vomir.

— Je crains qu'il ne me soit difficile de vous expliquer tout ce qui se passe ici, déclara le civil en me rejoignant. Mais peut-être en avez-vous déjà une idée ?

Je secouai la tête.

— Non...

Le civil m'observait, attentif. J'évitais soigneusement de regarder dans sa direction.

— Dans ce cas, je vais essayer de vous résumer la situation. Il y a une semaine, un engin inconnu s'est approché de notre planète. Les spécialistes ont tout d'abord cru à l'arrivée d'une météorite. Il en avait la densité. Ils ont également pensé que cette météorite rebondirait ou se désintégrerait au contact des premières couches d'atmosphère. En fait, aucun pays ne s'est véritablement intéressé au destin de ce caillou. Sa petite taille ne l'autorisait pas à parvenir jusqu'à nous. Et tout le monde s'est trompé.

Le civil se gratta la tempe avant de poursuivre :

— Ce n'était pas un caillou ordinaire. Il a pris une vitesse incroyable au moment de pénétrer dans notre atmosphère. Nos radars le signalèrent dans notre espace aérien vers 0 h 40, mardi dernier.

Il tendit son index vers le cratère.

— Aux environs de 0 h 45, il atterrissait ici. Après avoir considérablement ralenti. Voyez vous-même le peu de profondeur de ce cratère. Malheureusement il a effectué la dernière partie de son voyage en rase-mottes et nos radars l'ont perdu. Nous ne l'avons localisé qu'au matin, vers 5 h 30. Entre-temps, notre visiteur avait disparu. Car il s'agissait bien d'un engin

spatial, avec un être vivant à son bord.

Je suffoquai.

— Je ne vois pas l'engin, bafouillai-je.

De nouveau, le civil se mit à sourire.

— Il est en cours d'étude, dans un Centre de Recherches. Mais il est entièrement détruit, disloqué. Nous ne sommes même pas en mesure, pour l'instant, de reconstituer sa structure initiale. En revanche, nous avons pu étudier la forme de l'habitable. C'est une sphère, davantage conçue comme un moule, pour recevoir un organisme semi-liquide que pour abriter un corps solide. Cela vous intéresserait de la voir ?

Une terrible nausée me nouait l'estomac. Ma vue se brouillait. Je faisais des efforts désespérés pour masquer mon trouble.

Sans attendre ma réponse, le civil reprit ses explications :

— Il est probable que l'être vivant s'est lui-même divisé sous la violence de l'impact. Nous avons eu la chance d'en retrouver une partie. Une partie toujours vivante, je précise. Nous l'étudions toujours en ce moment. Notre problème est que nous ne sommes pas parvenus à mettre la main sur la plus grande masse de cet organisme. Malgré nos recherches, nous n'en avons pas retrouvé la moindre trace.

Il leva les bras au ciel.

— Volatilisé !

Il se tourna vers moi et tapota son index sur ma poitrine.

— Et, tenez-vous bien, cet organisme ne semblait pas apte à se déplacer seul ! Incroyable, non ?

Je crois que je n'allais plus tarder à m'évanouir. Un technicien au blouson frappé d'un sigle mystérieux vint heureusement interrompre cette discussion. Il tendit une note au civil qui en prit rapidement connaissance. J'avais l'impression d'être à la pause d'un duel acharné dont j'avais perdu la première manche.

Le technicien s'éloigna.

— Je dois me rendre au Centre d'Etudes, annonça le civil. Ils ont quelques problèmes, là-bas. Voulez-vous m'accompagner ?

— C'est que...

Il m'adressa un clin d'œil complice.

— Vous ne retrouverez pas de sitôt la chance de participer à une aventure aussi passionnante, n'est-ce pas ? Ne la laissez pas échapper.

— Mais j'ai ma voiture...

— Qu'importe ! s'exclama le civil en me prenant par le bras. Je vous ramènerai ici.

Il m'entraîna hors de la tente. Il continuait à discourir tout en marchant.

— Franchement, moi, avant cette affaire, je ne croyais pas du tout aux extraterrestres. Et vous ?

— Pourquoi me parlez-vous de tout ça ?

— Je pensais que c'était surtout des trucs pour les gosses. J'ai un fils qui bouquine tout un tas de bazars là-dessus. Il a des bandes dessinées plein sa chambre, avec des monstres et des engins bizarres. Vous avez des enfants, vous ?

— Non. Pourquoi voulez-vous que je vous accompagne ? Vous ne me connaissez pas.

— C'est du boulot, les gosses. On se rend pas compte.

Nous nous installâmes à bord d'un break banalisé avec un chauffeur qui démarra sans échanger un seul mot avec le civil. Nous quittâmes le périmètre interdit. A travers la vitre, j'aperçus ma voiture rangée près du trottoir. J'avais le sentiment que je n'étais pas près de la revoir.

CHAPITRE XII

Le pilote sauta de l'hélicoptère et courut sous les pales encore tourbillonnantes de l'engin. Le lieutenant vint à sa rencontre.

— Alors ? demanda-t-il en remontant le col de sa veste.

Le pilote haussa les épaules.

— Nous les avons perdues, annonça-t-il en enlevant son casque. Je suis le dernier à être resté en contact, mais en entrant aux limites de Paris elles se sont mises à voler au ras du sol. En pleine nuit, je ne pouvais plus les suivre.

Le lieutenant lâcha un juron étouffé.

— Des unités de gendarmerie ont été postées tout le long de l'axe Nord. Ils ont forcément dû les voir. Je ne comprends pas. Personne n'a signalé leur passage. Vous êtes vraiment certain qu'elles sont descendues vers le sol ?

Le pilote soupira.

— Ecoutez, lieutenant. C'est bien la première fois qu'on me demande de suivre une nuée de coccinelles au-dessus de Paris au beau milieu de la nuit. Maintenant, si vous devez me soupçonner d'avoir des hallucinations...

Le lieutenant esquissa un geste las, désabusé.

— Laissez tomber.

Un soldat arriva en courant. Il bâcla un vague salut.

— Lieutenant, on vient de retrouver l'Américain !

Le lieutenant plissa le front.

— Dexter ?

— Il est à l'entrée du Centre, avec un gosse, sur une mobylette. Il est blessé.

Le lieutenant gonfla les joues. Le bordel prenait de l'ampleur.

— Il prétend avoir une jambe brisée, précisa le soldat. Mais c'est surtout son bras qui... que...

— Eh bien, quoi, son bras ? s'impatiente le gradé.

— Il est... hésita le militaire. Peut-être feriez-vous mieux de venir vous rendre compte ? Il dit qu'il a été mordu par une fourmi.

— Avec votre permission, je vais aller me coucher, grogna le pilote en balançant rageusement son casque dans l'herbe.

Je me rendais compte à présent à quel point je m'étais trompé. Je pensais être seul responsable de la sélection des images. Ce n'était qu'en partie exact. En fait, si elle absorbait systématiquement les détails que je lui réservais, elle prenait aussi le reste ! Elle n'utilisait pas forcément ce que j'appelais, moi, les déchets visuels, mais elle engrangeait, elle stockait. Elle savait parfaitement

pouvoir améliorer les images imparfaites. Je me trouvais dans la situation d'un artiste qui verrait chaque matin son œuvre de la veille sensiblement modifiée. Quelques détails supplémentaires, d'autres en moins. Un peintre qui travaillerait sur une toile vivante, autonome, sans aucun contrôle sur les réactions de son support. C'était fascinant et épouvantable à la fois.

Dans la voiture, le civil me rendit mes clefs et mon portefeuille. Il conserva cependant le papier sur lequel j'avais griffonné mes programmes. Le chauffeur remonta le périphérique jusqu'au Nord de Paris et s'engagea sur l'autoroute A1. Nous croisâmes de nombreuses unités de gendarmerie mobile stationnées aux portes de la capitale. Je trouvais cette ambiance d'insurrection parfaitement absurde, mais je n'en détestais pas les clichés.

— Qu'est-ce que vous faites dans la vie ?

Le flic resurgissait.

— Rien.

Il renifla et passa son index sous ses narines.

— Vous avez bien des moyens d'existence ?

— J'ai hérité d'un paquet.

Il hocha la tête, comme si cette explication sibylline lui suffisait pour comprendre ma situation sociale. J'ai hérité d'un paquet. Réponse ambiguë. J'ignorais s'il en goûtait parfaitement le sel. Mais sous la banalité de ses propos, son air affable, je devinais un parfait limier, attentif à chaque mot que je pouvais prononcer, épiant la moindre de mes réactions. Nous jouions un jeu curieux. Je savais qu'il savait et je crois même qu'il savait que je savais qu'il savait. En revanche, le but du jeu m'échappait. Il aurait été probablement plus simple pour lui de foncer directement chez moi. Il en mourait sûrement d'envie.

— Il y a longtemps que vous m'attendiez ?

Il fit la moue, arrondit ses lèvres comme pour offrir un baiser.

— Trois jours et quatre nuits. Mais j'étais certain que vous finiriez par venir.

Je secouai la tête.

— J'aurais fort bien pu ne pas venir, affirmai-je. Je vous l'ai dit, seule la curiosité m'a poussé.

— C'est possible, murmura-t-il. Nous avons une liste de cent cinquante-cinq numéros d'immatriculation. Celui que nous attendions avait quatre chances sur cinq environ de se trouver parmi cette liste. Notre travail aurait été seulement un peu plus long, un peu plus fastidieux.

Cent cinquante-cinq numéros, répétai-je, abasourdi. Et d'autres sont venus ?

Il se tourna vers moi.

— Oui. Vingt-quatre très exactement. Mais aucun d'entre eux n'a tenté de forcer les barrages.

— Je n'ai rien fait.

— Au sens strict du code pénal, je ne pense pas qu'on puisse vous reprocher quelque chose, en effet, répondit-il calmement.

— Mais vous ne m'auriez pas laissé repartir, n'est-ce pas ?

— Vous n'avez pas réellement essayé. Peut-être êtes-vous simplement soulagé ?

Le bras de l'Américain avait doublé de volume et était recouvert d'énormes pustules grises. Le lieutenant réprima une grimace de dégoût. Les soldats se tenaient légèrement à l'écart, comme s'ils craignaient une maladie contagieuse. Dexter fut chargé sur une civière à roulettes. L'adolescent qui l'avait conduit jusqu'ici alluma une cigarette.

— J' peux partir, maintenant ?

— Vous allez d'abord m'expliquer ce qui s'est passé, déclara le lieutenant.

— C'est simple, gloussa le gosse. Ce type a bu un coup de trop et il s'est cassé la gueule. Il est passé par la fenêtre d'un appartement et il est tombé droit sur une camionnette. Encore un coup de pot ! Il m'a demandé de l'amener ici, et c'est pas la porte à côté.

— Il n'a rien dit d'autre ?

— Si. Il a parlé de fourmis qui l'auraient attaqué. Tu parles d'une caisse !

— Où l'avez-vous trouvé ?

Le motocycliste fila l'adresse. Le lieutenant fit signe aux soldats.

— Accompagnez ce jeune homme à l'infirmerie du Centre. Mettez-le sous observation.

— Quoi ! rouscailla le môme. Vous rigolez, papa ! J'ai simplement rendu service à ce type et maintenant je rentre chez moi.

— Vous ne resterez pas longtemps, fit le lieutenant, agacé. Emmenez-le.

L'adolescent se mit à proférer des jurons à l'encontre des militaires et des Américains. Les soldats l'encadrèrent et l'entraînèrent vers les bâtiments.

— Et ma mob ? gueula-t-il encore avant de disparaître dans le hall de l'infirmerie.

Le lieutenant s'approcha de la civière.

— Monsieur Dexter, j'espère que vous avez des explications à me donner...

Une goutte de sang perlait aux commissures des lèvres de la concierge. Une coccinelle vint s'y poser. Une fourmi ailée la rejoignit bientôt.

Elle descendit lentement les escaliers, sa main frôlant à peine la rampe. Son pas manquait encore d'assurance. Chacun de ses gestes était imprégné d'une prudente lenteur. Ses escarpins bleus, sans bride, se détachaient joliment du talon. Un observateur attentif aurait sans doute pu se rendre compte de la particularité de cette chaussure. Elle faisait partie de la structure du pied. Elle ne pouvait en être retirée.

La veilleuse du hall d'entrée éclairait ses jambes à travers la cage d'escalier. Le reste de son corps était dans l'ombre. Seule sa main gracile aux

ongles rouges apparaissait, suivant sans jamais la toucher la courbe du bois verni.

Elle continuait à apprendre. Son esprit était un gouffre sans fond qui aspirait toutes les connaissances de ce monde. Mais elle savait déjà où elle allait...

Le laboratoire était jonché de débris de verre. Tables et chaises étaient renversées. La porte coulissante était arrachée de son rail. Difficile d'admettre qu'une seule et unique coccinelle ait pu commettre pareils dégâts. On venait d'évacuer le cadavre du ministre de la Défense, totalement vidé de l'intérieur, comme creusé par un rat vorace.

Je sentais à quel point ma présence en ces lieux pouvait paraître inhabituelle, voire saugrenue. J'étais flanqué du civil, toujours souriant, et d'un militaire à la mine austère. Je reconnaissais également le ministre de l'Intérieur, pâle, le cheveu défait. Les autres personnes présentes constituaient un groupe qui discutait dans un coin de la pièce. L'un d'eux était allongé sur une civière et un autre portait le bras en écharpe.

Je me demandais vraiment ce que je foutais là. Je n'avais même pas de slip. L'ambiance, à vrai dire, ne prêtait pas à l'érection. J'avais donc fort peu de chances de me faire remarquer.

Un murmure monta lorsqu'un homme se détacha du groupe et exposa à la lumière un bocal rempli d'une matière légèrement argentée.

J'étais glacé d'effroi. Je savais de quoi il s'agissait. Je sentis le regard du civil peser sur moi.

— Messieurs, nous allons rendre nos premières conclusions. Nous sommes en présence d'un organisme à structure moléculaire neutre. Tel que, il est parfaitement inoffensif. Je peux le retirer du bocal, le toucher et même l'avalier sans subir le moindre désagrément.

— Pouvons-nous vous demander de ne pas mettre cette théorie en pratique ? gémit le ministre, pince-sans-rire.

L'homme n'accorda qu'un bref sourire à cette saillie et reprit son exposé.

— La plupart d'entre vous connaissent déjà les curieuses propriétés de cet organisme. Il est capable d'enregistrer les messages qu'on lui adresse directement et de les utiliser. C'est-à-dire, et vous le savez, qu'il peut modifier son apparence. Seul le premier message conditionne sa métamorphose. C'est ainsi par exemple qu'un lingot d'or ne pourra en aucun cas se transformer à nouveau pour devenir un rat ou un géranium.

Le civil se pencha vers moi.

— Passionnant, n'est-ce pas ? me souffla-t-il à l'oreille.

— En échange, l'organisme renvoie à son tour un message à son créateur. Le créateur se voit alors conditionné pour protéger l'organisme transformé. Il est pris de passion pour lui et cherche à l'extraire de toute menace. Nous en avons eu de multiples exemples, dont celui de M. Dexter qui s'est enfui du Centre en dérobant un diamant et une fourmi transformée. Mais cette osmose n'est que passagère. L'organisme gagne ainsi du temps pour parfaitement

assimiler sa nouvelle condition et les possibilités qu'elle lui offre. Nous avons rangé ces détails dans la liste des limites de l'organisme, de ses faiblesses, aux côtés de sa sensibilité au froid et à l'anhydride carbonique solide. Avant de passer aux résultats de nos toutes dernières recherches, je voudrais vous rappeler qu'outre la coccinelle, la fourmi et le diamant, nous n'avons toujours pas retrouvé la plus grande part de l'organisme. Part que nous avons estimé à environ soixante à quatre-vingts litres de matière.

J'évitai de regarder du côté du civil.

L'homme se racla la gorge.

— Considérant que toute propriété d'un corps doit avoir une fonction, nous avons recherché celle de l'organisme. C'est tout simplement, au cours des travaux de la troisième équipe de recherches, que nous pensons avoir trouvé la solution. Cette équipe était chargée, en fonction du lieu d'atterrissage de l'engin spatial, d'étudier les transformations végétales de l'organisme. Nous avons introduit une herbe transformée dans un bac protégé planté de gazon. Les premières constatations permirent de mettre en relief l'incroyable pouvoir hégémonique de l'organisme. L'herbe factice commença par se développer, par devenir plus forte et plus haute que ses voisines, et se multiplia enfin pour envahir la totalité du bac. Le gazon avait disparu. Nous avons cru qu'il était impossible à cette herbe de quitter son bac. C'est une erreur. Je vous l'ai fait sentir tout à l'heure, il existe un échange privilégié entre l'organisme et son principal fournisseur d'images. Je vais maintenant vous montrer ce qu'est devenu le chercheur qui a été chargé de créer l'herbe initiale.

L'homme fit claquer ses doigts. La lumière du laboratoire s'atténua jusqu'à s'éteindre presque tout à fait. Un rectangle lumineux apparut sur un des murs de la pièce. Un opérateur y projeta une série de diapositives. Elle représentait un homme nu allongé sur une table d'opération.

— Ces photos vous sont projetées dans l'ordre chronologique. Elles s'étalent sur une période de quarante-huit heures.

Les diapos se succédaient. Tout d'abord, l'homme nu changea peu. Sa peau était très pâle, presque blanche. J'ignorais si cette particularité était due à l'éclairage violent du bloc opératoire. Peu à peu, l'épiderme prit une teinte verdâtre et des pointes d'herbe apparurent dans les narines, les oreilles, la bouche, sous les aisselles et sur le pubis de l'homme. Une aigreur me piqua la gorge. L'homme se couvrait d'un gazon dru. Il ne pouvait plus fermer les lèvres. Une touffe épaisse lui jaillissait de la bouche. Ses cheveux se transformaient en brins d'un vert fluorescent. L'écran s'éteignit et la lumière revint. Des gouttes de sueur dégouлинаient sur mon visage.

— Malheureusement, notre collègue a succombé, étouffé et asphyxié par l'herbe. Nous avons placé son corps dans l'azote liquide. Autre exemple de cet échange privilégié, l'incident survenu ici même, dans la première équipe de recherches. Tous les survivants peuvent affirmer avoir vu des coccinelles sortir de la bouche du ministre de la Défense.

L'homme se tourna vers l'Américain Dexter.

— Par chance, cet échange ne se produit pas systématiquement. Le créateur peut opposer une résistance au message de retour. Ainsi Dexter n'a-t-il pas vomi des flots de fourmis ailées. On peut avancer l'hypothèse que le cerveau de Dexter a refusé le message et que la fourmi initiale l'a alors immédiatement attaqué. Mais nous avons découvert un phénomène infiniment plus important. Dans le bac protégé, l'herbe se transforma à nouveau, sans évidemment quitter le domaine végétal qui lui était définitivement attribué. L'organisme se modifia et devint une redoutable plante Carnivore.

Le ministre fronça les sourcils. Il échangea un regard interrogateur avec le militaire qui se tenait à mes côtés.

— Nous lui avons alors proposé diverses nourritures. Elle les refusa toutes, excepté une qu'elle assimila avec une exceptionnelle rapidité. Je ne sais si nous devons ranger cette particularité parmi les limites de l'organisme, mais il ne peut se nourrir que de viande humaine...

Une rumeur accueillit la nouvelle. Les hommes se regardaient, échangeaient leurs premières réactions.

— Je voudrais maintenant vous livrer les conclusions du rapport de l'équipe chargée de l'étude de l'engin spatial.

Le silence revint dans le laboratoire dévasté.

— L'engin est constitué d'un seul et unique matériau : le Fexon. Il s'agit d'un minerai extrêmement léger et robuste, totalement incombustible. Ce minerai a disparu de notre sol, mais il est incontestablement d'origine terrestre.

— Vous voulez dire que l'engin a été construit ici ? l'interrompt le ministre.

— C'est fort probable, confirma le chercheur. Nous pouvons même situer approximativement son âge. Il correspond à l'époque de l'apparition des premiers hominiens. Voilà, messieurs. Cet organisme est plus âgé que le plus vieux de nos ascendants, plus âgé que le premier des hommes. Il ne m'appartient pas de tirer des conclusions sur les découvertes que je viens de vous exposer. Pour cela, je cède la parole à mon confrère George Dexter.

L'Américain se redressa en grimaçant. Son bras était dissimulé sous un drap blanc, mais on pouvait apercevoir la trace des premières pustules grisâtres sur son cou. Tout le monde se tourna vers lui.

— Je vais être bref. Nous avons fourni des munitions à cet organisme en lui permettant de se transformer. Toute forme créée à partir de cette matière susceptible d'assimiler la viande humaine devient aussitôt un redoutable prédateur. Par chance, nous avons su éviter le pire en ne laissant échapper que de rares spécimens. Je ne pense pas que l'organisme puisse modifier son état de coccinelle au point de la rendre Carnivore. Les minerais lui sont probablement inutiles également. En revanche, les fourmis, et j'en porte l'entière responsabilité, seront infiniment plus dangereuses. Nous devons nous attendre au pire de ce côté-là. Tant que nous ne parviendrons pas à détruire le

modèle initial, la colonie s'étendra et provoquera d'immenses dégâts dans notre population. J'imagine cependant, bien que ce domaine sorte un peu de mes compétences, que nous stopperons cette progression. Le problème reste cette masse d'organisme de soixante-dix litres qui nous a échappé. Si nous observons les ravages que peut provoquer une seule gouttelette de cette matière, il y a réellement de quoi s'inquiéter. Cette masse est capable de détruire et d'avalir toute la population humaine de cette planète. Voici maintenant mon hypothèse. J'ai pris connaissance de tous les rapports. Il existe une ligne conductrice dans le comportement de cet organisme, un travail cohérent dont nous avons cru inventer les principes. Cette chose est un éleveur.

— Un éleveur ? hoqueta le ministre. Juste ciel ! Et un éleveur de quoi ?

Dexter tourna la tête vers l'officiel. Il paraissait littéralement à l'agonie. Je ne lui donnais pas plus de deux ou trois heures à vivre.

— Mais nous sommes son élevage, monsieur le ministre, souffla l'Américain. Son bétail, sa plantation. Il nous a semés, il vient maintenant nous récolter...

CHAPITRE XIII

J'étais décomposé. Le sang battait violemment à mes tempes. Le ministre s'était éloigné. Il discutait avec Dexter en agitant vivement les bras.

Le militaire me tournait le dos. Quant au civil, il ne me lâchait pas.

— Vous ne regrettez pas d'être venu, j'espère ? me demanda-t-il.

Je déglutis avec peine et secouai faiblement la tête. Il s'adressa au militaire.

— Lieutenant, pensez-vous que nous avons une chance d'arrêter ces fourmis ?

— Encore faudrait-il savoir où elles sont ! grogna le lieutenant. Pour l'instant, elles ont purement et simplement disparu. Mais ce n'est pas ça qui m'inquiète le plus...

Le civil se gratta la joue.

— Vous vous préoccupez de la plus grande masse ?

— Et comment ! Vous vous rendez compte ? Nous ignorons la forme qu'elle a adoptée. Comment voulez-vous lutter dans ces conditions ?

Le civil hocha la tête.

— Je comprends, murmura-t-il. Il ne nous reste qu'à prier pour qu'elle ne se soit pas transformée en une forme capable d'ingérer la viande humaine.

Il revint à moi, les yeux plissés.

— Qu'en pensez-vous ?

J'allais tomber dans les pommes. Je cherchai du regard une chaise pour m'asseoir.

— Vous ne vous sentez pas bien ? s'inquiéta le civil.

Je venais seulement de me rendre compte que toutes les personnes présentes dans le laboratoire m'observaient discrètement, me jetaient de furtifs coups d'œil tout en feignant de poursuivre leurs conversations.

— Laissez-moi ! murmurai-je dans un souffle.

Ma tête tournait.

Le civil me prit familièrement par le bras.

— Venez. Nous allons prendre l'air. Tout cela doit être tellement surprenant pour vous.

Il m'entraîna hors de la pièce. Nous parcourûmes en silence un long couloir. Toutes les baies vitrées étaient brisées. La désolation régnait dans le Centre. Nous quittâmes le bâtiment. L'air frais, presque froid, me fit du bien. Je me sentais moins oppressé.

— C'est une femme, n'est-ce pas ? demanda le civil, abruptement.

Je sursautai violemment. La main de mon guide se resserra sur mon bras.

— De quoi parlez-vous ?

— C'est une femme et elle est chez vous, poursuivait tranquillement le civil. Elle doit être très belle. Vous êtes un artiste, un véritable artiste. Je l'ai tout de suite senti. Malheureusement pour nous, une femme est tout à fait capable de manger de la viande humaine. Le destin est ironique, n'est-ce pas ?

— Pourquoi me parlez-vous comme ça ? Si vous êtes si sûr de ce que vous avancez, pourquoi n'allez-vous pas directement chez moi ?

— Je ne suis pas chargé de ça. Je reste avec vous pour tenter d'interrompre l'échange privilégié que vous entretenez avec cette chose. Pour vous sauver la vie, en quelque sorte...

J'éclatai de rire.

— C'est absurde ! m'écriai-je. Vous vous trompez complètement.

Le civil jeta un coup d'œil sur sa montre.

— Nous allons voir ça, murmura-t-il. A cette heure-ci, une équipe de gendarmerie doit pénétrer dans votre appartement.

Je me mis à hurler. Un hurlement douloureux, inextinguible, tout droit surgi du plus profond de mes entrailles.

Le premier gendarme repoussa la porte de la pointe de sa chaussure. Il brandissait une lance à neige carbonique, trouvait cet équipement parfaitement ridicule et transpirait abondamment sous son casque à visière. La pièce était trop sombre. L'homme réclama de la lumière. Le faisceau des lampes éclaira tout d'abord le lit vide, puis l'épaisse moquette composée de coccinelles mortes, et enfin le cadavre à demi dévoré de la concierge de l'immeuble.

Le gendarme n'eut pas le temps de relever sa visière pour vomir.

Le tueur sursauta en entendant la sonnette d'entrée. Il fronça les sourcils, ouvrit un tiroir, y déposa le MONTE CASSINO et prit un automatique 9 mm. Il n'attendait pas de visite. Et surtout pas à cette heure-ci ! Cette sonnerie ne laissait rien présager de bon. Ça ne pouvait pourtant pas avoir de rapport avec le diamant. Il n'avait pas laissé de trace, personne ne savait qu'il s'était rendu là-bas et personne ne l'avait vu.

Le carillon retentit de nouveau. Une grimace féroce déchira les lèvres du tueur. Il quitta sa chaise et s'approcha de la porte.

— Qui est-ce ?

— Votre voisine du dessus, expliqua une voix. Excusez-moi de vous déranger, mais ma baignoire vient de déborder. Je n'arrive pas à arrêter l'eau.

La voix était délicieuse, avec une légère pointe d'accent britannique. Le tueur ne se souvenait pas l'avoir croisée un jour, cette voisine. Il ne rentrait pas, il est vrai, souvent chez lui. Après un court instant de réflexion, le tueur poussa un soupir, planqua son calibre sous le coussin d'un fauteuil et ouvrit la porte.

Il resta pétrifié, comme assommé. Cette femme était la plus belle femme qu'il ait jamais rencontrée. Elle souriait. Son regard malicieux inspirait à la

fois le vice et la virginité. Le feu embrasa instantanément le bas-ventre du tueur.

— Je suis désolée de cet incident, murmura-t-elle.

Le tueur n'écoutait même plus les paroles. Il regardait les lèvres, fasciné. Elle esquissa un pas en avant. Il vit ses jambes et se mit à trembler. Il était comme dans un rêve. Un rêve merveilleux. Le décor autour d'elle devenait flou, irréel. Il se sentait aimanté. Sa verge gonflée, coincée sous le tissu de son pantalon, devenait douloureuse. Elle s'approcha encore. Un pan de sa tunique s'écarta, découvrant une cuisse. Le tueur crut devenir fou. Il ne se contrôlait plus.

« Il y a des limites à la résistance d'un homme », se dit-il en enlaçant la taille de la femme. Elle se laissa faire, toujours souriante. Il se mit à frémir, ne croyant pas à sa chance. Il tendit les lèvres. Elle entrouvrait déjà la bouche, s'offrant au baiser.

Le rêve bascula aussitôt dans le cauchemar. Les insectes se ruèrent. Le tueur sentit les fourmis courir sur sa langue, pénétrer dans sa gorge, envahir son œsophage. Il les sentait ! Vivantes ! Il poussa un cri étranglé, toussa, cracha, tenta de se dégager. Mais la femme le maintenait contre elle, gardait sa bouche collée contre la sienne. C'était comme une étrange transfusion. Les hyménoptères, par centaines, jaillissaient d'un corps pour pénétrer dans l'autre.

Les yeux du tueur s'exorbitèrent, son visage s'empourpra, les veines sur ses tempes devinrent grosses et violettes. Brutalement, la femme l'abandonna. Il chuta lourdement sur le plancher, secoué par d'atroces convulsions. On entendait distinctement l'épouvantable mastication des insectes qui le dévoraient de l'intérieur. La femme se dirigea vers l'établi, ouvrit le tiroir et prit le MONTE CASSINO. Elle le fit jouer entre ses doigts. Le diamant jetait des éclairs dans ses yeux.

Dexter mourut presque en même temps que son voleur. A l'autopsie, pratiquée dans les minutes qui suivirent son décès, les médecins purent constater que son corps était plein d'œufs d'insectes. Son bras malade était envahi par les larves. Il était devenu une véritable matrice à fourmis. Une Reine. Le civil m'obligea à regarder le corps. Je n'avais cessé de hurler qu'en apprenant qu'elle avait réussi à leur échapper. J'exultais. Je me sentais fort, incroyablement fort. Ils n'avaient pas pu la détruire. Elle vivait. Elle vivait !

— Regardez ça ! hurla le civil en me tordant le bras. C'est cette saloperie que vous cherchez à protéger ?

Il me contraignit à me courber, me collait presque le nez sur la chair pourrissante de l'Américain. Je me débattais vainement. Il était bien plus fort que moi.

— Je n'ai pas créé de fourmi, moi ! protestai-je avec véhémence. Tout est de sa faute !

Le civil ne jouait plus du tout la carte de l'amabilité. Il me redressa sans ménagements et me plaqua sèchement contre le mur.

— Non, vous n'avez pas créé d'insecte, c'est vrai ! me cracha-t-il au

visage. Vous avez lâché une mangeuse d'hommes dans la ville. Voilà ce que vous avez fait ! Vous allez me donner sa description.

— Jamais !

Il grimaça, pesa sur ma poitrine et recula vivement, surpris. Il fronça les sourcils, tendit la main et arracha ma chemise.

— Nom de Dieu ! souffla-t-il.

En dépit du pessimisme des dresseurs et des scientifiques, les chiens apprirent incroyablement vite. Ils savaient maintenant suivre la piste de l'organisme. Si sa structure était parfaitement neutre, dénuée de toute odeur spécifique, l'organisme transformé émettait des ultrasons sur une fréquence extrêmement élevée que les chiens étaient à présent capables de reconnaître. Les expériences ayant été effectuées sur de minuscules quantités de matière, il y avait fort à parier que les chiens allaient rapidement retrouver la source d'une émission plus puissante.

Les camions équipés de canons à neige carbonique étaient alignés sur l'esplanade du Centre de Recherches.

Le lieutenant hocha la tête.

— Vous allez sillonner la ville. Deux chiens par véhicule. Ne prenez aucun risque inutile. Dès que les animaux se précipitent sur quelque chose, quelle que soit son apparence, noyez-le de neige carbonique.

Les hommes regagnèrent leurs camions. Le ministre se tourna vers le militaire.

— Vous croyez vraiment que ça va donner quelque chose ?

Le lieutenant eut une moue dubitative.

— Je ne sais pas, murmura-t-il. Je l'espère, mais...

— Mais ?

— Les bœufs n'ont jamais trouvé un truc pour nous empêcher de les bouffer.

Ses talons cliquetaient sur le bitume. Son pas était léger, aérien. Une voiture s'arrêta à sa hauteur. Son chauffeur baissa la vitre.

— Dites, mon p'tit, rigola le type. Vous savez que c'est pas prudent de se balader toute seule dans ce quartier la nuit ?

Elle se tourna vers lui, souriante. Il laissa échapper un sifflement admiratif, presque stupéfait.

— Excusez-moi de vous avoir abordée comme ça, bafouilla-t-il, éperdu de désir.

— Il n'y a pas de mal, répondit-elle. Je ne trouvais pas de taxi.

— Si vous me le permettez, je peux vous conduire à une station, proposa l'homme en ouvrant déjà sa portière.

— Volontiers, dit-elle en s'installant.

L'homme faillit caler. Il avait le souffle coupé, une barre de feu au niveau de l'estomac. Il n'osait même plus regarder du côté de la femme. Il bandait comme un cheval. Il ne savait pas si elle l'avait fait volontairement, mais en s'asseyant sur le siège sa tunique s'était ouverte sur ses cuisses. Un instant,

l'homme se demanda s'il n'allait pas éjaculer directement dans son pantalon.

Je trouvais ça extrêmement embarrassant. Tous les hommes réunis regardaient mes seins. J'avais l'impression d'être devenue un phénomène de foire. Un chercheur se détacha du groupe et s'approcha de moi. C'était celui qui avait fait l'exposé dans le laboratoire. Je le trouvais plutôt gentil.

Il hocha tristement la tête.

— On dirait que vous n'avez pas refusé l'échange, murmura-t-il.

— Je ne comprends pas de quoi vous voulez parler.

— Je vais devoir vous mettre en observation. Si vous voulez bien me suivre.

Le civil, toujours hargneux, voulut intervenir.

— On ferait mieux de se débarrasser de lui tout de suite ! gronda-t-il.

Sans daigner répondre, le chercheur m'entraîna hors de la pièce. Je n'avais pas vraiment mal. C'était plutôt comme un langoureux massage, une caresse appuyée. Mes cheveux, mes seins, mes hanches, mes jambes, mon sexe, mon visage... J'entrais enfin dans mon tableau, dans mon livre. Je devenais ma propre sculpture.

Ils avaient simplement oublié combien le transfert peut être rapide lorsqu'on aime.

Elle avait déjà tué et dévoré douze hommes lorsque les chiens la retrouvèrent. Elle était dans un square, près du bois de Boulogne, allongée sur un banc, sa tunique relevée, morte. Un vieil Arabe se masturbait près d'elle. Elle était morte. Comme les coccinelles autour du corps décharné de la concierge, comme les fourmis dans l'appartement du voleur de diamant, comme les plantes carnivores dans le bac protégé du Centre, comme toutes les transformations de l'organisme. La menace était éteinte. Les hommes se congratulèrent.

J'étais nue, allongée sur une table d'observation. Le chercheur me regardait depuis une vingtaine de minutes. La métamorphose était achevée. Je lui souriais. Il passa le bout de sa langue sur ses lèvres sèches, s'essuya le front d'un revers de manche et parut prendre une brusque décision. Il décrocha une blouse blanche d'une patère et me la lança.

— Enfilez ça, m'ordonna-t-il. Je vais vous faire sortir d'ici.

Je lui obéis. Il connaissait toutes les issues du Centre. Il m'entraîna dans un dédale de couloirs en me tenant par la main. J'aimais bien ce contact. Tout en marchant, je regardais mon corps, mes jambes, mes pieds nus qui couraient sur le carrelage. J'avais envie de moi. Terriblement envie.

Nous sortîmes du bâtiment par une porte dérobée réservée à l'évacuation d'urgence. Le chercheur se dirigea aussitôt vers une voiture de service.

— Cachez-vous à l'arrière.

Je m'allongeai docilement entre la banquette et les dossiers des sièges avant. Il m'aida. Je sentis sa main caresser l'intérieur de mes cuisses, frôler ma poitrine. J'aperçus avec satisfaction la bosse qui gonflait sa braguette. Il

soufflait fort. Il résistait vaillamment à l'envie de me saillir, là, dans la voiture. Mais il devait d'abord me faire sortir de ce Centre, écarter toute menace, me protéger.

La voiture démarra. Il stoppa au contrôle de sortie. J'entendis une brève discussion. Le véhicule se remit à rouler.

— Nous somme sauvés ! s'exclama le chercheur.

Je me redressai : Il me regarda dans le rétroviseur.

— Je t'aime, souffla-t-il, timidement.

Je lui caressai la nuque, jouai avec ses cheveux fins. J'étais calme, sereine. J'étais la plus belle femme du monde, je disposais de provisions pour l'éternité et j'avais diablement faim.

Faim d'hommes.

•

1249. Les hommes-jonas G.-J. Arnaud
(La Compagnie des Glaces-14)
1249.Simulations André Caroff
1250.Territoire de fièvre Serge Brussolo
1251.Game over Joël Houssin
1252.Alpha-Park M.-A. Rayjean
1253.Rome doit être détruite Pierre Barbet
1254.Le Monde-aux-Cent-Soleil K.-H. Scheer
et Clark Darlton
1255.Le XXI^e siècle n'aura pas lieu Christopher Stork
1256.Les lutteurs immobiles Serge Brussolo
1257.Secteur diable G. Morris
1258.La cité de l'éternelle nuit Robert Clauzel
1259.Vers l'Age d'Or (Goer de la Terre-3) Michel Jeury
1260.A la découverte du Graal Richard Bessière
(Si l'Histoire des hommes m'était contée-3)
1261.Apollo XXV Daniel Walther
1262.Mais n'anticipons pas... Christopher Stork

VIENT DE PARAÎTRE :

L'œil écarlate Maurice Limât

A PARAÎTRE :

Jean-Louis Le May Reflets d'entre-temps (Les Hortans-2)

*Achevé d'imprimer le 5 octobre 1983
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'impression : 1871.-
Dépôt légal : décembre 1983.
Imprimé en France

LES INTROUVABLES

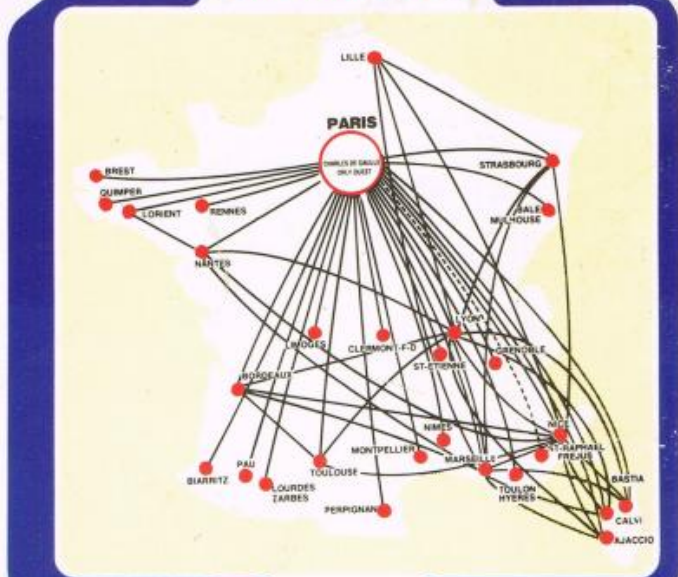
UNE ÉDITION ABPROD'

LIVRE NUMÉRISÉ ET CORRIGÉ PAR



PUBLICATION MENSUELLE

AIR INTER



AIR INTER:
30 ESCALES EN FRANCE,
UNE HEURE DE VOL
EN MOYENNE,
UN DECOLLAGE TOUTES
LES QUATRE MINUTES



Renseignements, réservation:
Agences Air Inter en ville ou à l'aéroport
et toutes Agences de voyages

AIR INTER
VOL 1195 PARIS-ARLON

Je suis voyeur.
Je regarde les femmes.
Mais je ne les regarde pas
Pour mon seul plaisir.
Je les vois aussi pour
Les yeux d'une autre...

11.95 4.40

Déc. VLOO - YOUNG ARTISTS (Les Edwards)

ISBN 2-265-02452-X

ANTICIPATION

JOEL
HOUSSEIN

VOYEUR



1265